

Université de Montréal

*Le Survenant : la figure du fuyard hors-la-loi dans la littérature québécoise
contemporaine en milieu rural*

par
Layla Malafouris

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de M.A.
en Littératures de langue française

Mai 2020

© Layla Malafouris, 2020

RÉSUMÉ

Consacré à l'étude de deux romans contemporains, soit *La liberté des détours* (2015) de Mathieu Blais et *Dixie* (2013) de William S. Messier, ce mémoire étudie la présence d'une régionalité transformée, voire déconstruite dans l'imaginaire littéraire québécois. Pour ce faire, il examine ces lieux fictifs à la lumière de la reprise de la figure du Survenant, imaginée par Germaine Guèvremont en 1945. Le premier chapitre présente la figure du nomade, des récits historiques au roman de la terre, pour réfléchir sur son évolution. Il explore ensuite la conception novatrice que lui accorde Guèvremont dans *Le Survenant* au moyen d'une analyse textuelle. Le deuxième chapitre s'attache à la définition de la régionalité, telle qu'elle est définie par Francis Langevin, en fonction des besoins relatifs au corpus primaire de cette étude. Cette approche nous permet d'analyser les filiations en relation avec le topos de l'étranger en milieu rural, et plus précisément la dichotomie entre « habitant » et « étranger » imposée par la littérature terroiriste. La méthode employée pour l'analyse des textes est inspirée des théories de l'intertextualité, de l'hypertextualité et de la narratologie. Finalement, le troisième chapitre examine les thématiques intertextuelles de la liberté et de l'héritage dans les romans contemporains, lesquelles adoptent une esthétique « rurale trash » caractérisée par un refus de l'idéalisation, comme la définit Mathieu Arsenault. De ce fait, le Survenant, idéalisé dans le roman de Guèvremont, se transforme en figure de fuyards hors-la-loi dans *La liberté des détours* et dans *Dixie*.

Mots clés : Littérature québécoise contemporaine, littérature du terroir, régionalité, ruralité trash, intertextualité, narratologie, *Le Survenant*, *La liberté des détours*, *Dixie*.

ABSTRACT

Dedicated to the study of two contemporary novels, *La liberté des détours* (2015) by Mathieu Blais and *Dixie* (2013) by William S. Messier, this thesis examines the presence of a transformed, even deconstructed, regionality in Quebec's literary imagination. To do so, it examines these fictitious places in light of the revival of the figure of the Survenant, imagined by Germaine Guèvremont in 1945. The first chapter presents the figure of the nomad, from the tales of history to the rural novel, to reflect on its evolution. It then explores Guèvremont's innovative conception of *Le Survenant* through textual analysis. The second chapter focuses on Francis Langevin's definition of regionality, based on the needs of the primary corpus of this study. It is a novel way of reflecting on their filiations to the topos of the foreigner in rural areas, and more specifically to the dichotomy between “inhabitant” and “foreigner” imposed by terroirist literature. The method used for the analysis of the texts is inspired by the theories of intertextuality, hypertextuality and narratology. Finally, the third chapter examines the intertextual themes of freedom and heritage in contemporary novels, which adopt a “rural trash” aesthetic characterized by a refusal of idealization, as Mathieu Arsenault defines it. As a result, the Survenant, idealized in Guèvremont's novel, is transformed into the figure of outlaw fugitives in *La liberté des détours* and *Dixie*.

Keywords : Contemporary Quebec literature, “littérature du terroir”, “régionalité”, “ruralité trash”, intertextuality, narratology, *Le Survenant*, *La liberté des détours*, *Dixie*.

REMERCIEMENT

Je tenais d'abord à remercier très chaleureusement Martine-Emmanuelle Lapointe, une véritable source d'inspiration et de motivation pour moi. Sans son appui et son aide inestimables, sans compter ses précieux conseils, ce mémoire n'aurait jamais eu lieu. Je lui serai infiniment reconnaissante et j'éprouve une chance inouïe de l'avoir eue comme directrice de mémoire.

Je remercie également mes parents, Nikolaos et Fatima, pour m'avoir permis de réaliser les études que je souhaitais poursuivre. Ma réussite est due en grande partie à votre appui. Surtout toi maman, pour ton soutien inconditionnel et ta grande confiance en mes capacités. Dans les moments de doute et de difficultés, tu trouvais toujours le mot juste pour m'encourager.

À mon frère Dimitris, merci pour ton écoute, ton temps et tes paroles d'encouragement. À mes grandes sœurs Nadia et Kaliopi, vous m'avez toujours motivée dans l'avancement de mes études et vous avez ressenti une grande fierté à l'égard de mes accomplissements.

À mes amis, Sarah, Alexe, Sophie, Julie, Assia, Kamal et Anas, je désire vous remercier pour votre soutien inestimable et l'enthousiasme avec lequel vous avez suivi mon parcours scolaire. Vous m'avez toujours inspirée à donner le meilleur de moi-même.

Enfin, un merci très spécial à Jacques et Louise pour leur amour et leur soutien. L'intérêt que vous portez à l'ensemble de mes réussites me touche grandement.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	i
ABSTRACT	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1- L'ÉVOLUTION DE LA FIGURE DU NOMADE DANS L'IMAGINAIRE QUÉBÉCOIS	15
« L'invention circonstanciée » dans les récits de voyage : introduction de la figure du « coureur de bois »	16
Le cas de figure d'Étienne Brûlé	19
Le cas de figure de Pierre-Esprit Radisson.....	23
La création d'une identité nationale dans l'imaginaire littéraire.....	25
La création du « roman de la terre ».....	29
L'influence du mouvement régionaliste dans le domaine littéraire.....	32
<i>Le Survenant</i> , une « survivance idéologique ».....	36
CHAPITRE 2 - CHANGEMENT DE PARADIGME DANS LES REPRÉSENTATIONS DE LA RÉGIONALITÉ ET DE L'ÉTRANGER DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE	49
La régionalité : une libération idéologique ?	51
L'hypertextualité, entre transformation et imitation.....	53
« Les scénarios intertextuels »	61
La rumeur selon la focalisation narrative	64
CHAPITRE 3 - L'INFLUENCE DE L'ESTHÉTIQUE RURALE TRASH SUR L'IMAGINAIRE ROMANESQUE CONTEMPORAIN	79
La liberté, une valeur nomade	83
La liberté criminelle influencée par le non-lieu trash	86
L'empreinte du nomade sur l'identité collective	94
L'espace rural, un héritage maudit?.....	99
CONCLUSION	112
BIBLIOGRAPHIE	118

Introduction

Pendant près d'un siècle, le milieu littéraire québécois a été dominé par un idéal de conservation qui s'est traduit par la publication de plusieurs romans du terroir. La critique littéraire a cependant perçu dans la parution de certaines œuvres du XX^e siècle, *Trente arpents* et *Le Survenant* notamment, un infléchissement de l'idéologie « terroiriste » qui ne semblait plus répondre au programme d'antan. Mireille Servais-Maquoi note qu'à la suite de « Ringuet et Germaine Guèvremont, il devient impossible au romancier du terroir de célébrer l'antique mythe de la survivance : survivance de la paysannerie canadienne-française sur la terre, dans le respect des valeurs séculaires que l'image de celle-ci concrétise¹. » Parallèlement, le roman urbain entraîne un changement dans la production littéraire de l'époque, en privilégiant un contexte socioculturel réaliste qui met en scène des espaces modernes². Cette transition suppose nécessairement la présence de nouveaux personnages, de nouvelles conditions de vie et intrigues qui se dissocient graduellement de l'Église et du mouvement régionaliste, ces derniers étant les symboles d'un mode de vie ancestral³. Comme l'ont souligné bon nombre de chercheurs, ainsi se terminait le chapitre de ce micro-corpus, dit du terroir,

¹ Mireille Servais-Maquoi, *Le roman de la terre au Québec*, Les presses de l'Université Laval, 1974, p. 240.

² En juin 1945, Gabrielle Roy publie *Bonheur d'occasion* à la Société des Éditions Pascal, considéré comme l'un des premiers romans urbains de la littérature québécoise. D'autres recherches situent plutôt l'apparition du genre dès 1934, avec *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey; c'est une première tentative de rupture avec le roman du terroir. Néanmoins, l'espace urbain n'y joue qu'un rôle secondaire alors qu'il devient déterminant à la suite des années 1945. Ainsi, *Bonheur d'occasion* se qualifie comme le premier roman de mœurs à incidences sociales.

³ Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 2006, p. 552-554.

auquel l'histoire littéraire québécoise semble avoir accordé beaucoup d'importance, à tort ou à raison⁴.

Depuis le début du XXI^e siècle, le Québec semble manifester un intérêt renouvelé pour les produits du terroir, garants d'une authenticité régionale et d'un savoir-vivre traditionnel, s'opposant de la sorte aux modes de vie et aux productions industrielles typiques de la ville. Alors que la notion de terroir fut longtemps associée à une idéologie littéraire et politique, elle reflète désormais les diverses préoccupations de la population québécoise à l'égard de son patrimoine. Au Québec, la définition du terroir est pourtant demeurée hétérogène, contrairement au sort qu'elle a connu en Europe où elle renvoie à une identité culturelle affirmée⁵. Selon R. Cole Harris, auteur de l'entrée sur le « Régionalisme » parue dans *L'Encyclopédie canadienne*, cette confusion est causée principalement par les multiples identités ayant contribué au développement du territoire canadien actuel :

Le régionalisme canadien est aujourd'hui défendu avec vigueur par les politiciens provinciaux et s'affirme avec force dans les débats entre fédéral et provincial. Ces débats, toutefois, occultent la texture régionale beaucoup plus subtile de la vie canadienne. Celle-ci s'exprime dans les paysages distincts de la ferme, du village et de la ville d'un bout à l'autre du Canada; dans la multitude d'accents et de souvenirs issus de passés différents ; dans les modes de vie associés à des économies basées sur des ressources différentes dans des environnements différents; dans les relations des villes avec différents arrière-pays et avec différentes situations dans le système urbain⁶.

⁴ Réjean Robidoux et André Renaud, *Le Roman canadien-français du XX^e siècle*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 73-91.

⁵ Conseil des appellations réservées et des termes valorisants, « Questions autour de la notion de terroir », [<https://www.cartv.gouv.qc.ca/questions-autour-notion-terroir>] (page consultée le 12 avril 2019).

⁶ R. Cole Harris, « Régionalisme », *L'Encyclopédie canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/regionalisme>] (page consultée le 16 mars 2019).

Dans le domaine littéraire, la notion de terroir s'emploie généralement pour catégoriser les œuvres québécoises affiliées à une idéologie de conservation (1846-1945). Selon la définition qu'en propose Annette Hayward dans son ouvrage intitulé *La querelle du régionalisme au Québec, 1904-1931 : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, la période « terroiriste » se divise en deux phases au Canada français. La première couvre la période allant de la deuxième moitié du XIX^e siècle au début du XX^e siècle, pendant laquelle se développe un système conservateur d'idées en réponse au *Rapport Durham*. Ce document commandé par la Couronne britannique met en évidence la division du Haut-Canada et du Bas-Canada en recommandant l'assimilation des Canadiens français, considérés comme un « peuple sans histoire ni littérature⁷ ». Dans ce contexte, des œuvres littéraires à portée nationale se développent au Bas-Canada afin de perpétuer la culture canadienne-française, face à l'émergence britannique. Dans *Le roman canadien-français du vingtième siècle*, Réjean Robidoux et André Renaud mentionnent que ces événements réforment le domaine littéraire. En effet,

le roman canadien-français a pris, dès son apparition, une direction très précise. Sa naissance, dans les années troubles où fut institué le régime politique de l'Union des Canadas, coïncide avec une prise de conscience nationale dont l'acte littéraire et culturel le plus retentissant, véritable signe de ralliement, est l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau. Le sens très particulier de la réalité nationale a mené sans détours les romanciers aux sources où ils devaient puiser, leur suggérant du même coup la façon de concevoir une intrigue et d'animer un personnage. Une certaine forme d'écriture romanesque s'est ainsi offerte naturellement⁸.

⁷ David Mills, « Rapport Durham », *Encyclopédie canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.theacanadianencyclopedia.ca/fr/article/rapport-durham>] (page consultée le 20 mars 2019).

⁸ Réjean Robidoux et André Renaud, *op. cit.*, p. 23.

D'ailleurs, les autorités cléricales profiteront de ce bouleversement politique qui menace la nation francophone pour désigner leurs valeurs traditionnelles comme motifs de la survie nationale. En effet, elles suggèrent que l'existence des Canadiens français dépend de la langue française, de la religion catholique et de la vie paysanne⁹. En réalité, en favorisant cette hypothèse, l'Église désire avant tout mettre fin à l'exode rural, compte tenu de l'industrialisation et de l'urbanisation grandissantes au cours du XIX^e siècle¹⁰. Ces transformations sociétales, en plus d'une montée de la modernité, engendre une deuxième phase « terroiriste » qui se manifeste dès le début du XX^e siècle par le biais du mouvement régionaliste. Hayward mentionne « [qu'e]n proie à un véritable "choc du futur", le Québec montre alors une nette tendance à se replier sur lui-même et à se raccrocher aux traditions du passé, en particulier à un renforcement de l'idéologie agriculturiste, messianique et anti-étatiste¹¹. » Les partisans du mouvement s'accaparent ainsi le domaine littéraire afin de privilégier la représentation de sujets fidèles à leur vision conservatrice du Canada français : « Les sujets [qui] inspir[ent] une telle littérature nationale sont la nature canadienne, l'histoire avec ses faits d'héroïsme, les légendes canadiennes, les mœurs rurales et les traditions canadiennes en voie de disparition¹². »

⁹ Annette Hayward, *op. cit.*, p. 258-260.

¹⁰ Paul-André Linteau, « Le Québec depuis la Confédération », *L'Encyclopédie canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/quebec-depuis-la-confederation>] (page consultée le 16 avril 2019).

¹¹ Annette Hayward, *op. cit.*, p. 20.

¹² *Ibid.*, p. 33.

Compte tenu des restrictions qu'elle impose à la créativité des écrivains, cette conception monolithique de la littérature finit par créer des tensions au sein de la communauté littéraire. Plusieurs auteurs rompent progressivement avec la tradition du terroir, dès la deuxième moitié du XX^e siècle, et mettent en œuvre un imaginaire qui transgresse les codes de la représentation idéalisée du mode de vie rural prônés par les régionalistes. Dans une certaine mesure, Germaine Guèvremont participe à cette tendance lorsqu'elle place un personnage paradoxal, le fameux Survenant, au centre de son roman de la terre publié en 1945. En effet, son récit évolue autour d'une figure nomade, dotée d'idéaux et de connaissances modernes, qui provoquent conséquemment une remise en question des valeurs traditionnelles du terroir. Dans *Le Survenant. Lecture d'une passion*, Robert Baillie le présente ainsi :

Le vent de renouveau sera tout entier transposé dans le personnage central du roman, le héros au sens le plus complet du terme, le Survenant lui-même. Sa venue ne laisse personne indifférent, tous se doivent de réagir. Sa présence est le présage d'un changement profond¹³.

Malgré le soupçon jeté sur le terroir pendant plus de cinquante ans, la connotation péjorative de celui-ci semble s'être dissipée au début du XXI^e siècle. Il renvoie désormais aléatoirement à différents types de productions, désignant tout autant une expérience culinaire régionale, qu'une œuvre musicale traditionnelle. Dans ces

¹³ Robert Baillie, *Le Survenant. Lecture d'une passion*, Montréal, XYZ, (coll. « Documents »), 1999, p. 27.

circonstances plurielles, le *Rapport Desjardins*¹⁴ propose de délimiter la notion de « terroir » aux produits issus de l’agriculture de manière à répondre aux besoins du programme d’enregistrement des produits du terroir, fermiers et artisanaux. Une première proposition est soumise en 2003 pour mettre au point ses caractéristiques:

Un produit du terroir est un produit qui provient – ou dont les principales composantes proviennent – d'un territoire délimité et homogène et dont les caractéristiques qui le distinguent de façon significative des produits de même nature reposent sur la spécificité de ce territoire. Ses caractéristiques dépendent à la fois des particularités du milieu, comme la géologie, le climat, le relief, la culture, l’histoire ainsi que du savoir et du savoir-faire, traditionnels ou émergents, et de ses habitants¹⁵.

Cette définition ne sera pas retenue par le MAPAQ¹⁶ puisqu’elle ne se conforme pas à la requête initiale de ce dernier, laissant ainsi la notion de terroir dans le même flou qu’auparavant. Cela ne freine en aucun cas l’engouement de la population québécoise pour les produits du terroir présents dans la culture, dans les arts et dans la gastronomie.

Cette tendance se remarque aussi dans le domaine littéraire québécois contemporain, à la suite d’un réinvestissement des lieux et des thèmes régionaux, dans ce que le discours médiatique nomme le « néo-terroir », le « néo-régionalisme » ou bien l’« École de la tchén’ssâ ». Les œuvres littéraires regroupées sous ces différentes

¹⁴ Le *Rapport Desjardins* est un document rédigé à l’attention de la Ministre de l’Agriculture, des Pêcheries et de l’Alimentation par une équipe composée de « personnes reconnues dans leurs milieux respectifs et intéressées à la mise en valeur de produits, des régions et des façons de faire propres à notre culture québécoise. [...] L’objectif du groupe de travail était de proposer [...] un référentiel qui, au regard de la Loi sur les appellations réservées, comprendrait des normes ou des critères selon lesquels seraient évaluées les demandes de reconnaissance des appellations “produit du terroir” et “ produit fermier”. » [cité par le groupe de travail sur les appellations réservées et les produits du terroir, *Rapport Desjardins*, déposé à Mme Françoise Gauthier, Ministre de l’Agriculture, des Pêcheries et de l’Alimentation, Octobre 2003, [http://www.ruralite.qc.ca/fichiers/dossiers/Rapport_Desjardins_Oct_2003.pdf] (page consultée le 20 mars 2019).

¹⁵ *Idem*.

¹⁶ Ministère de l’Agriculture, des Pêcheries et de l’Alimentation du Québec.

bannières situent leur fiction narrative en région, espace déterminant pour la suite des événements du récit. Il n'est pas question d'un retour à la tradition littéraire du terroir tel qu'imposé par les régionalistes, mais bien d'une ouverture sur l'imaginaire régional québécois. Comme le mentionne Martine-Emmanuelle Lapointe dans une entrevue publiée dans l'article « Littérature d'ici, maintenant », il existe réellement « un intérêt nouveau pour la région, mais pas du tout dans une perspective “terroiriste” ou folklorique. [Il ne s'agit pas uniquement d'une représentation de la] régionalité, mais [d']une exploration des territoires imaginaires¹⁷. »

Il est important de mettre en garde le lecteur quant aux néologismes utilisés ci-dessus puisqu'ils ne constituent pas des catégories littéraires au sens strict. Ce sont plutôt des appellations accordées aux fictions narratives québécoises contemporaines sises en milieu rural, depuis le début des années 2000. Le terme de « néo-terroir », introduit par la revue *Liberté* en 2012, s'applique malaisément à cette tendance littéraire dans la mesure où le préfixe « néo » introduit l'idée de modernisation d'un mouvement préexistant, notamment celui de la littérature du terroir des XIX^e et XX^e siècles. En dépit de l'exploitation des espaces ruraux, les romans contemporains ne manifestent pas l'idée d'un retour nostalgique à la terre ni même d'une dichotomie entre ville et campagne. Ils explorent plus précisément un décentrement de l'imaginaire

¹⁷ Chantal Guy, « Littérature d'ici, maintenant », *La Presse*, 11 mars 2018, section Arts, [http://plus.lapresse.ca/screens/b1d7bc48-5e1c-4863-9f46-a2854a59fc22__7C__0.html] (page consultée le 20 mars 2019).

québécois, provoqué par l'intégration de nouvelles formes territoriales qui, elles, s'éloignent de l'idéal rural imposé dans la littérature du terroir¹⁸.

Il en va de même pour la mention ironique d'« École de la tché'n'ssâ [chainsaw] », lancée par Benoît Melançon dans un billet intitulé « Histoire de la littérature québécoise contemporaine 101 » sur son blog *L'Oreille tendue*. Il décrit ce phénomène littéraire ainsi : « Cette école est composée de jeunes écrivains contemporains caractérisés par une présence forte de la forêt, la représentation de la masculinité, le refus de l'idéalisation et une langue marquée par l'oralité¹⁹. » Cette caricature a un fond de vérité, comme en témoigne l'intérêt que lui portent les médias, la critique et les œuvres littéraires. Cependant, Melançon précise qu'il faut éviter à tout prix de catégoriser les œuvres littéraires récentes, au risque de les classer faussement²⁰. En effet, une telle structure pose des limites à la création littéraire, car elle conditionne les écrivains à se situer par rapport à des lectures réductrices et à des catégories sans doute éphémères.

Il n'en demeure pas moins que certaines désignations s'avèrent plus opérantes que d'autres. À cet égard, les analyses du présent projet s'inspireront de la notion de « régionalité », telle qu'elle est définie par Francis Langevin dans son article « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », et de l'esthétique « rurale trash », proposée par Mathieu Arsenault

¹⁸ Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier. « Présentation. Territoires imaginaires », *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 32.

¹⁹ Benoît Melançon, « J'ai créé un monstre », *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 33.

²⁰ *Ibid.*, p. 33-34.

dans son article « Ruralité trash ». Ces lectures reconnaissent les diverses variations possibles dans les textes contemporains qui situent leurs fictions en milieu rural.

D'une part, Langevin désigne la régionalité comme un moyen inédit d'écrire le Québec dans la littérature contemporaine. Il s'agit d'un « état ou [d']un réseau de valeurs résultant de l'interprétation [et de l'exploration] des espaces régionaux précis, des lieux qui sont spécifiés, problématisés, rendus signifiants au-delà de leur rôle immédiat de décor²¹. » Dans cette perspective, l'adaptation des lieux du récit à des toponymes réels joue un rôle tout aussi essentiel dans la fiction que les thèmes et les personnages qui y sont exploités. Ces espaces transcendent la narration immédiate, sollicitant, par le fait même, les concepts d'héritage et d'identité²².

D'autre part, Mathieu Arsenault partage en partie ce point de vue lorsqu'il atteste de l'importance des lieux et de leur rôle déterminant dans les fictions en milieu rural. Néanmoins, il les dépeint sous la forme d'un imaginaire qui « développe [dorénavant] ses propres thèmes, ses propres lieux, et surtout sa propre manière de voir²³. » À partir de cela, il développe le concept de « ruralité trash », esthétique caractérisée par un « imaginaire [...] brut, viril, presque sauvage²⁴ » et qui, par

²¹ Francis Langevin, « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *Temps zéro*, n° 6, avril 2013, [<http://tempszero.contemporain.info/document936>] (page consultée le 20 mars).

²² Francis Langevin mentionne qu'il est tout de même indispensable de distinguer le « régionalisme » de la « régionalité » dans son article « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil » puisque leurs connotations diffèrent. Selon lui, « le régionalisme » s'associe purement à une action. Celle-ci rappelle le discours critique lié au mouvement régionaliste favorisant la création d'une littérature du terroir, alors que la « régionalité » emprunte sa signification au néologisme d'« italianité » de Roland Barthes présenté dans sa communication « Rhétorique de l'image ».

²³ Mathieu Arsenault, « Ruralité trash », *Liberté*, vol. 53, n° 3, avril 2012, p. 39.

²⁴ *Idem*.

conséquent, refuse l'idéalisation prônée dans la littérature du terroir. La ruralité trash met ainsi en évidence le caractère indomptable des territoires qui ont jusque-là été rarement projetés dans l'imaginaire littéraire québécois. Ces représentations « trash » du territoire seraient alors fortement marquées par une déconstruction des lieux communs les plus souvent associés à la ruralité.

C'est à la lumière de ces perspectives nuancées que le présent mémoire se consacre principalement à l'étude de deux romans contemporains, soit *La liberté des détours* de Mathieu Blais et *Dixie* de William S. Messier, dans le but d'étudier la présence d'une régionalité transformée, voire déconstruite dans l'imaginaire littéraire québécois. Pour ce faire, il propose d'examiner ces lieux fictifs à la lumière de la reprise de la figure du Survenant, imaginée par Germaine Guèvremont²⁵.

Le Survenant de Guèvremont, publié en 1945, aux Éditions Beauchemin, est considéré comme un grand classique de la littérature québécoise pour diverses raisons. Il est tout d'abord vu comme le dernier texte littéraire imprégné de l'idéologie du terroir, ce qui le désigne, selon plusieurs critiques, comme l'œuvre la plus accomplie de cette esthétique²⁶. Ensuite, il se démarque par son thème central, celui de

²⁵ *La liberté des détours* de Mathieu Blais et *Dixie* de William S. Messier composent le corpus primaire de cette étude alors que *Le Survenant* de Germaine Guèvremont en forme le corpus secondaire.

²⁶ Paul Wyczynski note que *Le Survenant* constitue « un excellent épilogue au roman de la terre commencé en 1846 par Patrice Lacombe. » [cité par Mireille Servais-Maquoi dans *Le roman de la terre au Québec*, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 17]. Maurice Lemire affirme également que Germaine Guèvremont « donne [au Survenant] sa pleine expression dans une comparaison avec les terriens : les divers personnages rustiques du roman sont en quelque sorte des faire-valoir du nomade. Le mépris qu'elle témoigne à l'égard de certains prouve que l'idéologie régionaliste ne survit pas. » [cité dans *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Montréal, Nota bene, 2007, p. 209]. Par ailleurs, la romancière publie une suite au roman intitulée *Marie-Didace*, en 1947. Le déclin de l'esthétique du terroir dans la littérature, après la parution du roman de 1945, empêche *Marie-Didace* de connaître le même

l'acceptation de l'étranger, dans un milieu rural dominé par un idéal de conservation. En privilégiant cette figure, Guèvremont permet aux habitants du Chenal du Moine, village où se situe l'action du roman, de réfléchir sur leurs conditions de vie conformistes et de mettre en doute, par là même, leurs valeurs traditionnelles. *Le Survenant* interroge la liberté de ses personnages à travers deux formes d'existence, la sédentarité et le nomadisme, suscitant ainsi une confrontation entre habitants et étrangers.

La liberté des détours de Blais, paru chez Leméac en janvier 2015, met également en scène un monde rural. Ce roman se distingue toutefois des romans du terroir par la violence qu'il renferme, tant dans la représentation de ses lieux imposants que dans la singularité de ses personnages. L'auteur mise ainsi sur une double focalisation narrative qui autorise Roberge, le personnage principal, à masquer ses pensées les plus sombres et son passé criminel. L'incursion de ce fuyard insaisissable dans une société isolée du reste du monde accentue le caractère lugubre du récit. En réalité, la présence d'un tel personnage dans un environnement clos ne provoque que désordre et bouleversement, éléments exploités dès le titre, par les thèmes de l'oubli, de la dérive et du désir de liberté.

Dixie de William S. Messier est publié aux Éditions Marchand de feuilles en août 2013. Il s'approprie la région en la transformant en un lieu fantasmagorique et ludique, au moyen des thèmes de la frontière canado-américaine, de l'héritage, de la liberté et de l'obsession pour l'autre (l'étranger, les Anglais, l'Amérique). En fait, cette

succès sur le plan littéraire. Néanmoins, les deux œuvres subsistent malgré le temps, grâce à la radio, à la télévision et au cinéma.

démarcation territoriale se présente comme une limite imaginaire, prête à éclater à n'importe quel moment, en raison de l'immensité des lieux qui hantent la trame narrative. Cet excès est aussi perçu dans la communauté haute en couleur de Saint-Armand par l'intermédiaire de la rumeur collective. De ce fait, le récit fait office de prétexte pour aborder l'importance de cette région, de sa population et de sa langue vernaculaire, à travers une narration au « je », adaptée à la vision innocente du jeune Gervais Huot.

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous pencherons d'abord sur l'apparition de la figure de l'étranger dans la littérature québécoise, qui fait aujourd'hui incontestablement partie de son imaginaire populaire. Le premier chapitre étudiera le contexte historique de la Nouvelle-France à partir d'archives documentaires favorisant sa conception mythique. Il sera ainsi possible de définir les liens unissant les figures du coureur des bois et du voyageur présentes du XVI^e au XVIII^e siècles en Nouvelle-France au personnage littéraire de l'étranger qui s'impose à la littérature québécoise au XIX^e siècle. À la lumière de cette synthèse ainsi que des travaux de Hayward et de Lemire, nous aborderons la contribution des autorités cléricales et du mouvement régionaliste sur le plan littéraire aux XIX^e et XX^e siècles, notamment en ce qui a trait à la réputation accordée au nomade. Ces constats permettront enfin d'interroger la conception novatrice et la symbolique que lui accorde Guèvremont dans *Le Survenant* au moyen d'une analyse textuelle.

Le second chapitre se consacrera plus spécifiquement au changement de paradigme qui s'opère dans les représentations de la régionalité et de l'étranger dans la littérature contemporaine. Pour ce faire, il définira d'abord le concept de « régionalité »

en fonction des besoins relatifs à *Dixie* et à *La liberté des détours*, et le situera par rapport au roman de Guèvremont. L'étude des lieux imaginaires des trois romans permettra ensuite d'analyser l'évolution, voire la transformation, de la figure de l'étranger dans la littérature contemporaine en milieu rural, dans le but de réfléchir à la construction de filiations littéraires. Ces analyses s'appuieront principalement sur les notions d'intertextualité, de transtextualité et de narratologie définies dans les travaux de Gérard Genette et d'Umberto Eco.

Enfin, le troisième chapitre se consacrera à l'analyse textuelle, voire intertextuelle, de deux thèmes communs au corpus étudié, soit la liberté et l'héritage. Alors que *Le Survenant* exploite ces motifs dans la perspective de l'idéologie régionaliste, *Dixie* et *La liberté des détours* favorisent plutôt une approche singulière qui emprunte à la « ruralité trash » introduite par Mathieu Arsenault. Cette démarche établira la manière dont la figure du Survenant, caractérisée par son nomadisme, aura été adaptée dans les romans contemporains de notre corpus.

Chapitre 1 : L'évolution de la figure du nomade dans l'imaginaire littéraire québécois

Le mode de vie des colons français installés en Amérique du Nord à partir du XVI^e siècle a clairement été dépeint par l'historiographie de la Nouvelle-France. Dans son article « Littérature de la Nouvelle-France », Jack Warwick note que cette dernière se développe au moyen de sources manuscrites livrées, entre autres, par les voyageurs, les explorateurs, les missionnaires et les historiens de la Nouvelle-France. Il divise ces productions en cinq catégories littéraires, classées par ordre d'importance, soit « les voyages et les découvertes », « les Histoires et descriptions du pays », « les annales et chroniques », « les lettres et journaux intimes » et « les œuvres de circonstances » (poèmes, théâtre, chansons)²⁷. De façon générale, il établit que les textes fondamentaux de cette époque, c'est-à-dire « les voyages et les découvertes » et « les Histoires et descriptions du pays », sont rédigés dans un but purement fonctionnel, de manière à rendre compte de l'état des missions ordonnées en Nouvelle-France. Il remarque néanmoins que certains voyageurs-écrivains se servent de leurs interventions mandatées pour construire des fabulations en amalgamant diverses modalités narratives au sein d'un même texte. Les rédacteurs subvertissent la catégorie générique initiale de leurs écrits, passant notamment des modes descriptifs et didactiques aux modes expressifs et narratifs²⁸. Par conséquent, ils détournent le caractère exclusivement

²⁷ Jack Warwick, « Littérature de la Nouvelle-France », *Études Françaises*, vol 13, n° 3-4, octobre 1977, p. 238-239.

²⁸ Parmi tant d'autres, le baron de Lahontan illustre pleinement ce phénomène à travers son œuvre constituée de trois ouvrages, soit *Nouveaux voyages de Mr. le Baron de La Hontan dans l'Amérique septentrionale*, *Mémoires de l'Amérique*, et *Suite du voyage de l'Amérique*. Réal Ouellet note, dans son article « Baron Lahontan », publié dans *l'Encyclopédie du patrimoine*

historique de leurs interventions au profit d'une cause personnelle, ce que Warwick nomme « l'invention circonstanciée²⁹ ». Cette manœuvre est essentiellement exploitée dans le récit de voyage, genre ainsi décrit par François Bertaut au XVII^e siècle :

[C]es sortes de livres que l'on peut appeller les Romans de ceux qui font scrupule d'en lire, & l'Histoire de ceux qui ne se veulent pas donner la peine de l'estudier. Les Voyages estant en effet d'un genre metoyen entre les uns & les autres, en ce qu'ils ne traitent que les aventures des particuliers, comme les Romans, mais avec autant de vérité & plus d'exactitude encore que les Histoires³⁰.

Cette définition met en évidence la porosité de la frontière entre le réel et la fiction à cette époque. À la grande différence des Histoires, les récits de voyage sont également rédigés dans le but de plaire, de divertir et de transporter le lecteur dans l'imaginaire du voyage au moyen d'éléments du réel et d'un discours crédible. Sylvie Requemora mentionne que « [s]on caractère instructif fait de lui une œuvre digne d'être lue, et vice versa, il donne au roman de voyage [...] une authenticité documentaire et une forme de sérieux scientifique que la fiction seule ne peut pas atteindre³¹. » Ces relations

culturel de l'Amérique française, que l'œuvre de Lahontan détaille avec précision ses expéditions en Amérique du Nord et que cette dernière connaît un succès immédiat en Europe, dès sa parution. Pourtant, celle-ci sera discréditée à travers le temps en raison de certains passages jugés fictifs et calomnieux, malgré l'apport documentaire qu'elle offre à l'Histoire de la Nouvelle-France. L'épisode le plus controversé demeure celui de son séjour sur la rivière Longue, que l'Histoire attribuerait plutôt au genre narratif de la fable. Ses indications géographiques seraient floues et ses rencontres supposées avec des peuples indigènes, inexistantes, [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-183/Baron_de_Lahontan.html#.XXElmS17TfY] (page consultée le 18 août 2019).

²⁹ Jack Warwick, « Littérature de la Nouvelle-France », *loc. cit.*, p. 246. Dès lors, le présent texte empruntera la notion d'« invention circonstanciée » de Warwick pour expliquer le fonctionnement des récits de voyage rédigés au XVII^e siècle.

³⁰ François Bertaut, *Journal d'un voyage en Espagne*, Paris, Denys Thirry, 1669 [cité par Sylvie Requemora, dans « L'espace dans la littérature de voyages », *Espaces classiques*, Vol. 34, n° 1-2, hiver 2002, p. 251].

³¹ Sylvie Requemora, *loc. cit.*

attisent l'intérêt de ses subventionnaires, grâce à l'expérience romanesque qu'elles leur offrent.

« L'invention circonstanciée³² » dans les récits de voyage : introduction de la figure du « coureur de bois »

L'« invention circonstanciée » se manifeste également dans les études consacrées aux mœurs du « coureur de bois » au XVII^e siècle. Initialement reconnu sous différentes appellations à l'époque de la traite des fourrures – « truchement », « commerçant », « trappeur » ou bien « homme du Nord », entre autres –, ce personnage a su marquer l'imaginaire populaire québécois par le mystère dont il s'entoure, notamment quant à son rôle dans l'exploration du territoire nord-américain à l'état sauvage. Il s'impose dès les premiers récits de voyage sur la Nouvelle-France tels ceux de Samuel de Champlain et de Pierre-Esprit Radisson. Cependant, l'image générale qui lui est alors accolée demeure complexe puisqu'elle se fonde sur de multiples sources écrites empruntant parfois à la fiction. Dans *Les voyageurs et leur monde : Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, Podruchny remarque qu'« observer les voyageurs à travers les yeux de ces autres personnes génère une foule de problèmes méthodologiques. Ces textes contiennent des niveaux multiples de sens et de multiples perspectives³³ ». Elle note que certains explorateurs et fonctionnaires témoignent de l'importance des coureurs des bois sur le territoire, alors que d'autres les dénigrent, toujours selon des partis pris personnels.

³² Jack Warwick, « Littérature de la Nouvelle-France », *loc. cit.*, p. 246.

³³ Carolyn Podruchny, *Les voyageurs et leur monde : Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 6.

Le statut du « coureur de bois » demeure ambivalent à travers les époques. Au départ, il qualifie tout simplement un type social de la colonie française qui se consacre au domaine de la traite des fourrures. Il désigne par la suite tout individu libre, affranchi des contraintes strictes et spécifiques au développement de la colonie, afin d'opérer un commerce de fourrures illégal dans l'Ouest canadien. Finalement, pour contrer sa réputation défavorable au sein de la société et redonner le monopole du commerce des fourrures aux autorités coloniales, le « coureur des bois » se voit octroyer un permis de traite dès 1681, lui offrant ainsi le titre officiel de « voyageur » :

À compter de 1681, avec le régime des permis de traite, on distingue les voyageurs des coureurs des bois. Les premiers sont engagés par contrat auprès de marchands ou d'officiers militaires pourvus de permis. Les derniers sont associés le plus souvent à des hors-la-loi puisqu'ils n'ont pas pu se procurer un permis auprès des autorités coloniales. Les voyageurs sont donc des garçons engagés pour transporter les marchandises dans les postes de traite, et à qui on interdit de commercer pour leur propre compte³⁴.

Warwick précise que cette appellation appuie en réalité un idéal social convoité par les autorités coloniales. Il note que « [c]et euphémisme [, c'est-à-dire le titre de voyageur] assurait au forestier une place dans la société organisée; et aux yeux de la haute autorité, une apparence de respectabilité³⁵. » Pourtant, plusieurs individus ignorent volontiers les règles imposées par le gouvernement et maintiennent leurs marchandises libres aux « Pays d'en haut », nuisant à l'entreprise coloniale française. En effet, outre leur impact économique, les échanges commerciaux découlant de la traite des fourrures

³⁴ John E. Foster et Suzanne Gousse, « Voyageur », *L'Encyclopédie Canadienne*, 7 juin 2007, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/voyageur>] (page consultée le 20 septembre 2019).

³⁵ Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise, (coll. « Constantes »), vol. 30, 1972, p. 40.

garantissaient le développement de liens sociaux entre les Français et les Amérindiens, facilitant, par la même occasion, l'enracinement du premier groupe sur le continent américain. La résistance manifestée par le « coureur de bois » envers la hiérarchie coloniale aura une incidence directe, d'une part, sur les profits économiques de la colonie et, d'autre part, sur la prise de possession du territoire de l'Amérique du Nord. C'est également cette opposition qui explique l'absence historique de leurs témoignages, « le nomade » refusant de consigner son style de vie et ses pensées³⁶. En effet, Podruchny note que la réputation attribuée au « coureur de bois » est motivée par le contexte dans lequel il est décrit, c'est-à-dire selon le point de vue d'un rédacteur voulant le plus souvent vanter ses exploits personnels, avant tout :

Lorsqu'ils décrivaient leurs aventures dans le Nord-Ouest âpre et sauvage, les bourgeois représentaient les voyageurs comme des éléments de ce paysage exotique, comme une source de tribulations supplémentaires et comme une mise à l'épreuve de leur pouvoir et de leur patience. [...] Cependant, dans les contextes commerciaux, lorsque les bourgeois relataient leurs succès obtenus dans la traite des fourrures, ils décrivaient la grande force des voyageurs, leur habileté et leur aptitude au travail de la traite des fourrures en mettant l'accent sur leur obéissance et leur loyauté³⁷.

³⁶ Contrairement aux fondés de pouvoir tenus dans l'obligation de communiquer au Roi de France, ou à une tierce partie, les états des lieux et du développement économique sur le territoire de la Nouvelle-France, les témoignages des « coureurs de bois » demeurent quasi absents de l'Histoire. Diverses raisons possibles expliquent ce manquement, entre autres leur refus de divulguer des informations utiles ou compromettantes aux autorités coloniales ou bien leur analphabétisme. « [Il faut signaler que l]e pourcentage d'analphabètes est de 43% parmi les 465 personnes exerçant un métier, et il s'élève aux deux tiers chez les 89 hommes "à tout faire". » [cité par Lothar Wolf dans « La langue des premiers canadiens », *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Fides / Publications du Québec, 2000, p. 28]. Par conséquent, il est possible de conclure qu'une minime partie de la population des « coureurs de bois » était lettrée, et donc qu'elle refusait tout simplement de documenter ses aventures dans l'Ouest canadien.

³⁷ Carolyn Prodnuhny, *op. cit.*, p. 7.

Les réflexions de Podruchny rejoignent celles de Warwick en ce qui a trait à l'« invention circonstanciée ». Tous deux considèrent que la création de récits sous le Régime français appuie des motivations personnelles. Ces textes mettent cependant en lumière des « événements répétitifs³⁸ » qui dénotent un mode de vie et des valeurs propres au « coureur de bois ». Paradoxalement, ces mêmes ouvrages contribuent à la création du mythe du « voyageur » dans la culture et l'imaginaire populaires québécois puisqu'ils privilégient des représentations idéalisées et altérées de réalités historiques, comme le suggèrent Podruchny et Warwick dans leurs textes respectifs.

Le cas de figure d'Étienne Brûlé

Le cas d'Étienne Brûlé, personnage historique à l'origine de la figure du « coureur de bois » dans l'imaginaire populaire franco-canadien, expose pleinement cet état des choses. Selon Stéphanie Saint-Pierre, autrice de l'essai « Étienne Brûlé ou l'écart entre l'homme et le personnage », sa mémoire se construit, dans un contexte à la fois réaliste et imaginaire :

Autrement dit, dans le cas des histoires de vie de Brûlé, la fiction, quoiqu'historique et bien documentée, cherche à compléter l'histoire [...] pour atteindre plutôt l'ordre des représentations et des usages du passé qui contribuent à forger aujourd'hui une identité et une mémoire collective³⁹.

Dans cette perspective, la figure historique de Brûlé est reconnue pour son rôle essentiel de « truchement » ou de « guide-interprète » en Nouvelle-France, vue à travers les

³⁸ *Idem.*

³⁹ Stéphanie Saint-Pierre, « Étienne Brûlé ou l'écart entre l'homme et le personnage », Société historique du Nouvel-Ontario, 17 mai 2014, [<http://societehistorique.ca/brule/>] (page consultée le 20 septembre 2019).

récits de voyage de Champlain. Au service de ce dernier, Brûlé est envoyé vivre auprès des Indiens en 1610 pour observer et apprendre leurs langues, leurs connaissances et leurs modes de vie traditionnels, afin de développer les relations franco-amérindiennes et d'accroître, par la même occasion, leurs échanges commerciaux⁴⁰. Champlain profite des bonnes relations entretenues par son protégé et les peuples indigènes pour attester sa propre notoriété dans ses voyages, présageant ainsi l'emploi de la fabulation. Un extrait particulier tiré de *Récits de voyages en Nouvelle-France (1603-1632)* illustre ce cas de figure. L'explorateur y dépeint une expédition ayant eu lieu en 1618, pendant laquelle Brûlé aurait été capturé par les Iroquois, une histoire qui aujourd'hui s'inscrirait plutôt dans le registre du fantastique :

[L]'un des sauvages avisa un Agnus Dei pendu [au] col [de Brûlé] et le voulut prendre et arracher, mais ledit Brûlé lui dit d'une parole assurée : « Si tu le prends et me fais mourir, tu verras que tout incontinent après tu mourras subitement et tous ceux de ta maison », dont il ne fit pas état[.] Mais Dieu qui lui faisant grâce ne le voulut permettre, ainsi par sa providence fit que le ciel [...] se changea subitement en obscurité et chargé de grosses épaisses nuées, se terminèrent en tonnerre et éclairs si violents et continus que c'était chose étrange et épouvantable. Et donnèrent ces orages un tel épouvantement aux sauvages pour ne leur être commun[,] ce qui leur fit divertir et oublier leur mauvaise volonté[.] En prenant congé d'eux, [Brûlé] leur promit de les mettre d'accord avec les Français et leurs ennemis. [...] Et après qu'il m'eut fait le récit, je lui donnais espérance que l'on reconnaîtrait ses services et l'encouragerai de continuer cette bonne volonté jusqu'à notre retour, où nous aurions moyen de plus en plus à faire chose dont il recevrait du contentement⁴¹.

L'organisation méthodique de ce passage laisse présager une « invention circonstanciée ». Celle-ci illustre la manière dont la fiction, notamment par l'intrusion

⁴⁰ Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française, op. cit.*, p. 31.

⁴¹ Samuel de Champlain, introduction et notes de Mathieu d'Avignon, *Récits de voyages en Nouvelle-France (1603-1632)*, Québec, réédition en français moderne, Presses de l'Université Laval, 2018, p. 390-391.

d'éléments surnaturels dans le cadre d'un récit fonctionnel, profite à Champlain. De manière générale, son dispositif souligne les dangers potentiels encourus par les colons lors de leurs expéditions en terres inconnues et dévoile, par le fait même, leur servitude totale à l'égard de la Couronne française. Ainsi, l'aventure rocambolesque de Brûlé exemplifie ces éléments, tout en mettant en lumière les compétences naturelles, voire surnaturelles, du coureur des bois en milieu inexploré. Dans la mesure où ces conditions sont contestables, Champlain se doit d'assurer la crédibilité et l'authenticité de son récit, faits qu'il justifie par l'intermédiaire de longues descriptions et de discours directs rapportés par son protégé, lequel il recommande d'ailleurs fortement. De plus, l'ordre divin suggéré par son récit ne cautionne, en réalité, que ses propres intérêts sur le long terme. Champlain manipule ainsi le lecteur en invoquant la protection divine dont jouit Brûlé en raison de ses origines françaises, de manière à légitimer ses pratiques actuelles et accéder, du même coup, à de futures subventions. Son récit suggère préalablement l'idée d'une supériorité française à la fois morale et raciale, de manière à encourager la suite de ses opérations menées en Nouvelle-France. Dans son ouvrage *The Myth of the Savage and the Beginnings of French Colonialism in the Americas*, Olive Patricia Dickason met en lumière la complexité des relations entre colons et peuples autochtones. Selon l'historienne, les récits de voyages écrits à la Renaissance sont majoritairement dévalorisants pour les Amérindiens en raison des préjugés et des opinions préconçues dont ils font l'objet par la société occidentale :

The general tone of Renaissance writing is overwhelmingly unfavorable toward Amerindians, in spite of efforts of individual writers to be at least

impartial. Even the most sympathetic of accounts were written from the viewpoint that these nations were savage and needed to be “humanized”⁴².

Il n'est donc pas étonnant de constater que les relations ultérieures de Champlain présentent Brûlé comme une figure aux antipodes de celle qu'il avait construite dans son récit de voyage publié en 1619. Dans une tentative de dissociation, l'explorateur mise sur la rhétorique de ses textes pour discréditer le personnage de Brûlé. Il accuse son ancien protégé de libertinage, compte tenu des mœurs immorales autochtones qu'il adopte dans son quotidien, puis de « trahison » du fait qu'il s'associe aux frères Kirke dans la prise de Québec de 1629⁴³. Dans cette perspective, Champlain décrit un échange partagé entre lui, Brûlé et deux autres Français déloyaux:

[V]ous demeurez sans religion, [...] vous licenciant en des débauches et libertinages désordonnés. [...] Encore, vous qui avez été élevés petits garçons en ces lieux, vendant maintenant ceux qui vous ont mis le pain à la main. [II] vaudrait mieux pour vous mourir que vivre de la façon au monde⁴⁴.

Il tente ainsi, par le discours rapporté, de prouver sa loyauté envers le roi et sa patrie et de préserver, par la même occasion, sa figure d'autorité auprès de la colonie et de ses subventionnaires. Conséquemment, l'« invention circonstanciée » qu'il exploite dans ses récits de voyage, contribue au développement énigmatique, voire problématique, de la réputation du « coureur des bois » dans l'Histoire. La position d'autorité détenue

⁴² « Le ton général de l'écriture de la Renaissance est très majoritairement défavorable aux Amérindiens, malgré les efforts de chaque écrivain pour être au moins impartial. Même les récits les plus favorables ont été écrits en partant du point de vue que ces nations étaient sauvages et avaient besoin d'être “humanisées” » [Traduction libre], Olive Patricia Dickason, *The Myth of the Savage and the Beginnings of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1997, p. 57.

⁴³ Stéphanie Saint-Pierre, *loc. cit.*

⁴⁴ Samuel de Champlain, *op. cit.*, p. 580.

par Champlain dans la colonie lui assure d'office une crédibilité dans la haute société, qui nuit aux figures secondaires ayant participé à l'Histoire de la Nouvelle-France, telle celle d'Étienne Brûlé. Néanmoins, les lacunes de cette dernière quant au rôle historique de Brûlé, et le déshonneur que lui reproche Champlain, inspirent finalement la création de son personnage mythique dans l'imaginaire populaire canadien-français. Brûlé intervient, dès le XIX^e siècle, tel un symbole essentiel à la création de l'identité et de la mémoire collective franco-ontariennes⁴⁵.

Le cas de figure de Pierre-Esprit Radisson

Dans le même ordre d'idées, Pierre-Esprit Radisson, explorateur et commerçant de fourrures français parmi les plus célèbres du XVII^e siècle en Nouvelle-France, compose stratégiquement six récits de voyage relatant ses aventures des Grands Lacs à la baie d'Hudson de 1652 à 1684, dans le but d'obtenir un appui financier pour ses futures expéditions. Dans son article « Les récits de voyages de Pierre-Esprit Radisson : Étude d'histoire bibliographique », Pierre Germain mentionne que les témoignages offerts par l'explorateur « n'étaient pas destinés à la publication mais plutôt à l'édification de Charles II, roi d'Angleterre, dont il recherchait la protection⁴⁶ », après avoir trahi son allégeance à la Couronne française. De ce point de vue, Radisson façonne ses récits de manière à répondre aux attentes de son nouveau protecteur,

⁴⁵ Stéphanie Saint-Pierre, *loc. cit.*

⁴⁶ Pierre Germain, « Les récits de voyages de Pierre-Esprit Radisson : Étude d'histoire bibliographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 34, n° 3, décembre 1980, p. 408.

désirant dominer intégralement le marché des fourrures du Nord des Grands Lacs⁴⁷. Il met en évidence son expertise en tant que « coureur de bois », ses connaissances géographiques du territoire, et enfin, sa réputation favorable à l'égard des Amérindiens et de leurs échanges commerciaux. C'est dans cette perspective que l'explorateur produit son troisième récit de voyage, mettant en scène ses explorations et ses découvertes aux lacs Michigan et Supérieur de 1654 à 1656, texte qui sera éventuellement considéré comme fictif par les historiens. Martin Fournier, dans son article « Le voyage de Radisson et Des Groseilliers au lac Supérieur, 1659-1660 : un événement marquant dans la consolidation des relations franco-amérindiennes », note que ce récit dérive essentiellement de l'imaginaire parce que Radisson le compose en se situant au centre d'une expédition à laquelle il n'aurait jamais participé. Fournier nuance cependant cette interprétation de l'histoire en soulignant que les faits qui y sont relatés résultent tout de même d'un réel voyage accompli par son beau-frère et coéquipier, Des Groseilliers⁴⁸. En réalité, l'« invention circonstanciée » exploitée par Radisson dans cet exemple illustre le rôle essentiel des récits de voyages au XVII^e siècle quant à la compréhension des habitudes de vie du « coureur des bois » et de ses relations avec les Amérindiens. Elle révèle également leur importance quant au développement de la réputation d'un sujet et de son entreprise dans une société nécessitant des subventions pour mener ses projets à terme. Radisson s'appuie sur

⁴⁷ Jacques Leclerc, « La Baie d'Hudson » L'aménagement linguistique dans le monde, Québec, CEFAN, Université de Montréal, [http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/Nlle-France-Baie_d%27Hudson.htm] (page consulté le 20 août 2019).

⁴⁸ Martin Fournier, « Le voyage de Radisson et Des Groseilliers au lac Supérieur, 1659-1660 : un événement marquant dans la consolidation des relations franco-amérindiennes », vol. 52, n° 2, automne 1998, p. 6-7.

l'imaginaire pour faire valoir des éléments de la réalité, ce qui contribue à l'apparition mythique de la figure du « voyageur » dans l'imaginaire populaire. En improvisant ce récit de voyage, Radisson conçoit la première représentation fictive du « coureur de bois » dans le domaine littéraire.

La création d'une identité nationale dans l'imaginaire littéraire

Dans un tel contexte, les subventions attribuées aux explorations et aux découvertes en Nouvelle-France dépendent principalement des données économiques, géographiques et historiques offertes par les récits de voyage, faits illustrés par les exemples de Champlain et de Radisson. Cela explique l'absence quasi totale d'un imaginaire littéraire canadien-français véritable et ce, jusqu'à la défaite des Français face aux Britanniques en 1763⁴⁹. Dès lors, un réel besoin d'appartenance culturelle et géographique se manifeste dans la population francophone. Comme l'annonce l'essai de Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec (1764-1867)*, la rupture entre la France et la Nouvelle-France oblige dorénavant les Canadiens français et les générations suivantes à se référer directement à leur territoire et à évacuer, par le fait même, toutes influences externes et européennes⁵⁰. Il n'est plus possible de se rattacher aux coutumes exclusivement françaises, ce qui force la nation à modifier ses perceptions et à accepter ses repères canadiens. Pour la première fois, il est possible de concevoir un imaginaire littéraire et un imaginaire populaire qui s'inspirent

⁴⁹ Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec (1764-1867)*, Montréal, l'Hexagone, 1993, p. 35-39.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 9-10.

uniquement de leur décor immédiat⁵¹. Néanmoins, Lemire précise que ces récits influencés par le territoire ne se trouvent pas dans une situation de rupture nette avec ceux qui les précèdent, mais plutôt dans une relation de « continuité [qui] diffère essentiellement par ses référents⁵². » Ce qui figurait auparavant comme exotique fait désormais partie de la réalité canadienne, seule la perspective change. Dans ce contexte, la figure énigmatique du « coureur des bois », évoquée par l'Histoire et les récits de voyage, se présente comme le symbole même de l'identité collective.

Warwick note que

les auteurs se plaisent à montrer que, grâce au « voyageur », les Canadiens français possèdent une sorte de droit prioritaire sur la quasi-totalité de l'Amérique du Nord. C'est un droit basé sur le sentiment que leur présence y était naturelle, alors que l'occupation par la force militaire ou économique ne l'est point⁵³.

C'est une véritable prise de conscience collective qui permet de comprendre et de construire l'identité canadienne-française. Comme l'annoncent Réjean Robidoux et André Renaud, les récits de l'histoire sont une source d'inspiration idéale qui « fournissait [aux élites francophones] une matière humaine et un espace spirituel où pouvait se chercher une forme et se déployer ce phénomène essentiel d'une prise de conscience à la fois nationale et individuelle⁵⁴. » Ainsi, les représentations du « voyageur » et de sa culture nomade inspirent une utopie franco-canadienne ultime, soit celle de vivre à l'écart des idéologies dominantes et corrompues de la société canadienne, régie par les Anglais. André Bertrand note, dans son essai intitulé « De

⁵¹ *Ibid.*, p. 34-35.

⁵² *Ibid.*, p. 10.

⁵³ Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, *op. cit.*, p. 87.

⁵⁴ Réjean Robidoux et André Renaud, *op. cit.*, p. 11.

l'Utopie aux répercussions de la Révolution de Juillet 1830 au Québec », que les voyages en Nouvelle-France motivaient, dès leurs commencements, et ce pendant plus de trois siècles, la création d'« utopies-programmes » au sein des sociétés occidentales européennes, constamment dans l'espoir d'un avenir meilleur⁵⁵. Les Canadiens français n'échapperont pas à cette volonté, une fois leur destinée mise à l'épreuve. L'histoire et les récits de voyage deviennent essentiels à la compréhension de l'évolution de leur imaginaire à la suite de la Conquête. Leur condition précaire les encourage d'ailleurs à développer une nouvelle conception du monde qui correspondrait davantage à leurs besoins immédiats. Pour ce faire, les autorités francophones proposent de réorganiser leur histoire autour du concept de patrimoine. Elles encouragent donc une forte sédentarisation de leur peuple autour de la vallée du Saint-Laurent, afin de matérialiser son existence sur le territoire canadien⁵⁶. Ainsi se forme un nouvel imaginaire littéraire au sein de la société canadienne-française, lequel conçoit plutôt l'agriculteur et sa terre ancestrale comme les archétypes de la colonie, au détriment du voyageur et de ses découvertes. Lemire remarque en effet que « [d]ans cette situation critique, il devient urgent d'opérer certains rapprochements avec le peuple en lui présentant une littérature qui lui renvoie une image de lui-même plus en accord avec les idées de soumission et de résignation qu[e l'élite] veut lui inspirer⁵⁷. »

⁵⁵ André Bertrand, « De l'Utopie aux répercussions de la Révolution de Juillet 1830 au Québec », *Utopies en Canada (1545-1845)*, Montréal, Département des études littéraires, UQAM, (coll. « Figura »), vol. 3, 2001, p. 119.

⁵⁶ Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec (1764-1867)*, *op. cit.*, p. 35-36.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 42.

L'avènement du mouvement régionaliste dans la littérature québécoise

Cette volonté d'exister dans l'espace et le temps se renforce d'ailleurs davantage au lendemain de l'Acte d'Union de 1840, face à l'émergence de la culture anglophone sur l'ensemble du territoire canadien. L'État estime que cette nouvelle organisation sociale permettrait d'assimiler définitivement le peuple francophone. L'élite lettrée canadienne-française impose dès lors le développement d'une littérature nationaliste conforme, d'une part, à l'identité canadienne-française existante et, d'autre part, à des référents archétypaux. Cette littérature se présente comme le modèle à suivre afin d'assurer la préservation de la culture, de la langue et des traditions nationales. Dans son ouvrage intitulé *La querelle du régionalisme au Québec, 1904-1931 : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Annette Hayward fait remonter l'origine du mouvement régionaliste dans la littérature québécoise à la publication du *Rapport Durham*. Cet événement, comme nous l'avons noté dans l'introduction de ce mémoire, marque l'émergence d'une période « terroiriste » qui se manifestera sous deux formes, l'une destinée au développement d'un système conservateur d'idées nationalistes, allant de la deuxième moitié du XIX^e siècle au début du XX^e siècle; l'autre, à la propagande d'un mouvement idéologique régionaliste pendant toute la première moitié du XX^e siècle. Robidoux et Renaud précisent que la création du roman canadien-français figure telle une conséquence directe du contexte sociopolitique du Canada. L'œuvre romanesque s'impose tel un instrument de survivance qui vise à préserver et à encourager le maintien de l'identité canadienne-française face à l'anglicisation du

territoire⁵⁸. Cette visée est défendue surtout par les critiques cléricaux qui craignent de perdre leur emprise sur la population qui réclame progressivement son droit à la liberté d'expression. Dans *La vie littéraire au Québec : « Un peuple sans histoire ni littérature »*, il est mentionné que

la situation de faiblesse dans laquelle se trouvent les politiciens libéraux, vaincus par les armes en 1837 et en 1838, puis par le changement de gouvernement en 1840, fournit au mouvement de régénération religieuse ultramontaine une conjoncture favorable à l'établissement de son hégémonie sur la société francophone. L'Église catholique efficacement réorganisée se décide à intervenir massivement sur le terrain de l'opinion. L'affrontement s'engage d'abord à propos d'un enjeu central, celui du sens à donner au passé collectif⁵⁹.

L'élite, elle, prend conscience que ses idéaux nationalistes n'atteignent qu'un public restreint, notamment l'élite cultivée et la petite bourgeoisie francophone, ce qui les oblige à repenser sa structure d'ensemble :

Les écrivains et les critiques d'alors, comme tous leurs compatriotes, ne pouvaient qu'être affectés par les contradictions et les bouleversements qui confrontaient leur société et, en tant que membres de la petite élite instruite qui se consacrait à la réflexion sur l'avenir de leur peuple, ils se devaient de chercher des solutions, de suggérer une ligne de conduite ou de témoigner, même inconsciemment, de la situation afin d'éviter une disparition collective appréhendée⁶⁰.

La création du « roman de la terre »

C'est dans cet esprit, qu'une littérature « terroiriste », à proprement parler, prend forme pour répondre à ce projet national. En effet, une nouvelle génération d'écrivains, notamment Antoine Gérin-Lajoie et Joseph-Charles Taché, soumet désormais ses

⁵⁸ Réjean Robidoux et André Renaud, *op. cit.*, p. 23.

⁵⁹ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (Dir.), *La vie littéraire au Québec : « Un peuple sans histoire ni littérature »*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, vol. 3, p. 249.

⁶⁰ Annette Hayward, *op. cit.*, p. 20.

productions aux thématiques traditionnelles de la terre pour atteindre l'ensemble de la population canadienne-française, majoritairement rurale. Dans *La vie littéraire au Québec : Le nationalisme, l'individualiste et le marchand*, Denis Saint-Jacques et Lucie Robert catégorisent ces œuvres littéraires sous l'étiquette de « roman de la terre » :

Le roman de type traditionnel continue d'adopter une rhétorique moralisante. La voix du narrateur, qui y occupe une place prépondérante, dirige les personnages pour satisfaire la thèse défendue. Écrit surtout par des hommes, [...] le roman de la terre veut sauvegarder l'héritage rural. [...] Ces romans veulent présenter les mœurs canadiennes-françaises dans leur dimension collective. Ce sont les pièces d'un procès essentiellement idéologique sans cesse repris jusqu'à la fin des années 1920⁶¹.

De cette manière, le « roman de la terre » met en évidence un idéal nationaliste, c'est-à-dire un modèle exemplaire pour la société canadienne-française, de manière à préserver son patrimoine.

C'est également dans cette perspective que l'Église développera une censure dite « proscriptive⁶² » sur l'ensemble des documents imprimés dans le courant de la deuxième moitié du XIX^e siècle. En effet, les autorités cléricales assument que les efforts de conservation élitistes ne suffiront pas à préserver leur identité catholique. Dans son étude consacrée à la censure au Québec, Pierre Hébert mentionne que celle-ci, présente depuis le début de la colonisation, se raffermi réellement « à partir de 1840

⁶¹ Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (Dir.), *La vie littéraire au Québec : Le nationalisme, l'individualiste et le marchand*, Québec, vol. 6, Les Presses de l'Université Laval, 2011, p. 385-386.

⁶² La définition de la censure « proscriptive » est empruntée à Pierre Hébert en collab. avec Patrick Nicol, dans son ouvrage intitulé *Censure et littérature au Québec : Le livre crucifié (1625-1919)*, Montréal, Fides, 1997. Il s'agit d'une censure explicite qui atteint toutes les sphères littéraires, c'est-à-dire l'écriture, l'édition, la publication, la diffusion et la lecture.

[avec] la mise sur pied de tout un appareillage censorial fondé sur un pouvoir réel de la société ecclésiastique⁶³. » Auparavant liée au pouvoir étatique, l'Église prend donc les mesures qui s'imposent pour conserver et pour renforcer son autorité, c'est-à-dire sa survie au sein de la communauté francophone face à l'émergence de la modernité associée aux influences anglophones :

L'imprimerie existe depuis quelque soixante ans au Bas-Canada; les risques de schisme se sont multipliés avec les écarts de conduite [de certains abbés dont les] abbés Chaboillez et Pigeon, qui représentent la partie peu docile du clergé, faction sans doute importante à l'époque. À ces dangers s'ajoute l'arrivée des protestants depuis la Conquête, eux qui ont bien compris l'importance de la propagande par l'imprimé[.] À clergé faible, censure faible; toutefois, les années 1830-1940 vont, à cet égard, marquer un tournant décisif, la naissance d'une volonté de contrôle⁶⁴.

De cette manière, pour saisir les intérêts de l'Église quant à cette prescription littéraire, il faut mettre en évidence les changements sociaux qui s'opèrent définitivement sur l'ensemble de la population canadienne depuis la Confédération de 1867. En effet, cette date marque le début d'une urbanisation industrielle croissante, encourageant de nouvelles perspectives socioéconomiques qui, elles, écartent nettement l'apport de la religion dans la société. Dimitry Anastakis note que celle-ci « entraîne le passage du féodalisme au capitalisme, et de l'agriculture à la fabrication industrielle et aux services, des changements qui altèrent fondamentalement l'existence humaine⁶⁵. » Face à ces bouleversements qui limitent son influence sur les décisions politiques et les décisions économiques, l'institution religieuse oriente alors son pouvoir sur le domaine

⁶³ Pierre Hébert avec la collab. de Patrick Nicol, *op. cit.*, p. 60.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁵ Dimitry Anastakis, « Industrialisation au Canada », *Encyclopédie Canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/industrialisation>] (consulté le 20 septembre 2019).

littéraire, lui réservant dès lors plus d'un siècle de censure cléricale oppressante⁶⁶. Pour contraindre l'influence capitaliste propagée par les Anglais au XIX^e siècle et l'émigration de son peuple vers les États-Unis, elle impose à la société canadienne-française la préservation de son héritage et de son identité paysanne et catholique. Elle exige la création d'œuvres littéraires prônant le maintien d'un mode de vie ancestral, notamment au moyen de quatre valeurs fondamentales, soit la langue française, la religion catholique, la famille et la terre. Dans cette perspective, il n'est plus seulement question de nationaliser la production littéraire dans un but social, culturel et patriotique, mais également de la censurer au profit du pouvoir ecclésiastique.

L'influence du mouvement régionaliste dans le domaine littéraire

Ainsi se développe graduellement une idéologie de conservation au sein de la société canadienne-française, se portant garante de sa survie. La littérature de service, caractérisant les romans du XIX^e siècle, se transforme progressivement en mouvement idéologique au début du XX^e siècle⁶⁷. Selon Annette Hayward, ce début de siècle affecte davantage la précarité identitaire des Canadiens français face au rythme accéléré des bouleversements sociaux et politiques⁶⁸. En dépit de la crise économique de 1874 appuyant les mises en garde des autorités francophones, l'arrivée au pouvoir de Wilfrid Laurier en 1896 et le chômage grandissant dans les campagnes servent

⁶⁶ Mireille Servais-Maquoi, *op. cit.*, p. 1-20.

⁶⁷ Maurice Lemire, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Montréal, Nota bene, 2007, p. 174.

⁶⁸ Annette Hayward, *op. cit.*, p. 20.

finalement la cause anglophone, accélérant ainsi le processus d'urbanisation⁶⁹. L'élite instruite se consacre à renforcer sa politique de conservation du point de vue culturel, social et identitaire en glorifiant la succession des traditions du passé dans la littérature, un moyen pour elle d'éviter l'assimilation et l'exode rural. Au regard de cette période critique, l'État francophone et l'Église insistent dorénavant sur des causes morales pour dissuader le Canadien français d'abandonner la vie sur la terre, à défaut de pouvoir identifier des causes matérielles, qui favoriseraient plutôt la vie urbaine⁷⁰. Ces changements significatifs marquent un point culminant dans l'avènement du mouvement régionaliste. C'est dans ce sens que Camille Roy prononce en décembre 1904 un discours persuasif, favorisant la nationalisation de la littérature canadienne. Il met en évidence, d'une part, l'importance des œuvres canadiennes qui traitent exclusivement de sujets canadiens, d'autre part, l'importance de leur langue particulière. C'est dans cette perspective, comme le précise Hayward, que le mouvement régionaliste se développe, influencé par divers groupes idéologiques prenant forme au début du XX^e siècle :

[C]ertains décriraient [le mouvement régionaliste] comme le règne des linguistes (Adjutor Rivard et la Société du Parler français au Canada), des survivants de l'École patriotique de Québec (Pamphile Lemay, Nérée Beauchemin), des ingénieurs-agronomes déguisés en poètes (Alphonse Désilets) et d'une « littérature nationale » dirigée par des critiques qui veilleront scrupuleusement à tout attentat aux bonnes mœurs⁷¹.

⁶⁹ Maurice Lemire, « Le mouvement régionaliste 1900-1940 », *La littérature québécoise avant 1940*, Les Publications Québec français, n° 143, automne 2006, p. 27.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 28

⁷¹ Annette Hayward, *op. cit.*, p. 21.

C'est ainsi, pendant plus de trois décennies, que les idéaux encouragés par le mouvement régionaliste s'ancrent dans le domaine littéraire. Les militants de ce mouvement, notamment Camille Roy et Adjutor Rivard, idéalisent avant tout un modèle de vie archaïque, c'est-à-dire « catholique, françai[s], et régionaliste, voire du terroir⁷². » Un code de la représentation idéale se met en œuvre ; les romans régionalistes abordent constamment le même sujet, c'est-à-dire la vie sur la terre sous un angle idéalisé. De ce fait, les « romans de la fidélité », sous le règne du mouvement régionaliste, seront réduits à un modèle-type qui soutiendra uniquement la survivance des mœurs canadiennes-françaises. Maurice Lemire conclut qu'il existe une « certaine uniformisation de la formation littéraire [...] qui condamne la production littéraire à une certaine similitude, au détriment de l'originalité⁷³. » La figure traditionnelle de l'habitant participe activement à la propagande de cette idéologie, puisqu'elle se présente comme l'essence même de la fidélité, de la permanence et de la conservation dans l'imaginaire populaire canadien-français. Hayward note que « [l]a littérature sera un miroir du peuple, c'est-à-dire de l'habitant, le sauveur de la race, celui qui représente le Canadien exemplaire, fidèle à soi, à sa langue, aux ancêtres et à la terre⁷⁴. »

Lemire montre pourtant que les romans de la terre ne se limitent pas aux codes de la représentation idéale au cours de la première moitié du XX^e siècle. Certes, la figure de l'habitant et la thématique de la fidélité au sol persistent, mais le roman s'ouvre à de nouveaux horizons. L'historien de la littérature décèle quatre autres

⁷² Annette Hayward, *op. cit.*, p. 33.

⁷³ Maurice Lemire, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, *op. cit.*, p. 96.

⁷⁴ Annette Hayward, *op. cit.*, p. 33.

catégories du « roman de la fidélité », soit le « roman de colonisation », le roman du « mariage mixte », le roman des « dissidents » et celui des « survivances régionalistes » qui feront valoir différents archétypes canadiens-français⁷⁵. Louis Hémon inaugure ce mouvement avec la parution de *Maria Chapdelaine* en 1916. Loin de promouvoir un mode de vie traditionnel, il utilise plutôt le cadre terrien pour révéler l'héroïsme de son personnage principal. Pour interroger le poids de la colonisation au Canada, Hémon met à l'épreuve la destinée de Maria Chapdelaine, héroïne éponyme du roman, par l'intermédiaire de trois personnages opposés, soit ceux du « colon » (Eutrope Gagnon), du « coureur des bois » (François Paradis) et du « migrateur » (Lorenzo Surprenant). Cette représentation contredira ainsi les idéaux régionalistes, même s'il privilégie en fin de compte les thèmes du sacrifice et de la résignation. En effet, Maria aurait choisi la forêt comme destin, si Paradis n'était pas mort. Dès lors, le nomadisme entretenu par le « coureur des bois » évoquera le symbole d'un idéal inatteignable que Maria se résout à abandonner à contrecœur. *Menaud, maître-draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard se penche également sur la figure du « coureur de bois » qu'il considère être à l'origine du Canadien français. L'auteur accueille l'idée que la « couleur locale authentique⁷⁶ » du Québécois se développe d'emblée, dans sa relation « partagé[e] entre le nomadisme et la sédentarité⁷⁷ ». De cette manière, tout en répondant à son devoir de terrien, le héros du roman articule l'idée que l'identité canadienne-française s'établit par sa filiation avec le « coureur des bois », et qu'en ce sens s'organise ensuite son héritage

⁷⁵ Maurice Lemire, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, op. cit., p. 173-214.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 203.

⁷⁷ *Idem.*

patrimonial. Dans son essai intitulé *Aventuriers et sédentaires*, Lise Gauvin note qu'en vérité ces variations du « roman de la terre » mettent en lumière

[d]eux grandes traditions [partagées par] l'imaginaire collectif québécois. Celle des découvreurs, des aventuriers, des nomades, dont la figure archétypale est le coureur des bois. Celle des sédentaires et des fondateurs de territoire, représentée par le paysan et son travail sur une terre qu'il voit fructifier au rythme des saisons. Double postulation qui emprunte aussi bien à l'histoire qu'aux légendes et aux contes populaires⁷⁸.

Néanmoins, cette première conception historique de l'identité canadienne-française sera nettement dissimulée par le canon traditionnel pour des raisons morales et pratiques. En effet, la figure du « coureur des bois » suscite immédiatement les images de mouvement, d'errance et de libertinage, des attitudes condamnables depuis la colonisation en Nouvelle-France et la Conquête du Canada par les Anglais. Dans cet ordre d'idées, seule la figure traditionnelle de l'habitant est dans la mesure de refléter un archétype idéal puisqu'il symbolise la perpétuation de la race canadienne-française. C'est « un type social aux antipodes du “voyageur”[. L]’“habitant”, c’est un paysan selon la tradition : immobile et invariable par définition⁷⁹. »

Le Survenant, une « survivance idéologique⁸⁰ »

Les efforts de conservation des autorités étatiques et cléricales ne pourront pourtant pas empêcher l'évolution des mentalités canadiennes-françaises et l'autonomisation de la littérature. Ces aspects contribueront progressivement à la

⁷⁸ Lise Gauvin, *Aventuriers et sédentaires : Parcours du roman québécois*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 81.

⁷⁹ Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 48.

⁸⁰ Maurice Lemire, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, op. cit., p. 205-212.

transformation du « roman de la fidélité » en « roman paysan », vers le milieu du XX^e siècle, au détriment de l'idéologie régionaliste⁸¹. Lemire associe cette filiation aux « survivances idéologiques », c'est-à-dire une catégorie d'ouvrages qui cultive les thématiques traditionnelles du passé, notamment celles qui ont trait aux mœurs paysannes sur les terres canadiennes, sans toutefois être contrainte à son idéologie. En théorie, Germaine Guèvremont participe à cette dernière phase du « roman de la fidélité » lorsqu'elle publie *Le Survenant* en 1945. Malgré les transformations sociales évidentes, l'autrice présente un sujet désuet, soit la vie terrienne, en lui insufflant un vent nouveau d'optimisme. Pour ce faire, elle transgresse le code de la représentation idéale prônée par les régionalistes en introduisant une figure paradoxale au centre de son récit, soit celle de l'étranger en milieu rural. Guèvremont oriente sa narration autour d'un personnage nomade, de manière à défier la vision traditionnelle des habitants du Chenal du Moine et de les séduire au moyen de ses idées et de ses actions considérées comme modernes. Il y a bien évidemment une construction idéalisée du Survenant, personnage éponyme du roman, de manière à ce qu'il symbolise la liberté et mette ainsi en doute les valeurs conservatrices rattachées au terroir. À travers la trame narrative de Guèvremont, des transformations sont provoquées par le passage du personnage du Survenant dans la société conformiste du Chenal du Moine.

La phrase d'ouverture du *Survenant* dresse un portrait global de la vie quotidienne des habitants du Chenal du Moine, avant l'arrivée troublante de l'étranger : « Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprétaient à

⁸¹ *Ibid.*, p. 176.

souper, des coups à la porte les firent redresser⁸². » Ce schéma à la fois équilibré et minimaliste met en lumière « [un] temps, [un] lieu, [des] personnages et [une] action⁸³ » qui s’ancrent dans un univers bien précis, soit celui d’une société rurale traditionnelle. En réalité, « [I]es coups à la porte [qui] firent redresser [les Beauchemin] » (LS, p. 19) annoncent une rupture avec l’espace-temps qui précède, comme si leur avenir en dépendait. « C’était un étranger de bonne taille, jeune d’âge, paqueton au dos, qui demandait à manger » (LS, p. 19), précise la narration. Cet inconnu s’introduit donc d’emblée tel un élément déclencheur, bouleversant l’ordre naturel d’une société ancrée dans la tradition. L’inconnu impose dès lors au récit une nouvelle temporalité, en faveur du changement⁸⁴.

Dès les premières lignes, le père Didace, maître de la maisonnée des Beauchemin, invite l’étranger à les rejoindre, lui et sa famille composée de son fils Amable-Didace et de sa bru Alphonsine : « Approche de la table. Approche de la table sans gêne, Survenant, lui cria le père Didace. » (LS, p. 19) Un surnom lui est offert instinctivement, Survenant, participe présent du verbe survenir, qui signifie « arriver à l’improviste ». Cette appellation met en évidence la vision entretenue par les habitants du Chenal du Moine, en ce qui a trait aux étrangers. En effet, elle marque leur détachement vis-à-vis d’une identité qui ne se conforme pas à leur réalité. Le nomade est un être qui erre continuellement et qui est « [i]nsoucieux de l’avenir » (LS, p. 43), contrairement au sédentaire, qui lui se définit par sa stabilité et sa fidélité à la terre.

⁸² Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Fides, 2012, p. 19. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le sigle LS.

⁸³ Robert Baillie, *op. cit.*, p. 29.

⁸⁴ *Idem.*

Comme le mentionne Alphonsine, l'étranger n'est « [r]ien qu'un survenant. [Un] oisea[u] de passage toujours par[é] à repartir au vol » (LS, p. 35-36). Le portrait du Survenant se dessinera, avant tout, selon la conception méfiante et intolérante des habitants du Chenal du Moine. La discrimination et le mépris auxquels l'étranger devra répondre se fondent principalement sur les idéaux conservateurs des habitants de ce terroir, notamment dans la perpétuation de leurs valeurs et de leur mode de vie. Pierre-Côme Provençal, le maire de la paroisse, répand même l'idée que l'étranger est un « sauvage », c'est-à-dire un être primitif et incivilisé du fait qu'il ne corresponde pas au groupe sédentaire auquel il appartient, niant par le fait même l'humanité de l'autre. Selon Yves Suaudeau,

la qualification de « sauvage » (l'adjectif latin *silvester* désigne tout ce qui est « de la forêt ») rejette dans une catégorie de l'infrahumain des individus et des sociétés auxquelles on attribue un genre de vie qui les rapproche plus de la vie animale que de la culture humaine⁸⁵.

L'injustice de telles accusations témoigne de l'ethnocentrisme des habitants qui se manifeste à travers deux attitudes, soit la dévalorisation et le rejet du Survenant :

Figé, secret comme le hibou, [Provençal] s'asseyait loin de la lampe, dans un recoin d'ombre, soucieux de dérober sur ses traits la moindre expression. Au retour il s'efforçait de détruire dans l'esprit de son garçon l'effet des paroles malfaisantes du Survenant. Comme son fils ne disait rien, il renchérissait :

- Méfie-toi de lui : c'est un sauvage.

Joinville protesta :

- Il est pourtant blond en plein. Quoi c'est qui vous fait dire ça?

⁸⁵ Yves Suaudeau, « Ethnocentrisme », Encyclopædia Universalis, [<http://www.universalis-edu.com.proxy1.lib.umanitoba.ca/encyclopedie/ethnocentrisme>] (page consultée le 18 février 2020).

- Rien qu'à son parler, ça se voit. Il parle tout bas, quand il surveille pas. Puis il sourit jamais. Un sauvage sourit jamais. Il rit ou ben il a la face comme une maison de pierre.

- J'ai pas remarqué.

- Tu l'as donc pas regardé comme il faut? T'aurais vu qu'il a le regard d'un ingrat. À la place de Didace, je le garderais pas une journée de plus. Il a beau être blond... (LS, p. 51-52)

En réalité, cette distinction nette qui s'établit dans le roman entre les habitants et les étrangers suggère que l'arrivée impromptue du Survenant au village n'est pas un cas isolé. Le nomadisme se présente comme une forme d'existence reconnue par les habitants de Sorel, mais à laquelle ils n'adhéraient pas jusque-là. C'est justement la présence du Survenant qui ébranle la dichotomie entre deux formes d'existence, soit la sédentarité et le nomadisme. Les premiers dialogues du roman annoncent clairement les tensions futures auxquelles les villageois, et plus particulièrement les Beauchemin, seront confrontés. La survenance d'un étranger dans un cadre aussi rigide ne peut inciter qu'à la relativisation de leurs pensées conformistes. En effet, « [o]n eût dit que [le Survenant] apportait une vertu nouvelle à [des] geste[s] pourtant familiers à tous. » (LS, p. 20)

Si cette évolution est possible au Chenal du Moine, c'est que le père Didace l'autorise, ce qui n'était pas le cas auparavant. En effet, il est en pleine crise existentielle avant l'arrivée du Survenant. La narration insiste sur son désir de manifester sa présence au-delà des limites de sa terre :

Au milieu de la plaine, parmi les maisons espacées et pour la plupart retirées jusque dans le haut des terres, loin de la rivière et de la route avoisinante, afin de parer aux inondations, celle de Didace, bâtie sur une butte artificielle, près du chemin du roi, possédait le rare avantage d'être à la portée de la voix : les Beauchemin pouvaient, à toute heure du jour, recevoir du passant, sur la route ou sur le chenal, un mot, un salut, un signe d'amitié. Même s'ils avaient peu de choses à dire, ils échangeaient de brèves

remarques [...] Pour le seul plaisir de se délier la langue, pour montrer qu'ils étaient encore de ce monde[.] (LS, p. 24)

L'emplacement de sa maison agit dès lors tel un adjuvant, lui permettant de solliciter les passants et de clamer son existence au monde. Une analepse révèle d'ailleurs les raisons justifiant son état d'esprit souffrant. Le père Didace regrette une certaine époque, caractérisée par l'unité, la confiance et la solidarité qu'il entretenait avec son épouse Mathilde, désormais défunte. Malgré les sacrifices apparents auxquels ils ont dû consentir au fil des années, Mathilde s'employait constamment à valoriser la vie terrienne auprès de son mari, en participant activement aux tâches quotidiennes. Comme toutes les femmes de la famille Beauchemin, « [Mathilde était] toujours prompt[e] à porter le fardeau d'une franche épaulée, [et elle avait] toujours tenu à honneur [de lui] donner un coup de main [...] quand l'ouvrage command[ait] dans les champs. » (LS, p. 29) À la suite de son décès, la cohésion du foyer familial a perdu tout son sens : « non seulement Didace recherchait les occasions de s'éloigner de la maison, mais il la fuyait, comme si le sol lui eût brûlé les pieds, comme si les choses familières, jadis hors de prix, à ses yeux, s'y fussent ternies et n'eussent plus porté de valeur. » (LS, p. 27) Conséquemment, les valeurs terriennes, entre autres la famille et la terre, sont ternies face à la perte d'un proche. Cette réaction révèle également une crainte fondamentale rattachée à la figure de l'« habitant », soit celle de la cessation de sa lignée familiale. Face à son nouveau statut de veuf, Didace réalise que la perpétuation de la lignée des Beauchemin est en péril en raison, d'une part, de la maladie et de la mollesse apparentes de son fils unique et, d'autre part, de la santé fragile de sa bru, qui

ne réussit pas à concevoir un enfant : « Quand il ne sera plus là, l'homme qui fera valoir le nom des Beauchemin, Didace le cherche, mais il ne le voit pas. » (SL, p. 30)

C'est dans cet ordre d'idées que le Survenant intervient tel un cadeau tombé du ciel. Il n'atterrit pas chez Didace par pure coïncidence. Au contraire, il est celui qu'il attendait pour redonner sens à sa vie. Ainsi, pour évacuer ses inquiétudes quant à l'avenir de son nom, il transfère sur cet étranger ses espérances et ses aspirations futures, au point de le valoriser tel un membre intégral de sa famille ; le Survenant détenait « assez de qualités pour s'appeler Beauchemin » (SL, p. 61). Le père Didace projette sur lui une image qui se conforme à la sienne :

Didace pensa : « Il a tout pour lui. Il est pareil à moi : fort, travaillant, adroit de ses mains, capable à l'occasion de donner une raclée, et toujours curieux de connaître la raison de chaque chose. » Le vieux se mirait secrètement dans le Survenant jusqu'en ses défauts. Ah! qu'il eût aimé retrouver en son fils Amable-Didace un tel prolongement de lui-même! (LS, p. 155)

Cette admiration que porte le père Didace au Survenant est risquée, car elle lui fait perdre son sens du discernement. Cet aveuglement excuse les désordres causés par les débauches de l'étranger au sein de la communauté du Chenal du Moine. Par conséquent, Didace feint d'ignorer la dépravation des mœurs du Survenant, un moyen pour lui de prolonger ses espérances. Éventuellement, son hospitalité et son amitié joueront en faveur de l'étranger au Chenal du Moine, puisqu'elles lui permettront de se forger une place parmi les habitants et de leur communiquer ses idées librement. Toutefois, avant de parvenir à ces fins, il a fallu au Survenant franchir plusieurs étapes. En effet, la collectivité dans laquelle il s'introduit présente de prime abord la figure de l'étranger comme « insoucieu[se], sans famille et sans but » (LS, p. 56), c'est-à-dire dans une conjoncture défavorable. À cet égard, plusieurs surnoms lui seront attribués,

notamment, « Survenant », « Venant », « fend-le-vent », « sauvage », « grand fou », « ramassure des routes » ou bien « Grand-dieu-des-routes ». Ces sobriquets mettent en lumière l'étroitesse d'esprit des habitants du Chenal du Moine, car ils dévalorisent le mode de vie des voyageurs. Pourtant, le Survenant se distingue nettement des nomades tels qu'ils sont décrits par les villageois. Effectivement, le Survenant n'est pas un flâneur désintéressé, bien au contraire, il « se rév[èle] un habile artisan de cinq ou six métiers » (LS, p. 56) qui assurent un revenu économique aux Beauchemin :

[G]râce au métier du Survenant, [...] l'argent entrait plus que jamais, l'hiver, dans la maison. Ils en vinrent, ainsi que Didace, à considérer le commerce de meubles comme une partie permanente de la terre, et Alphonsine songea à acquérir un gramophone ou tout au moins à échanger le poêle contre un autre, plus moderne, plus léger, un « Happy Thought » par exemple, dont elle aurait grand plaisir à polir les ronds d'acier. (LS, p.116)

C'est donc le Survenant qui enrichit l' « habitant », non seulement d'un point de vue financier, mais également d'un point de vue professionnel. Il est une vraie source de connaissance et d'apprentissage et il ne perçoit aucun salaire pour ses travaux sur la terre, se contentant d'un toit, de nourriture et de tabac. Lorsqu'il prend conscience des calomnies et des médisances qui circulent à son sujet, il clarifie la situation :

Écoutez, le père Beauchemin, vous et vos semblables. Prenez-moi pas pour un larron ou pour un scélérat des grands bois. Je suis ni un tueur ni un voleur. Et encore moins un tricheur. Partout où c'est que je passe, j'ai coutume de gagner mon sel, puis le beurre pour mettre dedans. Je vous ai offert de me garder moyennant asile et nourriture. Si vous avez pas satisfaction, dites-le : la route est proche. De mon bord, si j'aime pas l'ordinaire, pas même le temps de changer de hardes et je pars. (LS, p. 43)

Le Survenant résiste à son désir de liberté et d'aventures pour s'offrir un habitat, le temps d'un hiver. En réalité, cette décision illustre la vraie liberté dont dispose le nomade, c'est-à-dire le pouvoir de choisir son mode de vie en fonction de ses goûts

particuliers et de ses besoins immédiats. Bien évidemment, ses talents et ses habiletés physiques et mentales œuvreront en faveur de ses objectifs. Ses choix méthodiques se transformeront éventuellement en opportunités de stabilisation et d'enracinement. Les réserves initiales entretenues par les habitants du Chenal du Moine seront dissipées, et laisseront place à l'admiration. Étonnamment, « l'homme des routes se montrait un bon travailleur capable de chaude amitié pour la terre » (LS, p. 56). Dès lors, une transformation s'opère dans la communauté du Chenal du Moine, traduite à travers l'ouverture d'esprit avec laquelle elle accepte désormais cette nouvelle réalité, c'est-à-dire la présence d'un étranger en milieu rural. Certains habitants le considèrent même tel un membre à part entière de leur communauté ; on ne le présente plus simplement comme « le Venant aux Beauchemin » (LS, p. 60), mais bien comme le « Venant à Beauchemin, du Chenal du Moine » (LS, p. 177). La crainte initiale des villageois envers le Survenant, transformée éventuellement en curiosité, désigne en réalité l'état d'ignorance dont ils étaient victimes avant son arrivée :

Curieux d'entendre ce que le Survenant pouvait raconter du vaste monde, les gens du Chenal accouraient chez les Beauchemin. Pour eux, sauf quelques navigateurs, le pays tenait tout entier entre Sorel, les deux villages du nord, Yamachiche et Maskinongé, puis le lac Saint-Pierre et la baie de Lavallière et Yamaska, à la limite de leurs terres. (LS, p. 50)

Les expériences de cet étranger, en plus de son bagage culturel considérable, participent ainsi activement à l'enrichissement des connaissances de la population sédentaire du Chenal du Moine. La devise de cet étranger en témoigne : « Ce qu'on donne [...] est jamais perdu. Ce qu'on donne à un, un autre nous le remet. Avec une autre sorte de paye. Et souvent au moment où s'attendait à rien. » (LS, p. 180) Il se donne conséquemment pour mission de s'éduquer, tout en éduquant les autres. En effet, « [c]e

qu'il avait appris, sur les routes ou ailleurs, c'était son bien. Il était maître de le garder et il s'en montrait jamais avaricieux. Ni de sa personne. Ni de son temps. » (LS, p. 206)

Ces remises en question encouragent d'ailleurs Didace à se reprendre en main, pour enfin laisser libre cours à sa vie. Pour mettre un terme à ses souffrances, il fréquente une étrangère surnommée l'Acayenne, dans le but de se remarier et de se reconstruire selon sa volonté. Cette nouvelle conception du monde offerte par le Survenant, reflétée à travers les valeurs de l'acceptation et de la tolérance, ne fonctionnera qu'en partie puisque la méfiance initiale des habitants envers lui sera redirigée vers la nouvelle conquête de Didace. En effet, à son surnom, les villageois devinaient qu'elle « [n']était sûrement pas du pays. [Q]ue ça [devait] être encore quelque sauvagesse. » (LS, p. 102) Cette observation suppose les difficultés de rompre avec des idées préconçues et de maîtriser sa peur de l'inconnu. Néanmoins, le père Didace ne se soucie plus de la vision opiniâtre de ces voisins, ni même de celle de son curé. Au contraire, il devient le maître de sa destinée :

Pendant que son curé lui prodiguait de sages conseils et tentait de le dissuader d'un mariage précaire, Didace, envoûté, était à des lieues de là : le Survenant connaissait tout. Il avait toujours raison. Puisqu'il lui avait conseillé de se remarier, rien de mauvais ne devait en résulter. [...] Il attendit d'être maître de son sang et de sa voix pour dire :

-Vous pouvez toujours écrire, monsieur le curé... [...] Je jongle à une chose, monsieur le curé... pour la dispense des bans, là..., si je la prenais t'de suite, à vous j'exempterais pas mal de trouble, et à moi, vu que les chemins veulent se couper et vont devenir méchants sans bon sens, je m'épargnerais un gros voyage? (LS, p. 215-216)

Dans une telle perspective, le Survenant intervient tel l'initiateur d'un changement profond. Il fait preuve d'une ouverture d'esprit qui effraie d'abord les villageois, mais à laquelle ils adhéreront graduellement grâce aux bienfaits de ses actions et de ses idées

au sein de leur société. Son bonheur se trouve dans ces échanges qui libèrent progressivement les esprits conservateurs du Chenal du Moine, en interrogeant leurs valeurs fondamentales. Une fois ces éléments mis en place, le Survenant peut se résigner à quitter la terre, sachant que son passage aura laissé une empreinte positive à ceux qui veulent bien l'accueillir : « Le passant, qui, un soir d'automne, Au Chenal du Moine, avait heurté à la porte des Beauchemin, pouvait s'éloigner à pas tranquilles, sur la voie sans retour. » (LS, p. 202-203) Le dénouement du roman reprend la structure de l'ouverture de celui-ci. C'est dire que le départ du Survenant restaure la stabilité au Chenal du Moine. En effet, cette phrase annonce que la mémoire du Survenant demeurera vivante au-delà de sa présence. Comme le soulignent Georges Desmeules et Christiane Lahaie, le Survenant « représente la force du changement, de la modernité qui s'impose aux villageois ancrés dans la tradition. À son départ, tous ont été transformés⁸⁶. »

D'un autre côté, le départ soudain de l'étranger met en lumière la dimension éphémère de cette transformation manifestée par la communauté du Chenal du Moine. Bien que le désir d'ouverture à l'autre soit sincère et pérenne pour certains personnages, dont Didace, leur mépris reste de mise comme en témoigne leur attitude à l'égard de l'Acadienne et des autres figures d'exclusion évoquées dans le roman. Dans son article « Ces étranges d'ici et d'ailleurs », Danielle Trudel interroge l'influence et le poids réels d'un personnage tel le Survenant sur une population régie par un mode de vie

⁸⁶Georges Desmeules et Christiane Lahaie, *Dictionnaire des personnages du roman québécois*, Québec, L'instant même, 2003, p. 377.

traditionnel. Elle souligne que « [l']influence de l'excentrique ne se mesure pas au nombre de ses interventions dans la sociologie du groupe, mais à la profondeur des changements initiés. La véritable influence s'insinue dans les mentalités plus qu'elle ne s'impose de façon brutale⁸⁷. » L'exemple le plus significatif de ce changement de mentalité temporaire est celui d'Angéline, qui en dépit de ses efforts, reste tiraillée entre l'amour qu'elle porte au Survenant et le respect de ses principes sédentaires. Pour satisfaire ses attentes personnelles, la vieille fille construit une image de l'étranger qui respecte ses valeurs et déploie tous les moyens nécessaires pour la préserver. Elle ira même jusqu'à se détourner de ses propres habitudes, notamment ses manières économes, pour soutenir sa vision optimiste de l'étranger :

Un matin son père s'en fut au nord, visiter des parents. Alors elle se poudra, se farda même et enfila sa bonne robe. Puis elle se mit à parcourir la montée et à s'enquérir auprès de chacun des dettes de Venant. Et sa peine? Même sa peine pouvait attendre. Nul ne la lui prendrait. [...] Mais le Survenant, que son nom reste intact! Il ne serait pas dit que, pour l'amour de quelques coppes, elle laisserait les autres ternir, de leurs sales jacasseries, l'image de l'homme qu'elle aimait. (LS, p. 197)

Malgré son affection pour le « Grand-dieu-des-routes », Angéline échoue dans son désir de lutter contre les préjugés dont sont victimes les étrangers, en raison de sa méfiance persistante. Elle maintient des réflexions moralisatrices sur le mode de vie des autres voyageurs présents dans le roman qu'elle considère comme des êtres libertins et méprisables. Tel est le cas des Bohémiens, qui au même titre que les Amérindiens, sont considérés comme des nomades non civilisés. Selon Angéline, les

⁸⁷ Danielle Trudel, « Ces étranges d'ici et d'ailleurs », *L'errance en littérature*, Les Publications Québec français, n°97, printemps 1995, p. 80.

Tziganes ne sont que des « champions » (LS, p. 168), des êtres frivoles pour qui l'amour se résume à des caresses insignifiantes. Elle ressent d'ailleurs une profonde jalousie envers les figures de la femme étrangère, entre autres celles de la bohémienne et de l'Acayenne que le Survenant affectionne particulièrement en raison de son ouverture d'esprit. Elle se demande à « quoi ça sert alors une fille qui ne l'a pas en partage d'être sage, dévouée, fidèle à son devoir? » (LS, p. 167) Elle éprouve un sentiment d'impuissance face à ces « créature[s] » (LS, p. 185) qui font « tourner la tête aux hommes » (LS, p. 184) par leur sensualité, leur mystère et leur « richesse de chair » (LS, p. 185). En revanche, il ne s'agit pas de relations basées uniquement sur le désir charnel, comme le sous-entend Angéline. Le Survenant développe une vraie relation de confiance avec les autres figures nomades du roman. Tout comme les Amérindiens dont la fréquentation par les coureurs de bois est soulignée plusieurs fois dans le roman, l'étranger de Guèvremont se sent à l'aise dans les univers étrangers qu'il pénètre. Son nomadisme lui permet des échanges humains et culturels impossibles autrement. Il refuse de juger et de « mépriser ce qu'[il ne] comprend pas » (LS, p. 166), contrairement à Angéline et aux autres habitants du Chenal du Moine. Comme le note Trudel, l'intégration du Survenant n'est qu'illusoire. Le nomade comprend qu'un jour ou l'autre, il retrouvera son statut d'étranger⁸⁸ : « Pendant un an il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs; il ne le serait jamais. » (LS, p. 186)

⁸⁸ *Ibid.*, p. 79.

Chapitre 2 : Les représentations de la régionalité et de l'étranger dans la littérature contemporaine

Depuis le début du XXI^e siècle au Québec, plusieurs écrivains québécois réinvestissent l'imaginaire rural. Loin de se livrer à un acte nostalgique de mémoire ou bien à une introspection littéraire pour réfléchir sur leurs filiations aux « romans de la terre », les auteurs contemporains saisissent plutôt l'occasion de se confronter à des espaces ruraux, réels ou imaginaires, afin de mettre en lumière la transformation de ceux-ci au sein des intrigues québécoises contemporaines :

Loin de ranimer un patrimoine ancien ou d'emprunter leurs thèmes et leurs formes à un répertoire de récits folkloriques tombés en désuétude, [c]es œuvres [...] paraissent témoigner d'une ruralité transformée, voire entamée, par l'industrialisation. Plutôt que de faire signe vers le passé, elles s'attachent aux formes et aux représentations contemporaines du territoire et refusent le plus souvent les images d'un terroir authentique⁸⁹.

Dans leur dossier intitulé « Territoires imaginaires », Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier soulignent le décentrement subi par l'imaginaire rural québécois. Ils notent que plusieurs fictions narratives présentent les thématiques et les espaces ruraux dans une toute nouvelle perspective qui s'éloigne nettement de l'idéal de conservation imposé dans les romans de la terre au XX^e siècle. Comme le signale Gilles Dupuis dans son article « Délivrance », il s'agit davantage d'un « retour *au* régionalisme [...] que d'un retour *du* régionalisme⁹⁰ ». L'imaginaire littéraire ne se limite pas à la représentation de lieux nettement circonscrits, soumis à un modèle de conservation. Il

⁸⁹ Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier, *loc. cit.*, p. 31.

⁹⁰ Gilles Dupuis, « Délivrance ». *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 47.

s'intéresse davantage à l'exploration de nouvelles formes territoriales qui, elles, se présentent désormais comme faisant partie d'univers indéfinis, voire infinis, afin de repousser et de reconfigurer les limites de l'imaginaire rural⁹¹. Dans son article « Un nouveau régionalisme ? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies (Sébastien Chabot, Éric Dupont et Christine Eddie) », Francis Langevin divise les formes territoriales en deux catégories. Il distingue les romans qui mettent en scène « une cartographie fantaisiste du Québec⁹² » de ceux qui font valoir des « toponymes réels⁹³ ». Dans tous les cas, il observe que « de jeunes auteurs québécois rénovent de manière stylisée un régionalisme volontiers truculent, magique, allégorique⁹⁴. » Les auteurs contemporains s'approprient donc librement les milieux ruraux, réels ou non, au sein de leurs récits⁹⁵. Élisabeth Nardout-Lafarge, quant à elle, remarque que cette liberté est possible dans la mesure où

[l]e lieu [littéraire], en effet, n'existe pas en lui-même, il est vu, médié et défini par des narrateurs-percepteurs à propos desquels se posent toutes les questions de fiabilité et d'autorité narratives. Sont ainsi pris en compte les différentes focalisations, les types de descriptions (panoptique, panoramique ou ambulatoire et leurs variantes), les diverses formes d'encadrement, les principaux *topoi* (*locus amoenus* et les multiples interprétations ou renversements auxquels il se prête), et les principaux dispositifs (personnage-descripteur dans toutes ses modalités)⁹⁶.

⁹¹ Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier, *loc. cit.*, p. 32.

⁹² Francis Langevin, « Un nouveau régionalisme ? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies (Sébastien Chabot, Éric Dupont et Christine Eddie) », *Voix et images*, vol. 36, n°1, 2010, p. 59.

⁹³ *Idem.*

⁹⁴ *Idem.*

⁹⁵ Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier, *loc. cit.*, p. 32.

⁹⁶ Élisabeth Nardout-Lafarge, « Instabilité du lieu dans la fiction narrative contemporaine. Avant-propos et notes pour un état présent », *Temps zéro*, n° 6, 2013, [<http://tempszero.contemporain.info/document974>] (page consultée 29 avril 2020).

La régionalité : une libération idéologique ?

La notion de « régionalité » empruntée à Francis Langevin s'applique particulièrement bien aux deux romans contemporains du corpus primaire de cette étude, soit *La liberté des détours* et *Dixie*. En effet, ce néologisme problématise le concept de « région » autrement que les notions de « néorégionalisme » et de « néoterroir », entre autres, attribuées par le discours médiatique aux fictions narratives situées en milieu rural depuis le début des années 2000. La notion de régionalité accorde à l'exploration littéraire du territoire une signification et une valeur sans ancrages idéologique ou politique précis, notamment ceux associés au mouvement régionaliste ou à la littérature du terroir⁹⁷ :

Lorsqu'elle est connotée, la régionalité est alors moins un signifié (explicite) qu'une topique (implicite) appelée à jouer un rôle dans l'interprétation des présupposés culturels d'un signe ou, par extension, d'une énonciation ou d'un discours. Plus proprement et clairement idéologique, le régionalisme renvoie pour sa part à une certaine vision euphorique de la régionalité. Promotion des particularismes revendiquée explicitement ou interprétée par qui le lirait dans les actes d'autrui, le régionalisme est une *action*, alors que la régionalité est davantage un *état* ou un réseau de valeurs résultant de l'interprétation⁹⁸.

Langevin suggère que la régionalité se pose avant tout comme un motif textuel indissociable d'une structure narrative, contrairement au régionalisme littéraire qui répond à une mission d'intérêt idéologique. Dans cette perspective, les toponymes

⁹⁷ Francis Langevin, « Un nouveau régionalisme ? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies (Sébastien Chabot, Éric Dupont et Christine Eddie) », *loc. cit.*, p. 60.

⁹⁸ Francis Langevin, « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *Temps zéro*, n° 6, avril 2013, [<http://tempszero.contemporain.info/document936>] (page consultée le 7 novembre 2019).

représentés dans la littérature contemporaine jouent un rôle déterminant dans l'ensemble de la narration dans laquelle ils figurent. Ils se présentent tels des actants essentiels à la compréhension de la trame narrative, qu'ils soient d'ordre réel ou fictif. La régionalité se manifeste ainsi sous différentes formes selon les besoins relatifs d'une œuvre littéraire, créant, par le fait même, un réseau de valeurs qui lui est propre. La régionalité, telle qu'elle est définie par Francis Langevin, constitue avant tout un moyen novateur de réfléchir et de problématiser l'espace régional, incluant les perspectives individuelles, transformées et déconstruites du territoire. Langevin souligne également que la régionalité s'interprète selon deux formes paradoxales, soit par le biais d'une « différenciation » ou d'une « identification », c'est-à-dire dans la perspective « [d']une régionalité exotique ou [d']une régionalité "locale" et dotée d'un présupposé de familiarité et, partant, de filiation⁹⁹. » Pour les distinguer, il suffit d'interroger l'authenticité des toponymes retenus dans le récit imaginaire, et ensuite de repérer leurs particularismes afin d'admettre l'exotisme ou la spécificité de ceux-ci. L'ensemble de ces éléments-clés agira éventuellement sur le sens de l'œuvre littéraire, dépendamment de la « reconnaissance », de la « compréhension » et de l'« interprétation » qu'en fera le lecteur¹⁰⁰. C'est dans cette perspective que *La liberté des détours* et *Dixie* seront étudiés. D'une part, le roman de Mathieu Blais interroge la liberté offerte par l'immensité de la Côte-Nord dans ce qu'elle a de plus inquiétant et de plus inattendu. En effet, Mathieu Blais considère que « [l]e décor du roman, ou plutôt cette magie noire

⁹⁹ Francis Langevin, « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *loc. cit.*

¹⁰⁰ Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, p. 71-75.

du territoire [s'interprète dans s]a relation étroite entre tendresse et violence [et dans son] fantasm[e] d'une Amérique sans frontières¹⁰¹. » D'autre part, le roman de William S. Messier se déroule d'un côté et de l'autre de la frontière canado-américaine, le territoire agissant dès lors comme une échappatoire fantasmagorique. L'auteur révèle que

« [c]ette volonté d'habiter la région à travers la fiction, voire de [s]e l'approprier, [il] voi[t] ça un peu comme une occupation, au sens militaire[. L]'éloignement fait en sorte qu'[il] n'[a] pas le choix d'approcher la région à travers la fiction ». Une distance, bien entendu, qui conduit à des distorsions avec laquelle [il] reconnaît s'amuser¹⁰².

Ces aspects particuliers du territoire permettront enfin d'approfondir notre étude de la régionalité, dont les éléments seront analysés plus spécifiquement dans le troisième chapitre de ce mémoire consacré à la « ruralité trash ».

L'hypertextualité, entre transformation et imitation

C'est notamment par le mélange de territoires réels et de référents inédits que la régionalité se distingue de l'idéologie régionaliste associée aux romans du terroir. Alors comment expliquer la filiation entre l'idéologie terroiriste et les « survivances idéologiques » inscrites dans un roman tel que *Le Survenant*, alors que la littérature s'est affranchie du terroirisme depuis le premier tiers du XX^e siècle? Et comment dissocier de manière définitive le régionalisme littéraire des fictions narratives

¹⁰¹ Christian Desmeules, « La magie noire du territoire », *Le Devoir*, 31 janvier 2015, [<https://www.ledevoir.com/lire/430480/mathieu-blais-la-magie-noire-du-territoire>] (page consultée le 8 novembre 2018).

¹⁰² Christian Desmeules, « William S. Messier, maître brasseur », *Le Devoir*, 7 septembre 2013, [<https://www.ledevoir.com/lire/386734/william-s-messier-maitre-brasseur>] (page consultée le 23 mars 2018).

contemporaines situées en milieu rural? Comme nous l'avons montré dans le premier chapitre de ce mémoire, le roman de Guèvremont présente des éléments de nouveauté et d'originalité allant à l'encontre du code de la représentation idéale associé au régionalisme. Gilles Marcotte note, dans *Une littérature qui se fait*, que l'autrice se distingue de ses prédécesseurs parce qu'elle valorise une ouverture sur le monde à travers son roman, plutôt que des idéaux nationalistes ou terriens : « La romancière du *Survenant* a été la première, au Canada français, à dessiner un paysage terrien qui ne soit pas la projection d'un rêve nationaliste, ou d'un rêve de possession, mais un paysage humain et le lieu d'une existence possible¹⁰³. » Malgré ces distinctions, l'œuvre demeure intrinsèquement liée aux romans du terroir en raison de son décor immédiat, une vieille paroisse, et de ses figures traditionnelles, soit celles de l'habitant et de la terre. Dans son ouvrage intitulé *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Maurice Lemire « témoigne de la pression qu'exerce le mouvement régionaliste sur le champ littéraire¹⁰⁴. » En effet, les thématiques conservatrices abordées dans les romans terroiristes font fortement écho aux valeurs défendues par les régionalistes. Ainsi, le cadre et l'époque dans lesquels Guèvremont inscrit son personnage principal expliquent en partie l'impossibilité de s'en dissocier complètement. La régionalité permet, selon nous, à l'imaginaire littéraire rural de se détacher davantage de cette idéologie, et de revisiter les entrailles de la terre plus librement. Selon Langevin, cet angle inédit autorise notamment la coprésence de

¹⁰³ Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1962, p. 37.

¹⁰⁴ Maurice Lemire, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, *op. cit.*, p. 180.

régionalités exotiques et locales au sein d'un même texte, et « me[t] en lumière l'intrication de la régionalité et de la filiation [...], c'est-à-dire des questions liées, tant sur le plan thématique que discursif, à la tradition (culturelle, littéraire)¹⁰⁵. » Afin de montrer ces variations possibles, la régionalité joue sur les transformations et les bouleversements qui opèrent sur les topoï du roman de la terre dans les fictions narratives contemporaines sises en milieu rural. Elle leur attribue un sens inédit, interprété indépendamment de son lien possible avec le mouvement régionaliste, tant sur le plan idéologique que littéraire¹⁰⁶. Dans cette perspective, *La liberté des détours* et *Dixie* participent de cette régionalité puisqu'ils reprennent le topos terroiriste de la survenance d'un inconnu dans une communauté rurale, sans y associer l'idée d'une modernisation du personnage du Survenant. En effet, ils mettent l'accent sur l'opposition entre « habitant » et « étranger » qui se maintient dans la société rurale contemporaine. Ainsi, loin de réanimer le Survenant de Guèvremont, dont le nom reflète le rôle unique, c'est-à-dire celui de catalyseur de changement face à une société paysanne en voie de transformation¹⁰⁷, ils illustrent plutôt de quelle manière il est possible pour un survenant, dans son sens le plus commun, de troubler un lieu rural précis. Dans une perspective similaire, Peter Noble retrace la transformation de cette figure au sein de cinq romans québécois, dans son étude intitulée *Beware the Stranger, The Survenant in the Quebec Novel*. En effet, il établit un portrait de son évolution dans

¹⁰⁵ Francis Langevin, « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *loc. cit.*

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ David Décarie, « Intermédialité et transfigurations dans le Cycle du Survenant », @analyses, Dossiers, Germaine Guèvremont, Vol. 5, n° 1, hiver 2010, [: <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1571>] (page consultée le 23 mars 2020).

la littérature québécoise de 1945 à 1992 dans le but de souligner les possibilités romanesques multiples offertes par un tel personnage dans l'imaginaire littéraire québécois :

*The establishment of the survenant as a literary type under that name dates from 1945 when Guèvremont introduced her now famous character to the reading public. [H]er successors adopted the theme with enthusiasm, no doubt in part because of its Canadian resonances and also because of the opportunities created to analyse the conflicts and tensions caused by the arrival of a stranger within a settled community. Five major novels [soit *Le Survenant* (1945) de Germaine Guèvremont, *Poussière sur la ville* (1953) d'André Langevin, *Le libraire* (1960) de Gérard Bessette, *Les fous de Bassan* (1982) d'Anne Hébert et *Cowboy* (1992) de Louis Hamelin], generally accepted as classic works of Quebec literature, will illustrate the vitality of the theme in the second half of the twentieth century. Each novel shows how its author has adapted the theme to his or her needs and succeeded in illuminating a new area of conflict or tension within Quebec society¹⁰⁸.*

Noble souligne que l'arrivée d'un survenant, dans une quelconque communauté, fait apparaître des tensions et des conflits sociaux adaptés à l'époque représentée. En revanche, la notion de régionalité réfléchit cette présence autrement. Elle focalise sur la thématique de l'étranger dans son lien étroit avec les fictions narratives contemporaines en région rurale. Comme le soulignent Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier, « la région n'est pas un nouveau pôle, mais bien une autre

¹⁰⁸ « L'établissement du Survenant en tant que type littéraire sous ce nom date de 1945 lorsque Guèvremont a présenté pour la première fois son personnage, maintenant célèbre. Ses successeurs ont adopté le thème avec enthousiasme, sans doute en partie à cause de ses résonances canadiennes et aussi à cause des occasions créées pour analyser les conflits et les tensions causés par l'arrivée d'un étranger dans une communauté établie. Cinq grands romans [soit *Le survenant* (1945) de Germaine Guèvremont, *Poussière sur la ville* (1953) d'André Langevin, *Le libraire* (1960) de Gérard Bessette, *Les fous de Bassan* (1982) d'Anne Hébert et *Cowboy* (1992) de Louis Hamelin], généralement acceptés comme des classiques de la littérature québécoise, illustreront la vitalité du thème dans la seconde moitié du XX^e siècle. Chaque roman montre comment son auteur s'est adapté et réussi à mettre en lumière une nouvelle zone de conflit ou de tension au sein de la société québécoise » [Traduction libre], Peter Noble, *Beware the Stranger: The Survenant in the Quebec Novel*, New York, Rodopi, « coll. Chiasma 13 », 2002, p. 17.

manifestation d'un décentrement du territoire imaginaire qui serait bien loin aujourd'hui du *territoire national* ou de la dichotomie entre régionalisme conservateur et modernité urbaine¹⁰⁹. » Les transformations de ce topos dans la littérature contemporaine se présentent avant tout comme des aspects essentiels à la compréhension de l'évolution du terroir littéraire. Dans *La seconde main ou le travail de la citation*, Antoine Compagnon explore ce phénomène de reprise qu'il rattache à la pratique de la citation. Plus particulièrement dans son chapitre intitulé « Structures élémentaires », il illustre la manière dont il est possible pour un texte (T2) d'en aborder un autre (T1), sans y être étroitement lié, comme c'est le cas pour *La liberté des détours* et *Dixie* (T2, T3), et le *Survenant* (T1) :

Ce ne saurait donc jamais être une simple relation entre deux textes, T1 et T2, que la citation commande, mais une relation entre deux systèmes, chacun composé d'un texte et d'un sujet, S1 (A1, T1) et S2 (A2, T2), relation (complexe) multipolaire dont la relation T1-T2 n'est qu'une modalité particulière. Chacun des deux systèmes S1 et S2 constitue une entité sémiotique, c'est-à-dire un système de signes qui définit lui-même son mode de fonctionnement, par rapport à la langue et à l'interdiscursif, qui jouit d'une relative autonomie et qui organise sa singularité au regard de ces deux composantes, l'une universelle et l'autre plurielle, de sa réalisation comme lecture ou comme écriture. L'autonomie relative et la singularité du système sémiotique que constitue le texte induisent [...] un principe de non-redondance entre systèmes, d'inconvertibilité entre deux textes. C'est dire que la relation établie entre textes par une citation est partielle, ponctuelle, et non totale[.]¹¹⁰

Ainsi, les liens qui s'établissent entre les survenants contemporains de Blais et de S. Messier et le *Survenant* de Guèvremont sont approximatifs, voire insignifiants du point de vue sémiotique, du fait qu'ils répondent chacun à des systèmes autonomes. Dans ce contexte, il est pertinent d'aborder la notion de transtextualité définie par Gérard

¹⁰⁹ Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier, *loc. cit.*, p. 31.

¹¹⁰ Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 56-57.

Genette dans *Palimpsestes. La littérature au second degré* puisque celle-ci met en lumière les liens qui peuvent subsister entre deux textes, sans compromettre leurs sens initiaux. En effet, selon le théoricien, la transtextualité caractérise « tout ce qui met un texte en relation, manifeste ou secrète, avec un autre texte¹¹¹. » Ainsi, elle permet d'affirmer la présence ou l'évolution de certains aspects d'une œuvre à l'autre. Pour les besoins de cette étude, uniquement deux des cinq procédés de la transtextualité introduits par Genette seront considérés, soit l'intertextualité indiquant la coprésence de deux textes, et l'hypertextualité signalant la dérivation de l'hypotexte dans l'hypertexte :

J'entends par là toute relation unissant un texte B (que j'appellerai hypertexte) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire. [Par exemple,] B ne parle nullement de A, mais ne pourrait cependant exister tel quel sans A, dont il résulte au terme d'une opération que je qualifierai, provisoirement encore, de transformation, et qu'en conséquence il évoque plus ou moins manifestement, sans nécessairement parler de lui et le citer¹¹².

L'hypertexte révèle ainsi un état de transformation ou bien un état d'imitation d'un texte par rapport à un autre texte, sans qu'il y ait de lien évident entre eux¹¹³. Dans cette mesure, Genette précise que toutes « les œuvres sont hypertextuelles¹¹⁴ », et que par conséquent, tout réside dans le degré de manifestation de l'hypertextualité¹¹⁵. Aussi, *La liberté des détours* et *Dixie* réinterprètent-ils le concept de l'étranger en milieu rural

¹¹¹ Gérard Genette, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 7.

¹¹² *Ibid.*, p. 12.

¹¹³ *Ibid.*, p. 14.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 16.

¹¹⁵ *Idem.*

plus qu'ils ne reprennent réellement – sur le mode de la citation explicite – la figure du Survenant.

L'étranger dans *La liberté des détours* se présente de prime abord comme un solitaire voulant renoncer à son ancienne vie à Saint-Michel-des-Saints dans Lanaudière pour adopter la liberté offerte par le territoire immense de la Côte-Nord. Pourtant, un sombre secret semble peser sur sa conscience. Roberge est un fugitif criminel. En vagabondant sur les routes du Nord, à la recherche d'un nouveau départ, il est le témoin d'un accident impliquant un « véhicule blindé de la Brink's » (LD, p. 177). Au lieu de porter secours aux victimes accidentées, il commet un meurtre avec sa .30-30 dans le but de voler l'argent du camion : « Ça faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti ainsi. Détaché, à la dérive. Libéré, une première fois. C'est là que le détour avait vraiment commencé.¹¹⁶ » Sa fuite s'interrompt abruptement sur le dernier camp de chasse d'un chemin de terre, en raison des problèmes mécaniques de son véhicule. Face à la méfiance des habitants, il met au point une histoire pour brouiller les pistes pouvant le relier à son crime. Dès lors, le texte entretient des liens hypertextuels avec le roman de Guèvremont, notamment par l'entremise de sa représentation de l'étranger et des préjugés entretenus par les villageois à son égard. Même s'ils ignorent tout de la condition de criminel de Roberge, ces derniers cultivent des opinions préconçues à son sujet parce qu'il s'agit d'un « étrange » (LD, p. 100). Son passage clandestin dans la

¹¹⁶ Mathieu Blais, *La liberté des détours*, Montréal, Leméac, 2015, p. 181. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le sigle LD.

Côte-Nord le transforme en un « “survenant” fugitif¹¹⁷ », expression empruntée à Christian Desmeules, dans son article consacré à *La liberté des détours*.

Dans *Dixie*, la condition criminelle du fuyard est évoquée dès les premières pages du roman, alors qu’il est en cavale à Saint-Armand. C’est « un grand gars natif des États[,] dont la chienne tout étirée est marquée, dans le dos, d’une série de chiffres qui doivent avoir une signification dans le trou d’où il est sorti. » (DX, p. 15) Au vu des circonstances, les Armandois déshumanisent le prisonnier américain, réduisant l’homme en fuite à son état criminel. Dépendamment du contexte, ils prennent un malin plaisir à l’affubler de surnoms dégradants, représentatifs de sa condition, soit ceux de « prisonnier », de « fugitif », d’« évadé » ou bien de « malfrat ». À aucun moment, les villageois ne s’intéressent à son nom de naissance, lui préférant le surnom de « Colosse de Cowansville ». Cette impression de mesquinerie ressort également dans leurs propos qui interrogent les véritables intentions de ce personnage silencieux. Pour ces raisons, Gilles Dupuis qualifie le fuyard de Messier de « “survenant” [...] inquiétant tout au long du roman pour les habitants qu’il terrorise comme pour le lecteur qu’il méduse¹¹⁸. » Le lien hypertextuel entre *Dixie* et le *Survenant* repose sur la commune méfiance des villageois envers les étrangers qui troublent leur existence paisible. En effet, Dupuis souligne que « sa double qualité d’étranger et de mauvais garçon [...] suffi[t] à [...] discréditer [le colosse de Cowansville] aux yeux méfiants, voire

¹¹⁷ Christian Desmeules, *loc cit.*

¹¹⁸ Gilles Dupuis, *loc. cit.*, p. 47.

mesquins, des villageois [et que de ce fait, il] n'en faut pas plus pour établir un lien avec *Le Survenant* de Germaine Guèvremont¹¹⁹. »

« **Les scénarios intertextuels**¹²⁰ »

Ainsi, il est possible d'affirmer que les interprétations de l'intertextualité ou de l'hypertextualité d'un texte dépendent, d'une part, des connaissances du lecteur et, d'autre part, de ses capacités d'analyse et de repérage. En effet, les mises en relation intertextuelles sont accomplies par le lecteur, n'étant pas nécessairement explicites ou accessibles autrement. Dans son ouvrage *Lector in fabula. Le rôle du lecteur, ou, la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Umberto Eco note qu'il est tout à fait possible de lire et d'interpréter une œuvre littéraire indépendamment de son lien intertextuel. En effet, il juge que toute lecture met en lumière des « scénarios "communs" prov[enant] de la compétence encyclopédique normale du lecteur, qu'il partage avec la majeure partie des membres de la culture à laquelle il appartient ; ce sont dans l'ensemble des règles pour l'action pratique¹²¹. » Cependant, il mentionne que l'expérience romanesque, elle, demeure perpétuellement intertextuelle du fait qu'elle en évoque nécessairement une autre, et qu'elle n'est jamais réellement innocente. Il nomme ce phénomène les « inférences de scénarios intertextuels », qui circulent aussi, normalement, dans l'encyclopédie du lecteur moyen. Ce concept est développé à la suite de la notion d'intertextualité introduite par Julia Kristeva à la fin

¹¹⁹ *Idem.*

¹²⁰ Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur, ou, la coopération interprétative dans les textes narratifs*, 1985, Paris, Grasset, p. 102-103.

¹²¹ *Ibid.*, p. 104.

des années 1960 et se présente comme une « méthode transformationnelle » selon laquelle il est possible d'examiner « les différentes séquences (ou codes) d'une structure textuelle précise comme autant de *transforms* de séquences (codes) prises à d'autres textes¹²². » L'intertextualité envisage donc le texte comme un objet productif du fait qu'il entre en dialogue avec d'autres textes, par l'exploitation de ses sujets et de ses thématiques évolutifs. Eco évoque trois modes de scénarios intertextuels possibles, soit les « scénarios maximaux ou *fabulae* préfabriquées », les « scénarios motifs » et les « scénarios situationnels ». Le premier type organise un schéma général exclusif à son genre, c'est-à-dire une écriture qui répond à une structure préétablie. Le deuxième met en lumière des schémas plus généraux, notamment la présence de certains personnages, de certaines actions et de certains décors, dans une esquisse flexible et sans contrainte. Finalement, le troisième type de scénario met en œuvre une situation particulière soumise à des contraintes précises, lesquelles s'organisent librement au sein du développement narratif romanesque¹²³. Eco précise que, selon les motivations de l'auteur, ces scénarios intertextuels sont libres d'être contournés, voire transgressés pour confondre ou pour divertir le lecteur¹²⁴. Contrairement aux scénarios communs,

[I]es scénarios intertextuels, eux, sont des schémas rhétoriques et narratifs faisant partie d'une bagage sélectionné et restreint de connaissances que les membres d'une culture donnée ne possèdent pas tous. Voilà pourquoi certaines personnes sont capables de reconnaître la violation de règles de genre, d'autres de prévoir la fin d'une histoire, tandis que d'autres enfin, qui ne possèdent pas de scénarios suffisants, s'exposent à jouir ou souffrir

¹²² Julia Kristeva, « Problème de la structuration du texte », *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 311.

¹²³ Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, op. cit., p. 102-103.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 104.

des surprises, des coups de théâtre ou des solutions que le lecteur sophistiqué jugera, lui, assez banales¹²⁵.

En ce qui a trait à *La liberté des détours*, le « scénario intertextuel » est beaucoup plus perceptible que celui de *Dixie*. En effet, selon les termes empruntés à Eco, le roman de Blais incarne un « scénario motif » correspondant au schéma du *Survenant*, notamment celui de l'arrivée perturbatrice d'un étranger en milieu rural à l'automne. Comme nous l'avons déjà noté, ce scénario renvoie à la survenance de Paul Roberge, surnommé Jonas, dans le dernier camp de chasse d'un rang inhabité de la Côte-Nord, au mois de septembre alors qu'il cherche à se libérer d'un passé trop lourd à porter : « [I]l était comme la plupart des gars [...] qui tentaient de se faire oublier dans le fond d'un rang sur la Côte-Nord, à essayer du mieux qu'ils le pouvaient de garder leur tête hors de l'eau. » (LD, p. 14) Cette esquisse impose la présence d'une action, d'un personnage et d'un décor particuliers, éléments qui pourront être exploités et se succéder librement au sein de la narration. Bien que *Dixie* exploite un « scénario motif » similaire, soit la découverte d'un évadé de prison américain à Saint-Armand, dans le garage de Léo Swanson, la séquence dans laquelle les événements sont mis en œuvre le distingue du *Survenant*. En effet, le prisonnier se présente désormais tel un personnage secondaire, existant uniquement à travers les esprits armandois, plutôt qu'en tant que protagoniste central du récit. Ce sont justement les villageois qui mettent au jour sa présence et qui entretiennent son image, tout au long de la narration.

Les romans de Blais et de S. Messier renvoient également à ce qu'Eco nomme les « scénarios situationnels ». Selon lui, ceux-ci « imposent des contraintes au

¹²⁵ *Ibid.*, p. 104-105.

développement d'une portion d'histoire mais qui peuvent être combinés de façon différente pour produire différentes histoires. Ces scénarios varient selon les genres et impliquent parfois aussi des actions minimales¹²⁶. » Selon une telle hypothèse, *La liberté des détours* et *Dixie* remettent en jeu l'opposition entre les habitants et les étrangers introduite par les romans du terroir, et plus particulièrement par *Le Survenant* au moyen de la rumeur villageoise. Cette division dévoile des tensions au sein des romans puisqu'elle repose sur les différentes médisances qui circulent au sujet de l'étranger. Pauline Chaintrier souligne que ce phénomène s'instaure comme un réel instrument de régulation sociale, dans les campagnes du XIX^e siècle :

Il semble ainsi, que l'apparence physique, les conditions de vie, la nature du travail exercé, les ressources économiques, le niveau d'instruction, constituent autant d'indices qui nourrissent un imaginaire basé sur des présomptions ou des preuves. Les rumeurs villageoises se forment ainsi, dans des cas très précis, où il s'agit de dénoncer une déviance¹²⁷.

La rumeur villageoise se présente comme une action essentielle dans ce type de scénario puisqu'elle met en évidence la méfiance et la fermeture d'esprit des habitants envers les figures de l'altérité. Il en va de même pour les citoyens qui n'adhèrent pas à leur vision conservatrice.

La rumeur selon la focalisation narrative

Dans un premier temps, les trois romans à l'étude, soit *Le Survenant*, *La liberté des détours* et *Dixie* empruntent des focalisations narratives divergentes qui influencent

¹²⁶ *Ibid.*, p. 103

¹²⁷ Pauline Chaintrier, « Les rumeurs ordinaires dans les campagnes au XIX^e siècle : un instrument de régulation sociale », *Justice et sociétés rurales du XVI^e siècle à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 187-198.

l'interprétation de leur récit. Dans *Figure III*, et plus particulièrement dans le chapitre intitulé « Mode », Gérard Genette note que la focalisation narrative dirige la perception du lecteur dans le but de lui proposer une vision du monde propre au roman à l'étude. Il distingue deux différentes modalités, soit le « mode » et la « voix » qui renvoient respectivement à « la question *quel est le personnage dont le point de vue oriente la perspective narrative?* et [à] cette question tout autre : *qui est le narrateur?* – ou pour parler plus vite, [à] la question *qui voit?* et [à] la question *qui parle*¹²⁸? » Une fois ces éléments mis en contexte, Genette propose une classification du « mode » selon trois focalisations narratives interchangeables, soit la « focalisation zéro », la « focalisation interne » et la « focalisation externe ». Ces modalités seront interrogées à la lumière du phénomène de la rumeur dans *Le Survenant*, *La liberté des détours* et *Dixie* afin de mieux cerner « le foyer de perception¹²⁹ » de chaque récit.

Le roman de Guèvremont adopte ce que le théoricien nomme la « focalisation zéro », typique du récit classique. La narration omnisciente s'organise autour d'une multifocalisation, laquelle met en exergue les rumeurs malveillantes qui circulent au sujet du *Survenant*, qu'elles soient conscientes ou inconscientes, directes ou rapportées. La « focalisation zéro » expose ainsi les divers points de vue des habitants du Chenal-du-Moine sur l'étranger :

Au Chenal, plusieurs cultivateurs, sauf Pierre-Côme Provençal, commençaient à regretter que [le *Survenant*] n'eût pas échoué chez eux plutôt que chez les Beauchemin : un peu plus il leur ferait honneur. À une corvée de route, la veille, [u]n poissonnier avait demandé en passant :

- Qui, celui à tête rouge qui travaille comme un déchaîné à l'autre bout?

Odilon Provençal répondit :

¹²⁸ Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 203.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 43.

- C'est le Venant aux Beauchemin.
- Amable s'emporta :
 - Il n'est pas plus Beauchemin que toi, Provençal. Il est pas Beauchemin pantoute, si tu veux le savoir.
 - Ouvre-toi donc les oreilles avant de parler. J'ai pas dit : Venant Beauchemin. J'ai dit : le Venant aux Beauchemin. Tu parles trop vite, toi, il va t'arriver malheur.
- Le Mascoutain s'entêta :
 - Comment c'est qu'il se nomme d'abord, Amable?
 - On le sait pas plus que toi. C'est un survenant.
 - Ah ! fit l'autre, désappointé, c'est rien qu'un grand dieu des routes. Je pensais que c'était au moins quelque gars qui arrête le sang ou ben qui conjure les tourtes. Le diable et son train...(LS, p. 60-61)

Cette analepse illustre la réputation générale accordée aux inconnus dans les villages de la Montérégie fictive du *Survenant*. L'échange dévoile l'attitude méprisante des villageois envers le mode de vie du nomade, mais aussi la solidarité entretenue entre sédentaires, quel que soit leur métier ou leur région. Le poissonnier mascoutain et les Sainte-Annois partagent ainsi le même jugement dévalorisant sur l'étranger et s'accordent aisément sur la transmission de surnoms caractéristiques de son mode de vie, entre autres « grand dieu des routes » et « survenant ». Ce consentement mutuel présage le rejet de l'inconnu en milieu rural. Dans son ouvrage intitulé *Anthropologie de l'honneur : la mésaventure de Sichem*, Julian Alfred Pitt-Rivers note que la création de surnoms intervient dans la mesure où les individus concernés se démarquent des autres membres de leur communauté. Par exemple « son lieu de naissance ou de résidence, sa profession, quelque détail de son apparence physique ou quelque excentricité de comportement. [...] Mais, outre qu'il distingue un individu d'entre les autres, il le caractérise¹³⁰. » Il est certain alors que le mode de la narration, auquel

¹³⁰ Julian Alfred Pitt-Rivers, *Anthropologie de l'honneur : la mésaventure de Sichem*, Paris, le Sycomore, 1983, p. 136.

s'ajoute le phénomène de la rumeur rurale, régule la vision du lecteur en ce qui concerne la relation dichotomique entre « habitant » et « étranger ».

Ce « scénario situationnel » propre au *Survenant*, c'est-à-dire la mise en œuvre d'une division entre « gens d'ici » et « gens d'ailleurs », est également présent dans *La liberté des détours* au moyen de la rumeur collective. Néanmoins, les différentes focalisations narratives empruntées par le roman sont différentes de celle du *Survenant*, de manière à transformer le point de vue du lecteur sur le nomade. En effet, *La liberté des détours* adopte ce que Genette nomme une double focalisation narrative, soit une focalisation interne fixe, c'est-à-dire une narration adaptée à une seule vision, soit celle du fugitif, et une focalisation externe, à savoir une narration privée des éléments essentiels détenus uniquement par l'actant principal. Roberge dissimule ses pensées et ses sentiments pour laisser planer le mystère au sujet de sa réelle identité, jusqu'aux dernières pages du roman. Dès lors, la rumeur se présente telle une action indispensable au texte, pour pénétrer l'esprit de ce personnage. Elle se compose, en majeure partie, d'opinions générales diffamatoires attribuées aux étrangers par les habitants de la Côte-Nord. Étant donné les restrictions imposées par les focalisations narratives du texte, seules les rumeurs dont Roberge prend connaissance seront dévoilées. Au regard de ses réactions, il est possible pour le lecteur d'affirmer ou d'infirmer celles-ci et ainsi de mieux interpréter ses pensées et ses actions. Dans cette perspective, celui qui répand le plus de calomnies au sujet de l'étranger dans *La liberté des détours* se nomme Caleb, un villageois enraciné et intolérant. Alors que Roberge et son voisin nommé Guillaume

Postras tentent de venir en aide à un voyou de la région qui se fait brutaliser par des locaux, ces derniers se trouvent au centre d'une altercation avec le calomniateur :

Ce n'est pas un gars de ville qui va venir nous dire quoi faire icitte, cracha-t-il. On s'occupe de nos affaires, fais donc la même chose. Et toi, Postras, continuait-il en se tournant vers le principal intéressé, t'as rien de mieux à faire que de traîner avec des étrangères? Tu cours les fonds de rang à la recherche d'une nouvelle crosse ? Ça jase, Postras, ça mémère. Tu connais le monde, ça peut pas s'en empêcher, et j'ai bien peur que ça finisse mal pour toi. (LD, p. 124)

La méfiance qu'entretient Caleb à l'égard de Roberge n'est pourtant pas surprenante. Dès le deuxième chapitre du roman, Postras raconte à Roberge les raisons pour lesquelles Caleb se défie des arrivées soudaines dans le village. La poissonnerie de Baie-Trinité pour laquelle il a travaillé pendant plus d'une dizaine d'années a été vendue à des Anglais qui ne manquèrent pas de le congédier sans motifs valables et de manière imprévue. Depuis ce jour, « il affich[e] une méfiance systématique envers tous ceux qu'il ne connaissait pas. » (LD, p. 19) Il considère que la réputation de l'étranger est sérieusement entachée au point d'être condamnable. Pour exercer et assurer son autorité, il menace alors de compromettre l'honneur et la dignité de quiconque oserait contredire ses pensées et ses actions, au moyen de rumeurs fallacieuses. En raison de son ancienneté dans le village, son jugement influence grandement celui des autres. Lors d'une nouvelle altercation entre Caleb et Roberge, le villageois reçoit la permission de son employeur et de son curé de confronter l'inconnu violemment :

Caleb garda son calme, mais il bouillait de l'intérieur. Il jeta un coup d'œil vers le curé Bouchard et ensuite vers son patron, qui acquiescèrent discrètement. Ce n'était pas un geste clair, mais leur silence en disait long : Caleb demandait la permission. Le curé recula d'un pas, poussa la porte de l'église et y retourna. De toute évidence, il ne ferait pas les manchettes le lendemain matin pour avoir participé en plein jour à la bastonnade d'un étrange. (LD, p. 170)

En tant que figures de pouvoir, leur acceptation de la violence est choquante. Il est alors évident que la représentation négative attribuée à l'étranger précède son arrivée sur la Côte-Nord; Roberge en subit tout simplement les répercussions.

Les ressources économiques de ce dernier sont également interrogées par la rumeur dans *La liberté des détours*. Depuis son arrivée sur la Côte-Nord, Roberge ne possède aucun emploi, mais réussit tout de même à subvenir à ses besoins primaires. Lorsqu'il rencontre une jeune femme nommée Marie-Jeanne Dubé au bord de la mer, celle-ci lui révèle : « Au village, [...] on raconte que tu ne fais rien. Arrivé en plein milieu de la nuit, tu es allé t'installer dans le camp à Nadeau. Ton char est à la casse et tu glandes parfois sur les crans. Tu vis à la sauvage et tu bois du rouge. » (LD, p. 38). Alors que les villageois plus âgés attribuent cela à l'oisiveté typique de sa génération, les plus jeunes se montrent plus rationnels. Ils portent plutôt une attention particulière aux dépenses suspectes de Roberge : « Poitras et Marie-Jeanne commençaient à poser des questions, même Callaghan [, le serveur du Pit-Bar,] avait fait un commentaire. » (LD, p. 134) Compte tenu des sommes d'argent qu'il débourse quotidiennement, notamment en achat d'alcool, les villageois les plus malveillants sous-entendent qu'il en dissimule certainement une quantité importante chez lui. Pour renforcer leur hypothèse, de jeunes voyous armés dévalisent son camp de chasse sous l'ordre de Caleb. Ne trouvant pas l'argent initialement, l'un des voleurs mentionne à son complice : « On continue à fouiller, c'est sûr qu'il y a de l'argent ici. Il a toujours de l'argent. Et Caleb nous l'a dit, on est payés pour ça. On se sert. » (LD, p. 189) C'est ainsi que Roberge échoue dans sa mission première, soit celle de passer inaperçu, le

temps de « réduire les pistes qui le reliaient encore à Saint-Michel-des-Saints » (LD, p. 32).

Par ailleurs, Guillaume Poitras, dont l'amitié est suspecte, semble aussi se méfier de Roberge depuis son arrivée abrupte sur la Côte-Nord. Pour le rassurer, l'étranger raconte tout simplement qu'il loue le camp à Nadeau, le temps de se remettre de circonstances malheureuses. Mais Poitras ne se laisse pas duper par cette proposition. Il s'esclaffe :

- Changer d'air, ici? [...] Et pourquoi pas la Gaspésie? Ou le Lac?
 [...]
 - Même pour un local, [Roberge] pensa-t-il, il n'y a rien ici qui justifie le détour. Rien. Un bled comme un autre, abandonné sur la 138.
 [...]
 Dans les yeux de Poitras pourtant, il y avait un éclat voilé qui ne collait pas avec le sourire qui lui fendait le visage. Roberge le remarqua, et s'il avait davantage écouté l'instinct de Jonas, il aurait compris que Poitras s'en était aperçu. L'hypocrisie était double. Maintenant, les deux savaient, sans savoir. Ils s'étaient avertis, et le jeu des convenances ferait le reste. (LD, p. 17-18)

Les raisons qui encouragent Poitras à se défier de Roberge sont motivées, en réalité, par ses propres actions criminelles. Effectivement, quelques jours avant l'arrivée de l'étranger dans le camp de chasse où il a échoué, Poitras y commet l'assassinat de Nadeau, ce qui enlève toute crédibilité à l'histoire de Roberge. En le confrontant, Poitras lui annonce :

Alors que je portais le cadavre du vieux crisse sur mon dos en plein bois, je ne pouvais m'empêcher de penser aux traces que j'avais laissées partout sur le camp. Je me suis dit que je pouvais bien le laisser là, une couple de jours, le temps de masquer l'affaire : je finirais bien par trouver un moment pour venir l'enterrer. Mais colisse, fit Poitras en relevant la tête, j'avais à peine fini de ramasser le camp, de couper l'eau et de me faire accroire que le vieux était parti, que t'es arrivé ici comme un ostie de Martien et t'as commencé à me bullshiter toutes sortes d'affaires comme quoi tu louais le camp au vieux. [...] Et là, fit-il en durcissant le ton, j'ai commencé à penser que tu me servais de paratonnerre. (LD, p. 156-157)

Il savait que, depuis le début, Roberge avait quelque chose à se reprocher et que par conséquent, les rumeurs médisantes à son sujet ne pouvaient être que justifiées. Il prétendait ainsi apprécier son amitié uniquement dans le but de dissimuler son propre meurtre.

Finalement, Marie-Jeanne est l'unique personnage qui déjoue les rumeurs associées à l'inconnu. Contrairement aux autres, elle décide de faire directement connaissance avec Roberge. Elle se présente ainsi : « Je t'ai aperçu et je me suis dit que je préférerais venir me présenter moi-même plutôt que d'attendre que la rumeur le fasse pour moi. Généralement, c'est ce qui arrive. » (LD, p. 34) Néanmoins, elle est elle aussi considérée comme une étrange aux yeux des habitants de la Côte-Nord, ce qui explique sûrement l'indifférence qu'elle porte à la réputation de Roberge. Ainsi, tout au long du roman, le personnage principal est confronté aux suspicions des villageois qui considèrent que son « encabanement et [son] anonymat » (LD, p. 26) cachent autre chose que ce qu'il prétend. Ce scénario intertextuel réussit tout de même à désorienter le lecteur puisque Roberge, malgré son statut de criminel en fuite, met plutôt en lumière la violence injustifiée perpétuée par la nouvelle génération de villageois au sein de leur propre communauté. En effet, lors de son bref séjour sur la Côte-Nord, Roberge est témoin de plusieurs disputes violentes, en plus de deux meurtres sans motif, soit ceux de Monsieur Nadeau et de Marie-Jeanne. Le roman dévoile ainsi à travers sa narration adaptée à la vision du fugitif de quelle manière la petite délinquance d'un village isolé du reste du monde se transforme aisément en criminalité violente. Il donne ainsi accès au point de vue de l'étranger sur la communauté rurale, un aspect peu exploré

auparavant. Cela permet de jeter un regard neuf sur l'idée de confrontation entre les habitants et les étrangers souvent rejouée dans les romans du terroir, plus particulièrement la perspective ethnocentrique du *Survenant* qui dicte au lecteur l'interprétation qu'il doit se faire du nomade, une vision soutenue par des idéaux terriens. *La liberté des détours* montre le revers de la médaille, à savoir une représentation crue du milieu rural. Il dévoile comment l'insensibilité et les abus d'une population, maintenue à l'écart du reste du monde, mènent à la perpétuation sans fondement des préjugés et de la violence.

Dans *Dixie*, la confrontation entre « habitants » et « étrangers » se présente comme un aspect secondaire du roman, porté par l'action de la rumeur collective. Dans la perspective où le lien intertextuel entre l'étranger de Guèvremont et le criminel de Messier sont sous-jacents, les commérages sont essentiels pour rétablir l'analogie entre les deux univers romanesques. Ce sont justement les réactions et les discours au sujet de la figure de l'inconnu qui nous permettent d'évoquer un « scénario situationnel ». Pour ce faire, le texte adopte ce que Genette nomme une focalisation interne variable, c'est-à-dire une narration dont la perspective est interchangeable en fonction du personnage privilégié¹³¹. Il est alors possible d'explorer différentes facettes de la rumeur au sujet de l'inconnu, à travers ces multiples regards. En effet, la présence du fugitif américain constitue une thématique secondaire du roman qui ne survit principalement qu'à travers le phénomène du commérage. Le colosse de Cowansville n'apparaît effectivement qu'à trois reprises dans le roman, soit au début, lorsque les

¹³¹ Gérard Genette, *op. cit.*, p. 209.

Armandois le découvrent dans le garage de Léo Swanson, au milieu, lorsqu'il prend la fuite une nouvelle fois dans les rangs bromisquois et à la fin du roman lorsque les habitants le célèbrent pour avoir porté secours à Gervais Huot. Ces trois passages mettent en scène un personnage silencieux, dont la conduite et les actions donneront lieu à des points de vue et à des réactions controversés au sein de la communauté bromisquoise. C'est justement cette absence d'interactions entre le fuyard et les villageois qui alimente les rumeurs à l'égard de l'étranger, puisque l'état passif de ce dernier laisse place à l'interprétation. Chacun des épisodes dans lesquels il apparaît incite de nouvelles réactions chez les villageois qui altèrent progressivement leur point de vue à son égard, passant des sentiments de curiosité et de peur à ceux de redevabilité et d'empathie. Lors de sa première apparition, les Bromisquois sont à la fois captivés et terrorisés par sa présence, du fait qu'ils ne connaissent ni son passé criminel ni ses intentions immédiates : « Les Armandois moins virulents spéculent à haute voix sur l'histoire de l'évadé » (DX, p. 17). Dans son ouvrage intitulé *Éthique de l'hospitalité*, Daniel Innerarity souligne que ce sentiment paradoxal est justifié par une sensibilité propre à la condition humaine confrontée à des réalités méconnues, voire inaccessibles jusque-là :

Tout ce qu'on ne connaît pas de l'autre fait peur. La présence exotique de l'étranger, son comportement inhabituel, son langage inintelligible et son origine inconnue font en sorte qu'il est impossible de le classer dans les catégories de notre culture comme étant un phénomène familier. En même temps, l'inconnu est aussi une source de fascination à la fois attirante et répulsive. C'est pourquoi ce qui est inconnu chez l'étranger est, dans de nombreuses cultures, relié au sacré. L'étrange doit son caractère menaçant et sacré à sa participation au monde extraordinaire. L'expérience originelle du sentiment d'étrangeté fait partie de la condition humaine et demeure imbue d'ambivalence : elle semble menaçante et fascinante en même temps. Menaçante, en tant qu'elle entre en compétition avec ce qui nous est

propre ; fascinante, en tant qu'elle éveille des possibilités qui sont plus ou moins exclues de l'ordre de notre propre vie¹³².

Dans cette perspective, les Armandois sont conduits naturellement à fabuler sur le passé criminel du colosse. Ils laissent libre cours à leur imagination pour concevoir des hypothèses à son sujet, basées sur leurs propres fantasmes : « Quelqu'un émet l'hypothèse qu'il est peut-être un meurtrier. Pour le peu qu'on en sait, c'est peut-être le malfrat qui a violé puis tué les sœurs Chicoine, en 1987, dans le backstore du dépanneur *Vissez Juste* de Bedford. » (DX, p. 17) D'autres citoyens supputent plutôt sur son innocence : « Sans doute peut-on aussi se plaire à l'imaginer innocent. Il a naturellement l'air d'un monstre mais au fond, il n'est peut-être qu'un bon gaillard un peu lourdaud. » (DX, p. 18) Ce premier étalage de rumeurs sert uniquement à occuper et amuser les esprits des habitants de la région de Saint-Armand. En effet, « ça circule pendant un bout de temps, ça alimente les cancans pendant les pauses café, puis ça se transforme en brouillard qu'il est souvent préférable de laisser trouble. » (DX, p.17) À la suite de l'incident qui se produit dans le garage de Léo Swanson, le roman fait abstraction du fuyard et rend compte de l'existence de la communauté haute en couleur de Saint-Armand, par le biais d'analepses et de rumeurs associées à ses habitants. Un titre de journal annonce la disparition seconde de l'évadé américain : « Accident mortel sur la 202 : un fugitif disparaît de nouveau » (DX, p. 31). Les détails de cette nouvelle évasion sont passés sous silence jusqu'à ce que la narration relance l'événement au moyen d'une analepse. Ce passage met en scène la deuxième présence officielle du

¹³² Daniel Innerarity, *Éthique de l'hospitalité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 131.

colosse de Cowansville dans le récit. Ce retour en arrière illustre un accident de voiture sur la 202 à la hauteur de Stanbridge East impliquant l'auto-patrouille transportant le fuyard américain du garage de Léo Swanson au centre de détention de Cowansville. Cet incident permet à l'étranger de prendre « la fuite une deuxième fois d'affilée dans les rangs bromisquois » (DX, p. 65), selon les dires de Hot Rod qui

jure avoir aperçu quelque chose, au loin, surgir des flots. À quelques mètres de la voiture noyée, [il] jure avoir vu s'enfuir sur le bord de la rivière aux Brochets une silhouette d'abord bleue, puis rouge, puis bleue à nouveau, puis rouge, puis bleue, puis rouge. (DX, p. 93)

Cette rumeur inattendue a l'effet d'une bombe parmi les Armandois qui craignent dès lors pour leur sécurité. Ce qui avait débuté telle une distraction agréable, alimentée par une curiosité voyeuse, se transforme soudainement en terreur. Un réel sentiment d'angoisse étreint la communauté de Saint-Armand : « Une peur accompagne la rumeur comme un arrière-goût amer [...] et crée un lot d'angoisses dont la plupart des anciens du coin pourraient très bien se passer. C'est cette peur qui paralyse Léo Swanson, [par exemple,] à deux heures du matin. » (DX, p. 116) Alors que la peur bouleverse le quotidien des villageois qui regrettent s'être impliqués dans cette histoire, la fuite de l'étranger excite désormais les esprits des « Bromisquois les plus zélés » (DX, p. 52) qui organisent des battues afin de le retrouver :

Ce qui motive les chercheurs n'est pas clair. À entendre leurs jurons et à remarquer l'agressivité avec laquelle ils font chaque geste – on brise les branches des arbres à grands coups plutôt que de les tasser ou les contourner, on piétine les talles de foin en sautant à pieds joints –, certains d'entre eux veulent vraiment coffrer le colosse. Ils sont là pour l'ordre. D'autres, et on connaît assez bien Euchariste pour l'inclure dans le lot, ne semblent pas trop savoir où se placer : aider les Verts paraît contre-intuitif, mais gaspiller une belle occasion de manquer de l'ouvrage et de se changer les idées serait tout simplement niais. Ceux-là s'imaginent sans doute que, dans l'éventualité où ils trouveraient le fugitif, un mouvement brusque de sa part justifierait une ou deux taloches. Une sorte de sadisme ou de

voyeurisme nourrit ces bums-là, sclérosés qu'ils sont par la routine de la job. Puis, il y a les hommes comme le père Huot, distants et secrets, qui accompagnent le groupe en tant que témoins vigilants ou surveillants non officiels, que la cause indiffère. [...] Des larbins, des bums et des indifférents : une battue ne saurait être plus complète. (DX, p. 53)

Tandis que la première manifestation de l'étranger dans le garage de Léo Swanson montre une communauté rurale soudée en apparence, dont le but premier consiste à livrer l'évadé américain aux forces de l'ordre, sa seconde évasion dévoile plutôt leur caractère intrusif et leurs mauvaises intentions. En réalité, il semble impossible pour les villageois de rompre le cercle des ragots, surtout face à un événement aussi marquant pour une petite communauté rurale :

La rumeur, elle, est tout sauf discrète. [...] Ces temps-ci, elle plane à la hauteur d'oreilles sans s'essouffler, au-dessus des champs et des cours d'eau. Elle s'immisce dans le tissu des chemises de jeans et de flanelle, elle trouve les faiblesses dans l'isolation des châssis de maison et gueule ses récits. Elle se répand comme un gaz et contamine le discours des citoyens de Saint-Armand, de Bedford, de Pigeon Hill et même de Frelighsburg. (DX, p. 110)

Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a plus personne pour douter de la culpabilité du colosse de Cowansville et ce jusqu'à sa troisième apparition qui va enfin transformer définitivement la vision des habitants à son sujet. En effet, « [l]a rumeur, elle, raconte que le colosse a sauvé un des frères Huot et qu'ils veulent lui rendre hommage » (DX, p. 137) en lui organisant un cortège funèbre digne de son héroïsme. Et de fait, la narration recourt à une analepse pour illustrer la manière dont le fuyard sacrifie sa propre vie pour sauver celle de Gervais Huot, face à un coyote affamé. En quelques minutes, les rumeurs font effet et rassemblent « [t]out le bottin téléphonique de la région [...] sur le rang Dutch, [afin de] suivre le colosse. » (DX, p. 139) Ce

retournement de situation met en lumière à la fois le pouvoir et la nature éphémère de la rumeur au sein d'une communauté rurale telle que celle de Brome-Missisquoi.

Finalement, le phénomène de la rumeur permet de déconstruire le topos de l'étranger en milieu rural et de l'inscrire dans une perspective individuelle enrichie par de nouvelles réalités locales. Martine-Emmanuelle Lapointe souligne dans son article intitulé « Violences et images du territoire » que « les nouvelles cartographiques régionales de la fiction québécoise [...] sont [, en effet,] tiraillées entre le désir de traduire une certaine appartenance à un territoire existant et celui de recréer, d'inventer des référents inédits.¹³³» Les régions de la Côte-Nord et de Saint-Armand sont reconnues ici pour attirer des personnages au passé trouble. Lorsque Roberge discute avec le curé Bouchard, ce dernier lui explique :

Quand ils ont ouvert le Centre des naufragés [il y a trente-sept ans], près de la 138, j'ai applaudi. Baie-Trinité, c'est un beau petit coin de paradis, et ce genre d'initiative, c'est du bonbon pour les gens de la place. Les touristes s'arrêtent, s'informent, profitent de l'expertise locale. Puis, rapidement, je me suis rendu compte que ça attirait aussi des gens à l'église qui est juste à côté, du monde de la Côte la plupart du temps. Mais des gens d'ailleurs aussi, comme [Roberge]. Des gens perdus pour lesquels le mot « naufrage » a un écho particulier. [Il y en a d'autres] qui pensent qu'un aimant à cinglés a été oublié dans les parages. (DX, p. 73)

À Brome-Missisquoi, les villageois ne manquent pas d'« évoqu[er] les types de faiseurs de trouble en tout genre qui se ramassent à Cowansville. » (DX, p. 17) De cette manière, il est possible de retracer l'origine des sentiments mitigés partagés par les villageois envers les étrangers, sans qu'il n'y ait de filiation clairement établie avec l'image négative de la figure de l'altérité imposée par les romans du terroir. Roberge et le

¹³³ Martine-Emmanuelle Lapointe, « Violences et images du territoire », *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 49.

Colosse de Cowansville relèvent d'une catégorie particulière de personnes desquelles il faudrait se méfier, non pas à cause de leur nomadisme, mais bien à cause de leurs actions respectives. Les habitants construisent ainsi leurs propres référents qui annoncent pourquoi il faut se méfier de l'étranger en milieu rural.

Chapitre 3 : L'influence de l'esthétique rurale trash sur l'imaginaire romanesque contemporain

L'esthétique « rurale trash », présente dans la poésie québécoise, participe de la transformation des espaces ruraux dans l'imaginaire romanesque contemporain. Mathieu Arsenault introduit ce concept dans un numéro de la revue *Liberté*, intitulé « Les régions à nos portes », consacré aux productions littéraires ayant pour thématique la région. Le « terroir trash¹³⁴ » se distingue principalement du terroir traditionnel en raison de son refus de l'idéalisation de ses lieux ruraux. Cette esthétique fusionne plutôt beauté sauvage et violence, afin de créer de nouveaux espaces imaginaires teintés d'une brutalité authentique et désarmante. L'écrivain note que

[d]ans ces moments de rare maîtrise qui constituent peut-être l'aspect le plus original et percutant de la ruralité trash, la brutalité du désœuvrement vient répondre à la rudesse du paysage et constitue une sorte de voie d'accès à la beauté sauvage et ambiguë du territoire¹³⁵.

La liberté des détours et *Dixie* adhèrent à cette vision caractérisée par la présence d'un imaginaire brut, sauvage et sans limite, ce qui impose un regard neuf sur la représentation de l'espace rural¹³⁶. Les territoires trash sont construits comme des non-

¹³⁴ Mathieu Arsenault, *loc. cit.*, p. 39

¹³⁵ *Ibid.*, p. 46.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 39.

lieux¹³⁷, c'est-à-dire des espaces hors du monde commun, qui échappent aux lois et aux normes de la société¹³⁸. Arsenault souligne que

[c]es espaces ruraux du Québec, espaces de campagne, de petites villes et de villages, apparaissent comme des non-lieux pour notre société postindustrielle, des terrains en friche, laissés dans un semi-abandon par cette économie mondialisée qui n'en a pas besoin¹³⁹.

Le milieu rural dans *La liberté des détours* illustre ce phénomène par son âpreté et son inaccessibilité : « Pour Roberge, et comme l'avait décrit Jacques Cartier lors de son premier contact avec la Côte, ça restait une terre qui, malgré son abondance et son foisonnement, demeurait hors d'atteinte [...] Hostile, presque violente. » (LD, p. 20-21) Les villageois reconnaissent que « [l]a Côte [...] c'est quelque chose de spécial. C'est un non-lieu. Un Far East. » (LD, p. 73) C'est un espace libéré de toutes contraintes sociales : « Sur la Côte-Nord, les lois n'existaient que dans la mesure où les communautés décidaient de les appliquer. » (LD, p. 60) L'espace frontalier de William S. Messier se présente, quant à lui, comme un univers parallèle en raison de son caractère fantasmagorique : « La frontière : lieu de paradoxes, lieu de parallèles, lieu de coupures, lieu noir, lieu blanc, lieu de vide, ligne, non-lieu. » (DX, p. 156) Ce territoire de l'entre-deux permet de repousser continuellement les limites et par là même de rompre avec l'unité de l'espace-temps. Par exemple, le non-lieu répond à des

¹³⁷ Il est à noter que la définition que donne Arsenault du non-lieu se distingue de celle retenue par Marc Augé dans son ouvrage intitulé *Non-lieu : introduction à une anthropologie de la surmodernité*. L'anthropologue se consacre aux pratiques du quotidien en interrogeant le non-lieu qu'il définit comme un lieu de passage « qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique ». En règle générale, ce sont des espaces fonctionnels (transports en commun, centres commerciaux, etc.) qui rompent avec le caractère anthropologique d'un lieu qui, lui, « peut se définir comme identitaire, relationnel et historique » [cité dans *op. cit.*, Paris, La Librairie du XXI^e siècle, Seuil, 1992, p. 100].

¹³⁸ Mathieu Arsenault, *loc. cit.*, p. 39-44.

¹³⁹ *Idem.*

idéaux utopiques, notamment celui de l'Amérique d'avant Colomb affranchie de toutes lois et de toutes traces industrielles :

C'est près des frontières, dans les zones limitrophes, que les passions vibrent le plus fort, que les chœurs de cigales sont les plus bruyants. [...] Tout le monde sait que la frontière obsédait la nation américaine, dans l'Ouest, avant que l'historien en annonce la fermeture ou la disparition au tournant du XX^e siècle. Elle définissait la grandeur et l'esprit américains. Elle alimentait à la fois le folklore et l'innovation technologique du pays. Le non-lieu des territoires amérindiens subitement investis par la loi et l'ordre à l'arrivée des télégrammes, du train, du gouvernement, de l'argent; tout ça a toujours été une question de ligne tracée dans le sol et à constamment repousser plus loin. (DX, p. 131)

Cette conception fantasmagorique du monde est possible dans la mesure où elle tient compte des dimensions historique, culturelle et symbolique de la frontière :

La cabane de Léandre Pelletier, avec vue sur les États, devient trop souvent la scène de théâtre foisonnant, de soirées du conte irréelles ou viennent se délivrer Loyalistes et Patriotes, gangsters et esclaves affranchis, soûlons et tempérants, bonhommes et bonnes femmes. Ici même à Saint-Armand, la guerre de Sécession, la Guerre civile, les années folles (ou sombres, c'est selon) de la prohibition – autant de raisons pour couvrir de plomb le sol d'une région – ont mis tour à tour à l'épreuve le concept de frontière. (DX, p. 131-132)

Le milieu rural trash se définit par ses formes libres dans *La liberté des détours* et *Dixie*¹⁴⁰. Celles-ci favorisent des thématiques uniques qui ramènent les images trash qu'elles provoquent au premier plan. Le terroir trash « raconte moins qu'il crée des atmosphères en développant des thèmes ou en mettant en place des scènes qui valent en elles-mêmes comme images et non comme éléments du récit¹⁴¹. » La ruralité trash occupe donc un rôle essentiel dans ces fictions contemporaines, contrairement au

¹⁴⁰ Samuel Mercier et Samuel Archibald, « La Tchén'ssâ, les régions et moi : entretien de Samuel Mercier et Samuel Archibald », *L'évaluation des apprentissages*, Les Publications Québec français, n° 175, 2015, p. 98.

¹⁴¹ Mathieu Arsenault, *loc. cit.*, p. 39.

milieu rural traditionnel qui « n'a de signification que dans la mesure où [il] sert de décor aux travaux agricoles¹⁴² ». La déconstruction des thématiques et des lieux communs propres aux fictions narratives traditionnelles situées en milieu rural, sans compter l'atmosphère trash qui s'en dégage, contribuent à l'apparition de figures marginales au centre de leur récit, entre autres celles de criminels. Cette conception contemporaine du territoire n'est pas étrangère au changement de paradigme qui s'impose dans la représentation du nomade dans l'imaginaire littéraire québécois. Comme le souligne Christian Morissonneau, auteur de « Mobilité et identité québécoise » :

Plusieurs frontières s'établirent [...] dans l'espace-temps canadien-français : celle du coureur de bois, du voyageur, du forestier et celle du défricheur. On remarque facilement une continuité dans le type d'homme façonné dans cet environnement géo-culturel, dans un même espace, mais exploité différemment selon l'époque, l'espace étant le temps inscrit dans le monde de l'homme historique¹⁴³.

Le présent mémoire interroge la transformation de ce personnage des bois à travers deux thématiques communes au corpus étudié, soit celles de la liberté et de l'héritage. Si *Le Survenant* exploite ces motifs sous l'angle de l'idéologie régionaliste, *La liberté des détours* et *Dixie* privilégient plutôt une esthétique rurale trash. Le Survenant, symbole de liberté au XX^e siècle, se transforme ainsi en figure de fuyard hors-la-loi dans les fictions narratives de notre corpus.

¹⁴² Maurice Lemire, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Montréal, Fides, 1981, p. 38.

¹⁴³ Christian Morissonneau, « Mobilité et identité québécoise », *Le Québec et l'Amérique française : I- Le Canada, La Nouvelle-Angleterre et Midwest, Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 23, n° 58, 1979, p. 32.

La liberté, une valeur nomade

Le milieu rural dépeint dans la littérature québécoise, sous l'influence de l'idéologie régionaliste, se manifeste généralement tel un lieu statique régi par le cycle des saisons. Les différentes périodes de l'année déterminent le rythme de vie des habitants en leur faisant subir des épreuves propres au mode de vie traditionnel. Dans son *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Lemire note que cette répétition de scénarios favorise la création de stéréotypes et d'actions symboliques dans l'imaginaire littéraire qui « valorise le passé, maintient les traditions et dicte les comportements de l'avenir¹⁴⁴. » La schématisation du groupe sédentaire est développée par l'entremise « [d]es objets familiers [qui] se chargent de symboles. Il en va de même pour les divers gestes des travailleurs agricoles qui exécutent [...] une véritable liturgie. Les labours, les semailles, les récoltes sont comme des rites de passage d'une saison à l'autre¹⁴⁵ ». Seule la diversité visuelle des quatre saisons, un motif récurrent dans l'imaginaire du terroir, autorise une transformation éphémère au sein des sociétés sédentaires. Dans leur article intitulé « Américanité et modernité dans le cycle du Survenant », Hélène Destrempe et Jean Morency soulignent que les changements qui s'opèrent au sein du décor réaliste, voire ethnographique, du Chenal du Moine révèlent en réalité la fragilité de l'existence traditionnelle des habitants. Ce sont justement « les

¹⁴⁴ Maurice Lemire, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, op. cit., p. 37.

¹⁴⁵ *Idem*.

rituels qui ponctuent le cycle des saisons et de la vie¹⁴⁶ » qui donnent l'impression aux Saint-Annois d'exister dans l'espace et le temps. En effet, le retour des saisons favorise un faux sentiment d'appartenance, de sécurité et de permanence dans leur communauté.

Lorsque Didace

avait pris possession de la terre ancestrale, puis à la naissance de son fils, un sentiment de durée, de plénitude, l'avait pénétré jusque dans sa substance même : la force tranquille de l'arbre qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, enfonce ses racines plus avant dans le sol. Il ne doutait pas alors que le printemps ne ranime pas l'eau des rivières, que l'été ne mûrisse, par grappes blondes, les avoines, avec tous les fruits de la terre. Il savait que le départ des oiseaux sauvages est nécessaire, à l'automne, et qu'il engendre la fidélité du retour, au printemps. Il savait aussi que la neige tombe à son heure, et pas avant; et que rien ne sert, devant les desseins de l'Éternel, de vouloir tout juger à la petite mesure de l'homme. (LS, p. 80-81)

Dans le milieu rural traditionnel, l'immuabilité des saisons s'explique par la raison divine. Les habitants estiment qu'ils doivent vivre en accord avec cet ordre naturel des choses pour subsister. La défiance envers cette chronologie serait un signe de détachement et de renonciation au mode de vie traditionnel et, conséquemment, une résistance à la volonté de Dieu. Elle est donc mal accueillie par la communauté du Chenal du Moine. Alors qu'Angéline se dirige vers la maison des Beauchemin, elle constate avec grande désapprobation leur hivernement hâtif :

À mesure qu'elle approchait de l'habitation des Beauchemin, le silence et l'immobilité autour du fournil étonnèrent Angéline. À l'idée de trouver ses voisins déjà en hivernement dans le haut-côté, en pleine saison de chasse, quand les quais sont encore en place, la grève revêtue de verveux, d'embarcations diverses ainsi que de parcs et de cages à canards, elle était mécontente. Pourquoi chauffer la grand'maison quand le fournil suffit amplement aux besoins? (LS, p. 32)

¹⁴⁶ Hélène Destrempe et Jean Morency, « Américanité et modernité dans le cycle du Survenant », *Voix et Images*, vol. 33, n° 3, printemps-été 2008, p. 38.

Le cycle des saisons est l'un des principaux facteurs sur lesquels s'appuient l'existence sédentaire, ce qui crée nécessairement une situation de dépendance. Cette soumission engendre une répétition de scénarios de vie qui entrave la liberté dans le quotidien des habitants, et ce, jusqu'à l'arrivée soudaine du Survenant au Chenal du Moine. La thématique de la liberté est donc abordée dans la perspective d'une remise en question du conservatisme des sédentaires, par le biais d'une présence nomade. Dans son article encyclopédique « Le Survenant », Diane Sabourin note que

[c]et étranger qu'on appelle aussi “le grand dieu des routes” séduit par sa verve et les péripéties de sa vie de globe-trotter, bouleversant ainsi cette petite communauté rurale. Il y aura alors confrontation entre le rythme de vie des habitants, régi par les saisons, et la liberté de cet étranger ouvert sur le monde¹⁴⁷.

En raison du cycle des saisons, le Survenant constate la servitude totale des habitants à la terre. Selon lui, cet état de dépendance est le symbole d'une tradition ancestrale qui restreint l'esprit et les actions de l'homme. Le Survenant interroge cette relation en comparant son rapport à la maison à celui des sédentaires : « Ceux du Chenal ne comprennent donc point qu'il porte à la maison un véritable respect, un respect qui va jusqu'à la crainte? Qu'il s'est affranchi de la maison parce qu'il est incapable de supporter aucun joug, aucune contrainte? » (LS, p. 187) Le sens de la liberté s'interprète dans l'opposition de ces deux modèles qui exprime, par la même occasion, la détresse psychologique des habitants. Comme le souligne Pierre Deffontaines, le foyer est « le reflet de la vie des hommes, de leur effort physique, de leur peine, de leur

¹⁴⁷ Diane Sabourin, « Le Survenant », *L'Encyclopédie canadienne*, 19 septembre 2012, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/le-survenant>] (page consultée le 29 mars 2020).

état social, de leur degré d'évolution¹⁴⁸. » Les limitations qu'impose l'enracinement au Chenal du Moine s'apparente davantage à une culture d'obéissance guidée par la peur qu'à la notion véritable de respect. C'est une forme de violence qui exploite le désarroi, et qui, pour le Survenant, s'impose à l'identité telle une sorte de fatalité. Il est ainsi possible d'en déduire que l'étranger refuse la sédentarité parce que ce mode de vie condamne le peuple à l'asservissement à la terre. Son nomadisme est présenté comme le gage de son émancipation :

Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le cœur allège, tout son avoir sur le dos. Non! Vous aimez mieux piétonner toujours à la même place, pliés en deux sur vos terres de petite grandeur, plates et cordées comme des mouchoirs de poche. Sainte bénite, vous aurez donc jamais rien vu, de votre vivant! (LS, p. 186)

C'est en confrontant cet univers clos aux idéaux de liberté du Survenant, qu'il est possible de distinguer les contraintes liées aux habitudes des Saint-Annois. L'usage du verbe « piétonner » traduit bien la vie sédentaire fondée sur la répétition du même et sur l'exploration d'un territoire limité.

La liberté criminelle influencée par le non-lieu trash

Alors que la quête de liberté du Survenant repose en partie sur la dichotomie entre sédentarité et nomadisme, celle des fuyards hors-la-loi dans *La liberté des détours* et dans *Dixie* se fonde plutôt sur l'idée de fuite. Les bandits en cavale prennent conscience que leur liberté n'est pas un droit absolu, celle-ci étant limitée par les lois et les contraintes sociales. Ils perdent ce privilège dès lors qu'ils commettent un crime. Leur

¹⁴⁸ Pierre Deffontaines, *L'homme et sa maison*, Paris, Gallimard, 1972, p. 9-10.

survenance dans le milieu rural leur permet de disparaître de la scène et de se réinventer librement. Cette perspective est appuyée par la construction de non-lieux propres à l'esthétique rurale trash. Le terroir contemporain s'organise tel un univers autonome où il est possible pour des criminels tels Roberge et le colosse de Cowansville de trouver refuge. Ce dessein se réalise avec la complicité du territoire qui pousse les fuyards hors-la-loi à confondre leur idée de fuite avec leur quête de liberté. Au sujet des romans contemporains qui mettent en scène le parcours d'un personnage de la métropole vers la région, Langevin souligne :

Cette [perspective] est faite de dénotation de la régionalité, parce que non seulement la région est nommée, décrite, analysée, référentialisée, mais elle est très explicitement actantialisée : c'est elle qui motive l'action, en accompagnant le parcours psychologique du personnage et en motivant chaque fois ses décisions à propos de son avenir comme les jugements à propos de son passé¹⁴⁹.

Dans le roman de Blais, le concept de liberté s'adapte aux possibilités infinies offertes par le territoire régional. Pour Roberge, plus précisément, la liberté est synonyme de dérive. Son sens s'incarne dans son « désir de vivre par-dessus tout, malgré tout. » (LD, p. 58) Pour ce faire, il doit accepter les détours imprévisibles de la nature pour s'affranchir de son passé :

Si ce n'est du mot « liberté », avec lequel j'essaie de composer. Je ne sais pas, sincèrement, si ça a un sens, mais j'ai commencé à accepter le détour comme ce qu'il est : une proposition d'émancipation. [...] Et si nous étions appelés à être libres? Certains à le vouloir, d'autres, carrément, à l'être. (LS, p. 114)

¹⁴⁹ Francis Langevin, « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *loc. cit.*

Pour Roberge, la liberté résulte d'abord de la contrainte. Il souhaite s'affranchir, ne plus être considéré comme l'esclave d'une société « qui n'a pas même la maîtrise de ses rêves. » (LD, p. 113) Quitter cette organisation sociale permettrait à Roberge de reprendre le contrôle de sa destinée dans l'espace et le temps. En effet, son aventure est un moyen pour lui de faire table rase du passé et de maîtriser son avenir comme il l'entend, « le chemin éta[nt] salvateur » (LD, p. 58). Pour se défaire de ses chaînes sociales, il opte pour une liberté qui s'accompagne de sacrifices et de violences :

Il ne se passait plus un jour maintenant où il ne pensait pas à reprendre la route. Entre la liberté de se servir dans la machine en brandissant une arme en criant « C'est un hold-up ! Lever les mains ! » et celle de finir une nouvelle caisse de bière, dans une maison surhypothonquée, devant une télé trop petite aux rêves publicitaires aliénants, Roberge avait fait un choix. (LD, p. 68)

La notion de choix est d'une importance indéniable puisqu'elle rend compte de l'état d'esprit de Roberge lors de sa fuite dans la Côte-Nord. Pour se libérer de son statut d'esclave, Roberge consent au statut de criminel, ce qui est paradoxal compte tenu de sa quête première. Il comprend toutefois rapidement que son manque d'argent freine ses aspirations futures et qu'il devra causer des torts irréparables pour subsister dans « un paysage trop grand qui avale les hommes¹⁵⁰ ». La liberté qu'il réclame l'entraîne assurément dans une spirale de violences. Le meurtre qu'il commet

sur la route de Saint-Michel-des-Saints, ils avaient été des centaines à le faire avant lui, des milliers à embarquer sur les bateaux pour s'éloigner de la misère, du bagne ou de l'usine, hommes et femmes marqués du même signe, conscrits et fuyards, condamnés à modifier la portée de leurs attentes, à l'adapter au territoire : une fois que la chasse à la liberté était commencée, les gestes de poursuite et de rabattage se déclinaient comme une malédiction. (LD, p. 90)

¹⁵⁰ Christian Desmeules, « La magie noire du territoire », *loc. cit.*

La fatalité du territoire trash favorise d'ailleurs la clandestinité, voire l'invisibilité sociale de Roberge. Il trouve refuge dans un petit village situé près de Port-Cartier, lequel véhicule des valeurs contraires au bon fonctionnement de la société. Les villageois valorisent l'intérêt individuel au détriment du bien commun. Au même titre que Roberge, les voyous de la Côte-Nord désirent obtenir de l'argent facile. Ils commettent des vols domestiques sans se soucier des conséquences. Cet individualisme se manifeste plus particulièrement dans leurs actes de violence. Lorsque certains délinquants s'introduisent par effraction dans le campement de Roberge, ils le rouent de coups et lui tirent une balle entre les deux épaules pour l'empêcher de se défendre. Alors que l'étranger tente de les désarmer, Marie-Jeanne est touchée par une balle perdue. La réaction des voyous face à cette erreur dévoile leur indifférence à l'égard de la vie humaine :

M'en colisse, cracha Matis, qui tenait désormais le douze, le résultat est le même. [...] Ils s'activèrent alors, et une fois les tiroirs vidés, il leur fallut peu de temps pour trouver la trappe, et encore moins pour tomber sur son contenu. Leurs attentes étaient visiblement dépassées, et aux cris de joie qu'ils poussèrent, bien qu'il ne les vît pas, Roberge comprit qu'ils ne se priveraient plus. (LD, p. 189)

Le criminel en fuite réalise les conséquences de son manque de vigilance. Son excès de confiance et son insouciance ont permis aux délinquants de le cibler comme victime. Bien que ces éléments aient joué en sa défaveur, ce sont surtout ses liens affectifs qui ont failli causer sa perte. En effet, son attachement émotionnel envers Marie-Jeanne l'a empêché de quitter la Côte-Nord au moment opportun. Le meurtre de cette dernière lui fait prendre conscience du prix ultime à payer pour une vie libre, soit la solitude et l'indifférence. Pour accéder à cette liberté, il doit faire preuve d'une extrême froideur :

Il n'avait pas encore vu l'état de Marie-Jeanne, il n'avait pas encore la confirmation que la balle avait traversé la cloison et terminé sa trajectoire dans son ventre, qu'il la retrouverait plus tard, baignée dans son sang et qu'il lui faudrait faire son sac, en l'enjambant à plusieurs reprises, tout en faisant attention pour ne pas toucher son corps. (LD, p. 190)

En quittant le camp de Nadeau sans laisser de trace, il pouvait compter sur la « magie noire du territoire¹⁵¹ » pour subsister. En effet, « [i]l lui restait encore la .30-30 de son père pensa-t-il. Il lui restait encore l'Ariès. Il lui restait encore sa liberté. Le chemin. Sa vie. Il lui restait encore la possibilité d'exister, ailleurs. Un peu plus loin. » (LD, p. 190) Il consent ainsi à une existence solitaire en marge des lois et se voit contraint de changer sa trajectoire au gré des menaces du territoire. La liberté des détours, illusoire et capricieuse, a fait de lui l'esclave du territoire plutôt que de la société : « [L]a route de sa [...] liberté [était] faite d'échardes et de sueur, de silence et de course. De clandestinité surtout, et de peurs. » (LD, p. 79)

Dans *Dixie*, la liberté est attachée à la dimension fantasmagorique de la frontière. Elle s'interprète plus particulièrement à la lumière des comportements adoptés par le Colosse de Cowansville lors de sa fuite. C'est un évadé de prison qui cherche à fuir son lieu de détention, en quête d'une liberté symbolique offerte par la traversée clandestine de la frontière canado-américaine. Cet espace de l'entre-deux correspond à son passage d'un état à un autre, soit de l'emprisonnement à la liberté. Traverser la frontière, c'est « se réinventer, [...] renaître dans un ailleurs à défricher et à délimiter. » (DX, p. 131) C'est un moyen pour lui de s'affranchir de sa réalité américaine et de rompre avec son statut de criminel. Le colosse ne veut plus

¹⁵¹ *Idem.*

porter le poids de son passé. La frontière agit tel un purgatoire, c'est-à-dire tel un lieu transitoire pouvant conduire éventuellement à la rédemption : « La frontière, ce pandémonium! Ce filtre, cette moustiquaire, cette porte-patio! Ce purgatoire! » (DX, p. 153) Ce passage initiatique permet au fugitif de réfléchir sur ses péchés et de s'en repentir pour atteindre une libération à la fois physique et spirituelle :

En direction de la voiture des Verts, Dorothée croise le regard du colosse. Ses yeux donnent des frissons. Ils contiennent autant de peur, de colère, de tristesse et de désespoir que ceux du petit Jésus dans les vitraux de l'église Notre-Dame-de-Lourdes de Saint-Armand. Ils lui disent tout ce que le colosse regrette. Ils l'informent qu'il a franchi une limite et qu'il est déçu. Ils lui rappellent que les choses ne sont jamais simples pour personne, dans le fond. (DX, p. 22)

Cette traversée est donc une métaphore du dépassement de soi. En effet, la narration explique que

[c]haque individu passe sa vie à longer sa frontière intérieure, son seuil au-delà duquel un simple coin de glacière sur un pied peut le faire voir noir, peut le faire basculer dans l'obscurité. Avant de la franchir – ce n'est qu'une question de temps –, il peut admirer le décorum de sa frontière, saluer l'effort mis sur la présentation. Mais, au fond, une fois qu'il l'a franchie, il ne peut que constater à quel point elle n'a jamais rien eu de mystérieux pour lui, à quel point elle était toujours là à guetter ses moindres gestes, à quel point cette frontière ne le définissait que tant et aussi longtemps qu'il ne la dépassait pas. (DX, p. 155)

Ce monde parallèle devait délivrer le fuyard du poids de la culpabilité. Cependant, la région frontalière trash fait obstacle à cet idéal de liberté. Comme le souligne Dupuis, « [j]amais le “non-lieu” n'aura été autant un lieu investi de pouvoir¹⁵² ». La ruralité trash possède une force magnétique particulière qui a le don de séduire et d'attirer les personnes vivant en marge de la société, comme le Colosse de Cowansville. La

¹⁵² Gilles Dupuis, *loc. cit.*, p. 48.

dimension surnaturelle des bois, en plus de son exotisme, en confirme le caractère illusoire :

En suivant le chemin d'Eccles Hill à partir de celui de Saint-Armand, passé Pigeon Hill, après avoir salué d'une salve de garnotte l'immense croix [...] il peut être tentant de prendre la gauche une centaine de mètres plus loin et de s'engager dans un rang étroit en gravier blanc nommé le chemin du Diable. Qu'on ne se laisse pas séduire par les courbes traîtresses d'une route de fond de campagne. Un curieux magnétisme donne envie de constater ce qui se tient au bout du chemin, ce que deviennent les charognes le long de celui-ci, à quoi ressemble les maisons qu'on y rencontre. Les moins débiles d'entre nous savent reconnaître les mailles dans l'étoffe du Seigneur et évitent généralement de s'y mettre les doigts. (DX, p. 64)

Le narrateur met en garde le lecteur contre le pouvoir légiférant de la nature qui résiste aux lois externes. C'est pourquoi les habitants les plus raisonnables évitent de s'aventurer dans les bois, par peur de ce qu'ils renferment : « Le vrai angle mort, il se trouve dans les bois. » (DX, p. 52) Ce lieu fantasmagorique intervient tel un piège pour les plus vulnérables puisqu'il prétend répondre à leurs besoins. C'est « [u]ne terre [,par exemple,] qui a accueilli les racines des aïeux de Léandre Pelletier fuyant le Sud en essayant d'oublier l'air de *Dixie* pour retrouver ici le même pandémonium, la même rengaine tantôt diluée, tantôt exacerbée. » (DX, p. 63) De la même manière, la conception mythique de la zone frontalière induit un faux sentiment de sécurité chez le fugitif, lui accordant, conséquemment, une liberté trompeuse. Sous ses airs de libération, la fuite encourage plutôt le cercle vicieux de la criminalité. En effet, pour fuir sa condition première, l'évadé a dû consentir à de nouveaux crimes punissables par la loi, notamment l'évasion de prison, la traversée clandestine de la frontière canado-états-unienne et l'entrée par effraction dans la grange des Turmel et dans le garage des Swanson. Pourquoi consentir à la répétition criminelle ? Selon Euchariste, c'est parce

que le criminel se rend disponible à ce genre de situation, contrairement au citoyen modèle :

Moi, des pirates, j'en connais zéro pis une barre. Je saurais pas reconnaître un gars de la mafia s'il me pissait dessus. Les motards que je fréquente conduisent juste des motocross pis ils vont encore à l'école. Sauf qu'il me semble que, la plupart du temps, le crime doit tomber sur tout ce beau monde-là comme la pluie sur le lac Champlain. Parce qu'au fond. Si tu y penses deux minutes, tout ce que le lac fait, c'est attendre qu'elle lui tombe dessus, l'hostie de tabarnac de pluie! Ou ben que le vent lui retrousse la couenne. Tout ce qu'il faut au bum, c'est être disponible ou à l'écoute. Je veux dire que le monde honnête – à commencer par les citoyens de Saint-Armand, de Pigeon Hill, de Bedford, de Frelighsburg, de Philipsburg, de Stanbridge East, de Dunham, jusqu'à ceux de Cowansville, de Sutton, d'Abercorn, de Farnham, de Stanbridge Station, de Mystic, d'Adamsville, d'East Farnham et peut-être même ceux de Venise-en-Québec les jours de semaine – le monde correct, honnête, est généralement pas à l'écoute des cris que le crime gueule au hasard comme des garnottes lancées au sling-shot sur les nuages de mouches à feu. (DX, p. 124)

L'honnêteté des villageois n'empêche pas la présence de criminels sur le sol bromisquois. Les crimes contre la propriété, notamment les vols de viandes chez Hot Rod, de la tondeuse de marque *Cub Cadet* de Swanson et du coffre à outils d'Hervé Monette sont considérés comme des réalités locales, qui seraient impensables en milieu urbain. À ce sujet, la narration précise qu'« [i]l n'est pas inhabituel de cadenasser son frigo dans le coin, surtout si on possède du bétail. C'est connu, les voleurs [...] se paient parfois des visites sur les propriétés des éleveurs, au milieu de la nuit, dans l'espoir d'y rencontrer une serrure à forcer ou mal fermée. » (DX, p. 11) L'environnement dans lequel ces méfaits sont commis encourage donc la liberté criminelle. Le délinquant n'est jamais entièrement libre, puisqu'il est conditionné par la nature bromisquoise à répéter ses erreurs, surtout lorsque « la frontière [se présente comme] une règle à transgresser. » (DX, p. 66) Selon Peggy Larrieu, autrice de l'article « Dostoïevski ou l'envers du droit », « [l]a transgression est une infraction, elle passe outre la loi

(l'interdit), la rend caduque, et récupère la liberté d'action que la loi amputait¹⁵³. » Les idéaux illusoire associés à la traversée clandestine de la frontière persuadent finalement le criminel qu'il peut atteindre une réelle maîtrise de soi.

L'empreinte du nomade sur l'identité collective

La sédentarité des habitants du Chenal du Moine témoigne d'un héritage culturel ancien¹⁵⁴. Ce patrimoine se fonde sur des traditions et des valeurs terriennes communes transmises de génération en génération, soit le respect de la terre, de la famille, de la religion et de la langue française¹⁵⁵. Les Provençal représentent cet idéal de société. Le père Didace remarque avec envie : « Lui c'est le vrai cultivateur! Quatre garçons, quatre filles, tous attachés à la terre, toujours d'accord. Ça pense jamais à s'éloigner ni à gaspiller. Et l'idée rien qu'à travailler et à agrandir le bien. » (LS, p. 157) Cette réflexion conçoit le travail comme une valeur de premier plan dans la vie paysanne.

¹⁵³ Peggy Larrieu, « Dostoïevski ou l'envers du droit », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, n° 1, vol. 74, 2015, p. 5.

¹⁵⁴ Dans ce paragraphe, nous aborderons la question de l'héritage dans la perspective du patrimoine culturel immatériel du groupe sédentaire du Chenal du Moine. Selon la définition que donne l'Unesco, « [l]e patrimoine culturel ne s'arrête pas aux monuments et aux collections d'objets. Il comprend également les traditions ou les expressions vivantes héritées de nos ancêtres et transmises à nos descendants, comme les traditions orales, les arts du spectacle, les pratiques sociales, les connaissances et pratiques concernant la nature ou l'univers ou les connaissances et le savoir-faire nécessaires à l'artisanat traditionnel. [Il est donc] traditionnel, contemporain et vivant à la fois [,] inclusif [,] représentatif [et] fondé sur les communautés ». [Unesco, « Qu'est-ce que le patrimoine culturel immatériel ? », *Patrimoine culturel immatériel*, [<https://ich.unesco.org/fr/qu-est-ce-que-le-patrimoine-culturel-immateriel-00003>] (page consultée le 30 avril 2020).

¹⁵⁵ Dans sa présentation du roman, Yvan G. Lepage note que « [c]oupés du reste du Québec et du monde, les habitants du Chenal du Moine perpétuent leurs traditions, leurs coutumes et leurs manières de parler, que le talent de Germaine Guèvremont réussit à transmuier en œuvre d'art. » (LS, p. 14)

C'est un instrument essentiel pour assurer l'ancrage des habitants dans le territoire.

Selon la définition qu'en donne l'Unesco¹⁵⁶, les pratiques sociales

sont important[e]s car [elles] réaffirment l'identité de ceux qui les pratiquent en tant que groupe ou société[.] Les pratiques sociales, rituelles et festives peuvent contribuer à marquer le passage des saisons, les moments du calendrier agricole ou les périodes d'une vie humaine. Elles sont étroitement liées à la vision du monde qu'a une communauté et à sa perception de son histoire et de sa mémoire¹⁵⁷.

Comme le remarque Didace, le fait de rompre avec les travaux de la vie quotidienne mènerait à une forme d'exclusion sociale : « Après lui, la terre des Beauchemin ne vivrait guère : Amable-Didace, le fils unique [...] et sans endurance à l'ouvrage, ne serait jamais un vrai cultivateur. » (LS, p. 26) Ainsi, le dur labeur impose aux habitants une discipline quasi militaire, répétitive et exigeante :

Levée avec le jour, Angéline travaillait durement. [...] Sa vie à la veillée ne variait que selon deux saisons : tant que duraient les beaux jours, elle regardait, les mains jointes, couler l'eau de la rivière et les oiseaux passer; vers la fin de l'automne et à l'hiver, elle se reposait à la tranquillité, assise, immobile dans l'ombre, à prier ou occupée seulement à suivre le reflet de la flamme en danse folle sur le plancher. (LS, p. 53)

Les loisirs se posent en marge du quotidien et se présentent comme un luxe consenti très occasionnellement aux membres de la communauté fermée du Chenal du Moine. Par exemple, l'exercice de la lecture est pratiqué par Angéline seulement le dimanche après-midi, soit lors de son jour de repos : « À la vérité elle n[e] possédait que deux [livres] : son missel et un prix de classe [...] Elle alternait, lisant dans l'un, un dimanche, et le dimanche suivant, dans l'autre, sans jamais déroger. » (LS, p. 53) Cette

¹⁵⁶ L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.

¹⁵⁷ Unesco, « Pratiques sociales, rituels et événements festifs », *Patrimoine culturel immatériel*, [https://ich.unesco.org/fr/pratiques-sociales-rituels-et-00055] (page consultée le 30 avril 2020).

activité ne peut avoir lieu les autres jours de la semaine qui, selon Angéline, sont réservés à son devoir terrien. Elle considère la lecture comme « une occupation purement dominicale, et trop noble aussi pour s’y adonner en habits de travail. » (LS, p. 53)

Le caractère, à la fois évolutif et pluriel de l’héritage collectif, est mis en valeur par le personnage du Survenant¹⁵⁸. Il incite en effet les villageois à une plus grande liberté d’action en soutenant que la sédentarité trouve ses origines dans le nomadisme des premiers colonisateurs de la Nouvelle-France :

« Pour refaire sa vie et devenir son maître » : c’est ainsi que si peu de Français, par nature casaniers, sont venus s’établir au Canada, au début de la colonie, et que le métayage est impossible au pays. Celui qui décide de sortir complètement du milieu qui l’étouffe est toujours un aventurier. Il ne consentira pas à reprendre le joug qu’il a secoué d’un coup sec. Le Français, une fois Canadien, préférerait exploiter un lot de la grandeur de la main qu’un domaine seigneurial dont il ne serait encore que le vassal et que de toujours devoir à quelqu’un foi, hommage et servitude. (LS, p. 154-155)

Le nouveau territoire aurait été exploité initialement pour répondre au désir de liberté des Français venus s’y installer. On reconnaît dans les propos du Survenant le personnage historique du coureur des bois. Le Survenant constate que la sédentarité s’est organisée comme un moyen de survie pour les Canadiens français qui refusaient

¹⁵⁸ Selon Geneviève Vinsonneau, « [l]’identité peut être comprise comme une dynamique évolutive, par laquelle l’acteur social, individuel ou collectif, donne sens à son être ; il le fait en reliant, à travers le passé, le présent et l’avenir, les éléments qui le concernent et qui peuvent être de l’ordre des prescriptions sociales et des projets aussi bien que des réalités concrètes. Cette dialectique (au sens d’intégratrice des contraires) offre à chacun les moyens de se rendre semblable à autrui tout en s’en différenciant. En intégrant l’autre dans le même, tout en réalisant le changement dans la continuité, la dynamique identitaire génère une apparente constance, qui procure à celui qui la déploie un sentiment d’identité. » [cité dans « Le développement des notions de culture et d’identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l’éducation*, vol 14, n° 2, 2002, p. 2].

de dépendre du régime anglais. Il remet en question, par là même, le principe selon lequel la vie terrienne est une composante incontournable de l'identité canadienne-française. Bien au contraire, il semblerait que le mode de vie traditionnel compromettrait la nature fondamentale de l'habitant. De fait, l'étranger constate que

[L]e bien paternel aura aidé à [...] pourrir [Amable]. Avant [lui], pour réchapper leur vie, les Beauchemin devaient courir les bois, ou ben ils naviguaient au loin, ou encore ils commerçaient le poisson. Mais [lui], [il] es[t] né [s]a vie toute gagnée, fils d'un gros habitant. [Il s'est] jamais engagé. Une famille, c'est quasiment comme le sel. L'eau de pluie tombe du ciel, pénètre la terre, prend le sel dedans, puis gagne les ruisseaux, les rivières et court enrichir la mer. Le ciel pompe l'eau de la mer et retourne le sel à la terre. [Le Survenant a l'impression] que faut que tout recommence dans ce bas monde. (LS, p. 134)

Il compare la vie terrienne à un cercle vicieux fondé sur la répétition d'un même cycle d'événements, année après année, condamnant les habitants à « piétonner » sur leur terre. Le Survenant ne cherche pas pour autant à ternir la vision traditionnelle du monde rural. Au contraire, il tente de conjuguer deux modes de vie et deux modes de pensée, qui jusque-là avaient paru incompatibles : « D'un commun accord, Didace et Venant ajustèrent la scie. Les dents d'acier entamèrent la plane. Angéline ne vit plus dans le vent que deux hommes soumis à un même rythme, bercés par un ample balancement. » (LS, p. 38) Cette scène illustre éloquemment le désir d'une réconciliation entre deux clans artificiellement opposés. Les « leçons » du Survenant auront même un effet sur certains des habitants du Chenal du Moine qui en viendront à se détourner graduellement de leurs strictes habitudes sédentaires. C'est le cas pour Angéline qui « [d]epuis qu'[elle] avait fait la connaissance du Survenant[,] ne restait plus assise, immobile, à la veillée; [Elle n']accueillait [plus] le temps quotidien [...] telle une force, supérieure à la volonté, contre laquelle elle n'avait pas le choix. » (LS, p. 56-57)

Joinville, quant à lui, fait preuve d'individualisme pour la première lorsqu'il accepte de se rendre en ville et de boire l'argent du marché. Il prend conscience que « l'argent que les Provençal mettaient d'ordinaire en commun lui appartenait autant qu'à ses frères » (LS, p. 179). Les remarques du Survenant renvoient le père Didace à son passé familial. Alors que les deux hommes se promènent en chaloupe sur le chenal, le père Didace avoue au Survenant que sa maîtrise de la navigation est un héritage fièrement acquis par ses ancêtres coureurs des bois¹⁵⁹. Pour défendre ce patrimoine, il lui conte une légende familiale :

Les premiers Beauchemin de notre branche tenaient pas en place. [...] Deux taupins, forts, travaillants, du vif-argent dans le corps et qu'il fallait pas frotter à rebrousse-poil trop longtemps pour recevoir son reste. Ils venaient des vieux pays. L'un et l'autre avaient quitté père et mère et patrie, pour devenir son maître et refaire sa vie. (LS, p. 153)

Après avoir passé un hiver au Chenal-du-Moine où il y avait « du bois en masse et des arbres assez hauts qu'on les coupait en mâts pour les vaisseaux du roi » (LS, p. 153), seul l'un des frères continua son aventure nomade. L'autre choisit de s'enraciner et de sacrifier sa liberté par amour pour une femme. Cette histoire permet aux Beauchemin de revendiquer à la fois leur appartenance au territoire canadien grâce à leur fidélité à la terre et leur participation à la création de la Nouvelle-France par leur nomadisme initial :

Dans l'honnêteté, et le respect humain de leurs sueurs et de leur sang de pionniers, dans les savanes et à l'eau forte, de toute une vie de misère, ayant été de leur métier bûcherons, navigateurs, poissonniers, défricheurs, ils ont écrit la loi des Beauchemin. À ceux qui suivent, aux héritiers du nom, de l'observer avec fidélité. (LS, p. 130)

¹⁵⁹ Dans son article « Mobilité et identité québécoise », Christian Morissonneau note qu'effectivement, « [l]e coureur de bois fait partie de l'héritage héroïque et mythologique de la culture canadienne-française » [cité dans *loc. cit.*, p. 31].

Le dur labeur et l'engagement, pratiques sociales non exclusives à la sédentarité, constituent un héritage qui transcendent les oppositions entre nomades et sédentaires, entre coureurs des bois et habitants.

L'espace rural, un héritage maudit?

Dans *La liberté des détours* et *Dixie*, les régions de la Côte-Nord et de la municipalité régionale de comté de Brome-Missisquoi jouissent d'héritages historique et culturel uniques qui influenceront les représentations du monde des personnages, et plus particulièrement celles des nomades. Langevin note

[qu']il y a un motif qui semble accompagner les fictions contemporaines de la régionalité. Il s'agit de filiation. Filiation « familiale » (la plus évidente) ou filiation littéraire, la question de la relation avec la famille ou du rapport avec une certaine tradition se greffe presque naturellement aux représentations du territoire, et en particulier celles du lieu régional. C'est la transmission, le legs et, plus spécifiquement, la question de l'appartenance et de la participation à une Histoire qui engage non seulement le sujet individuel, mais aussi la communauté¹⁶⁰.

La perspective trash propose néanmoins une conception de l'héritage dans ses rapports problématiques à l'espace contemporain. Comme le souligne Marie-Pier Luneau,

dans un contexte moderne, ces héritages sont hautement problématiques : « rompus, détournés, subvertis, legs et appartenances constituent plutôt un stock de questions auxquelles les réponses font souvent défaut¹⁶¹ ». D'autre part, est-il nécessaire de rappeler que dans le contexte de la littérature québécoise, la question

¹⁶⁰ Francis Langevin, « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *loc. cit.*

¹⁶¹ Karine Cellard et Martine Emmanuelle-Lapointe (dir.), *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, Les presses de l'Université de Montréal, 201, p. 8 [cité par Marie-Pier Luneau, « Compte rendu de [Transmission et héritages de la littérature québécoise] », *S'approprier le passé des autres : les usages de l'histoire internationale au Québec avant la révolution tranquille*, Montréal, *Mens*, vol. 13, n° 1, automne 2012, p. 147].

de l'héritage prend une coloration particulière. Qui est l'héritier, qui hérite de quoi et de qui, dans la littérature québécoise¹⁶²?

Dans *La liberté des détours*, l'évolution de l'existence sédentaire des habitants de la Côte-Nord n'empêche pas la transmission de croyances collectives traditionnelles. En effet, les villageois, dont les idées sont ancrées dans le passé, confèrent à leur groupe, établi depuis longtemps sur un même territoire, une légitimité fondée sur le partage d'un patrimoine collectif inaltérable. À leur avis, leur sédentarité était une « espèce de droit d'aînesse naturel sur le territoire, les valeurs, et les mœurs et les traditions. » (LD, p. 100) Ces réflexions produisent des images qui sont assurément mal adaptées au territoire de la Côte Nord imaginé par Blais. Comme le souligne Arsenault, ces images persistent « moins parce qu'on leur attribue plus de valeur que parce que l'entropie économique les y a laissées immobiles, comme les marques de cet oubli qui caractérise si douloureusement la ruralité québécoise contemporaine¹⁶³. » Vivre sur la Côte Nord signifie être « loin de tout, de la plus simple commodité au centre de santé le plus élémentaire [...] Les distances transformaient tout déplacement en expédition. » (LD, p. 29) De fait, « [t]oute la Côte-Nord était ainsi faite : un kilomètre au nord de la 138, et le bois aspirait tout, transformait toutes les perspectives » (LD, p. 185). La région trash, pénétrée d'un « soupçon de réalisme magique¹⁶⁴ » contamine les habitants, les parasite. Elle fournit un cadre propice à leur marginalisation en les faisant « fondre lentement au paysage » (LD, p. 29). La décadence du territoire joue dans ce sens un rôle important dans la refonte identitaire

¹⁶² Marie-Pier Luneau, *loc. cit.*

¹⁶³ Mathieu Arsenault, *loc. cit.*, p. 40.

¹⁶⁴ Christian Desmeules, « William S. Messier, maître brasseur », *loc. cit.*

des villageois de la Côte Nord. Les plus anciens sont accueillis comme des « vieux débris du village » (LD, p. 97) alors que la jeunesse est, elle, perçue de manière aussi dévalorisante que l'étranger. À l'instar des survenants, elle est associée à la sauvagerie, considérée comme indomptable. Après avoir été victime d'une introduction par effraction, Jules Fafard « se promettait [d'en] sacrer une maudite, aux sauvages qui avaient fait ça » (DX, p. 94) en sachant pertinemment que les intrus étaient des leurs. Dans ce sens, les remarques des villageois relaient un discours culturel ethnocentrique qui rejette la jeunesse dans une nouvelle catégorie des exclus. Agir comme un « sauvage », signifie vivre à l'encontre des mœurs et du système traditionnel, mais plus encore adopter le mode de vie autochtone considéré comme déviant¹⁶⁵. La jeunesse préfère tout de même embrasser cette condition plutôt que de se conformer aux règles et aux mœurs de la société rurale traditionnelle, celles-ci n'étant plus adaptées à sa réalité contemporaine. Dans cette mesure, une « guerre intestine, [...] une violence clanique [s'installe au sein de leur communauté, même si tous] étaient pourtant de la même engeance, faits de la même souche. » (LD, p. 105) Au sujet de la question du lignage, l'anthropologue Kilani Mondher dit :

¹⁶⁵ « Au début du XX^e siècle, les historiens québécois prévenaient leurs compatriotes des dangers qui les guettaient s'ils quittaient leurs terres, s'ils abandonnaient leur religion catholique et s'ils s'éloignaient du contrôle du clergé « comme des sauvages ». C'était justement l'époque des théories raciales, mais respectables, qui voulaient que les antécédents autochtones rendent un individu biologiquement et moralement inférieur. » [cité par Cornélius J. Jaenen, *Compte rendu de [SMITH, Donald B., *Le « Sauvage » pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1633) d'après les historiens canadiens-français des XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979. Cahiers du Québec, n^o 49. 140 p.], *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n^o 3, décembre 1980, [<https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1980-v34-n3-haf2320/303892ar/>] (page consultée le 7 avril 2020).*

[D]ans le contexte actuel, le langage du lignage [...] représente toujours un langage “politique”. Il identifie les villageois de souche en excluant les intrus, il organise les nouvelles oppositions et il signifie les nouvelles aspirations dans le champ social et historique¹⁶⁶.

Il n’est ainsi pas surprenant de constater l’organisation d’une nouvelle opposition entre les villageois de souche et la jeunesse désœuvrée. D’ailleurs,

[a]u village, [ils étaient] une méchante gang qui serait prête à sortir le goudron et les plumes pis aller rendre visite au petit Matis, le fils à Lucie Vaillant[, par exemple]. Ça danse avec les Indiennes jusqu’aux petites heures du matin pis ça vole tout ce qui brille pour boire et fumer. Incapable de travailler nulle part, barré de tous les bars de la région, maigre comme un piquet : pi ça a à peine vingt ans... (LD, p. 95)

Mais en réalité, ces actions irréfléchies accomplies par « la jeunesse débile » (LD, p. 94) sont des tentatives d’échapper au désœuvrement du territoire¹⁶⁷. Comme l’annonce Poitras : « On s’arrange, ici. On survit. » (LD, p. 16) Les jeunes sont abandonnés à leur sort, ce qui les pousse éventuellement à désertter les villages de la Côte Nord pour se rendre en ville, et ce sans inspirer le moindre regret aux citoyens les plus âgés. Ces derniers avaient « [b]en hâte que [Matis] sacre son camp à Montréal » (LD, p. 95). À ce sujet, Lucie Vaillant dit à Marcoux: « Vous pouvez ben attaquer mon gars pis attendre qu’y sacre son camp à Montréal, mais pour l’instant c’est [vos fils] qu’on voit pus dans les parages, et on ne trouve pas grand monde pour s’en plaindre! » (LD, p. 98) Les rapports traditionnels à la famille sont rompus dans le contexte rural trash. La figure paternelle, elle, est quasi absente ou dévalorisée. La transmission des valeurs et

¹⁶⁶ Kilani Mondher, *La construction de la mémoire : le lignage et la sainteté dans l’oasis d’El Ksar*, Genève, Labor et Fides, 1992, p. 279.

¹⁶⁷ Mathieu Arsenault, *loc. cit.*, p. 44.

des croyances traditionnelles en est forcément compromise. Comme le précise Lucie Vaillant, l'aîné de Marcoux

a laissé la fille à Georges Lacasse de Pointe-aux-Anglais [g]rosse comme une balloune et ronde comme un œuf... Et le plus jeune, [est considéré comme un] petit crisse d'effronté qui lève le nez sur [les villageois] maintenant, et qui, paraît-il, [est] toujours prêt à médire de [son père] quand il le [peut]. » (LD, p. 98)

Quant à Matis, ses actions rendent compte de l'impact négatif de l'absence de la figure paternelle sur son état d'esprit. Le fait de « préf[é]r[er] bummer sur les réserves [, espace métaphorique de la fuite, est un moyen pour lui de] cherch[er] son père entre les épinettes et les bouteilles de bières vides »(LD, p. 97). Les répercussions de telles pertes sur les plans culturel et social se traduisent plus particulièrement dans le suicide de Poitras, manifestation ultime de la détresse psychologique de la nouvelle génération de villageois. Avec lui s'achèvent les idées de descendance et de lignée familiale.

Paradoxalement, l'héritage familial est un aspect cultivé par la figure de l'étranger dans *La liberté des détours*. Malgré son statut d'intrus, Roberge n'est pas une figure de l'altérité comme le laisse sous-entendre la conception traditionnelle de l'étranger en milieu rural. Bien au contraire, il est lui aussi le descendant d'une lignée de villageois :

[L]es Roberge étaient [...] pour la plupart des souchiens de premier ordre. Ils s'attachaient à la terre qu'ils connaissaient pour l'avoir côtoyée souvent, écoutaient ses signes et épousaient généralement les vieilles valeurs. Le travail [...] était ainsi une sainte valeur. Autant que la famille, l'autonomie, la responsabilité individuelle. (LD, p. 68-69)

Roberge clarifie tout de même la situation en précisant que « [c]hez lui, malgré les chaînes, [ils ont] toujours eu le nez sensible au vent et les pieds attirés par les chemins de traverse » (LD, p. 114), sans jamais oser franchir le pas. Cette idée s'ancre davantage

dans leur esprit suivant l'incendie accidentel de leur maison familiale qui emporte simultanément « toutes les photos, [...] tous les souvenirs. » (LD, p. 103) En effet, la maison était considérée comme le « seul port d'attache des Roberge » (LD, p. 103) à la terre. Ils prennent conscience de la fragilité de leur existence réduite aux aspects matériels de la vie « qui, pour beaucoup, avai[en]t déterminé la dérive de la famille. » (LD, p. 103) Cette perte marque leur rupture avec leur identité sédentaire. Après l'incident, sa « famille [a] été prise à partie. Quand ce n'étaient pas les voisins, c'étaient les gens du village, ceux de la scierie, les femmes même [, ils] avaient tou[s] leur mot à dire. Des pas bons, des moins que rien. Une race de fainéants. » (LD, p. 113) Afin de rescaper Roberge, son père lui dit sur son lit de mort : « *Wake up* mon gars, parce qu'être un souchien toute une vie, y a rien de drôle là-dedans. » (LD, p. 159) La figure paternelle est importante ici dans la mesure où elle guide Roberge dans ses raisonnements et ses décisions futurs. Sa présence fantomatique permet à Roberge de se remémorer les histoires de son enfance dans lesquelles son père « ramenait toujours tout au chemin. » (LD, p. 58) Comme il le remarque, « [a]u fond, tout le secret familial tenait là [...] : mieux valait errer pauvre et libre qu'à l'aise et attaché à quoi que ce soit. » (LD, p. 58) Son aventure dans l'arrière-pays trash lui fournit enfin l'occasion idéale pour renouer avec un mode de vie ancestral auquel les membres de sa famille et lui aspiraient tant :

Il reconnaissait ce picotement dans les jambes, cette envie de laisser aller le corps par les chemins. Les pieds voulaient retrouver leur rythme, celui de son père et de tous les autres avant lui, renouer avec la nuit noire qui annonçait le matin et les aventures. (LD, p. 83)

Désormais, il sait « [qu'a]vant d'être Roberge, il était aventurier, marchand, trappeur et coureur des bois, il était passeur d'armes et bootlegger, il était rebelle et révolté » (LD, p. 90). Il était le descendant d'une longue lignée de pionniers canadiens-français.

Dans *Dixie*, la majeure partie du récit s'adapte essentiellement à la vision innocente du personnage principal, soit Gervais Huot âgé de sept ans, ce qui engendre dès lors une restriction de champ associée à l'enfance. En effet, la narration se moule au point de vue du jeune garçon, de manière à livrer sa conception de l'étranger. Cette représentation s'organise principalement autour d'un banjo découvert enterré dans son jardin, instrument de musique dont la culture et l'histoire uniques influencent ses pensées et ses actions au fil de la narration. Étant cataplexique, « [c'est-à-dire souffrant d'] une maladie rare qui lui fait perdre tout tonus musculaire et le paralyse au moindre sursaut émotif » (DX, p. 25), il voit en ce banjo une source importante de réconfort et de protection : « C'est son arme devant l'angoisse du quotidien » (DX, p. 105), surtout face à la présence d'un bandit en cavale qu'il associe à la figure du diable. En vérité, ce raisonnement tire ses origines d'un mythe familial sudiste raconté par son professeur de musique, Léandre Pelletier, selon lequel l'incarnation du mal proviendrait de l'autre côté de la frontière, c'est-à-dire des États-Unis, et que seul le son du banjo parviendrait à faire fuir :

Mon père répétait une parole, que son propre père lui répétait quand il jouait du banjo. C'est une parole que mon grand-père tenait de son père à lui. C'est une parole que mon grand-père tenait de son père à lui. [...] Si t'es pour apprendre le banjo, tu dois d'abord connaître une ou deux choses sur le diable et sa relation avec les chemins perdus comme celui d'Eccles Hill. Non seulement il t'entend jouer, mais il t'en tient pour rigueur. Il te déteste parce que tu joues. Joue plus fort! (DX, p. 72)

Gervais établit un rapprochement entre la figure du diable des récits de Pelletier et l'évadé de prison de Cowansville en raison de leurs origines américaines communes. Il se dote d'une mission sociale, soit celle de débarrasser sa ville natale du diable réincarné en évadé de prison, au moyen de son banjo, comme le suggère la « méthode familiale » (DX, p. 91) de Pelletier :

Il bâille profusément à cause de la nuit qu'il vient de passer accroupi dans une pinède près de la propriété des Huot à gratter son banjo jusqu'aux lueurs de l'aube pour pourchasser, lui aussi, une silhouette courbée. Par la fenêtre de sa chambre, il l'avait vue passer devant l'ancienne laiterie, fouiller dans une talle de rhubarbe et traverser le Dutch devant l'étang. Aussitôt, il avait enfilé une paire de bottes de pluie et s'était emparé de son instrument pour suivre l'exemple de Léandre. (DX, p. 90)

Ainsi, la représentation initiale que se fait Gervais de l'étranger est influencée par la peur, l'aversion, mais également par les fabulations de son professeur, qu'il juge bien réelles. Cette vision est également animée par l'existence de récits et d'archives privés qui soutiennent que la lignée de la famille Huot, dont les aïeux forment une bande impitoyable surnommée les Renégats, trouve ses origines chez les *Red Sashes*, une troupe canadienne « ayant défendu le territoire contre une floppée d'Irlandais rebelles en 1870. » (DX, p. 59) La méfiance et la brutalité maintenues par la famille Huot envers le Colosse de Cowansville en témoignent : « La mère d'Ida dit souvent qu'il y a des familles destinées, comme les Huot, à suivre des modèles qui se répètent » (DX, p. 100). Convaincu de la véracité de ces légendes, Gervais tente par tous les moyens d'obtenir la bénédiction de sa famille et de faire oublier sa maladie qui le différencie des autres. Ainsi, la découverte du banjo, en plus de l'arrivée de l'étranger, lui donne enfin l'occasion de prouver son appartenance à sa lignée familiale. Grâce à ces éléments, il pourra empêcher, à son tour, l'installation d'un étranger criminel dans son

village, comme ce fut le cas pour « les Red Sashes [qui] auraient attendu qu'un Fenian pose le pied de leur côté des lignes pour le trouer » (DX, p. 69). En réalité, l'utilisation d'une arme inoffensive pour éloigner un criminel en pleine cavale illustre la naïveté des raisonnements de l'enfant et, conséquemment, de sa conception du monde :

Les Renégats ne sont finalement qu'un mot. Des cadres vides que les citoyens de Saint-Armand et de partout autour remplissent perpétuellement d'une image des bandits, des malfrats, des violents, des fugitifs, des méchants du moment. La frontière, elle, cristallise la figure, lui donne une importance historique et peut-être même politique. (DX, p. 131)

Le témoignage de Gervais relève donc d'interprétations subjectives et innocentes du monde, influencées, d'une part, par les récits fantasmagoriques qui circulent au sujet de la frontière et, d'autre part, par les histoires entourant ses aïeux « qui [le] suivr[ont] [...] toute sa vie » (DX, p. 76).

Parallèlement, la réaction des villageois à l'arrivée du colosse rappelle le système de valeurs et de croyances spécifiques au milieu rural traditionnel des XIX^e et XX^e siècles. En effet, ils le rejettent immédiatement à cause de sa langue étrangère et de ses penchants criminels. Selon les habitants bromisquois, ses caractéristiques font en sorte qu'il « a naturellement l'air d'un monstre » (DX, p. 17), et qu'il demeure, par conséquent, « la source du mal dont il fallait à tout prix se préserver¹⁶⁸ ». La marginalisation de l'étranger transparait dans leurs échanges houleux avec le fuyard hors-la-loi:

Les tatas brassent autour de [l'évadé de prison], qui leur suggère en anglais de reculer s'ils ne veulent pas mourir ici, ce soir, maintenant, tout de suite.
-Il t'as une langue sale, à part ça!
-Yes no toaster, hostie!

¹⁶⁸ Gilles Dupuis, *loc. cit.*, p. 48.

-Moi je vote pour qu'on l'accroche sur mon hood! Les Verts vont le ramasser comme un trophée de chasse! (DX, p. 17)

Les plus mesquins l'empêchent d'ailleurs de s'exprimer librement, son histoire leur important peu. En effet, le colosse est jugé, avant même d'avoir pu défendre sa cause parce qu'il use d'une « langue sale » :

On le questionne en anglais : Pourquoi t'étais en prison? Où est-ce que tu te sauvais comme ça? Il commence à répondre en marmonnant. [...] Le colosse, dans son murmure, est constamment gêné par les plus agressifs du groupe. Eux, c'est le monstre qui les intéresse. (DX, p. 10)

Les réactions des villageois face à l'intrusion de l'étranger dans le territoire canadien évoque surtout l'incertitude à laquelle est confrontée l'identité québécoise en raison de sa proximité avec les États-Unis, voire avec la culture anglo-saxonne. Comme le note Gilles Dupuis dans son article consacré au roman : « *Dixie* est avant tout l'histoire d'un malaise. D'un malaise dans la civilisation canadienne-française, ou dans la culture québécoise, qui se joue à la frontière du Canada et des États-Unis, du Québec et du Vermont¹⁶⁹ ». Ce malaise est perceptible dans l'emplacement géographique que privilégie le roman ainsi que dans le caractère trash du milieu rural marqué par l'oubli et l'abandon. L'identité locale est incertaine, tiraillée entre des appartenances considérées comme inconciliables :

Ici, la frontière hante les gens comme un œil tout-puissant. Une ombre ou un vent à peine perceptibles s'abattent perpétuellement sur les citoyens de Saint-Armand. On ne se tient toujours qu'entre les guillemets ouvrants et la première lettre, dans l'interstice du langage identitaire national. Les plus paranoïaques hésitent, ici, à se dire « Québécois », voire « Canadiens », de peur qu'un infime ondulation politique, géographique ou même cartographique ne les envoie un beau jour du côté des États. Quand il était petit, Léandre faisait régulièrement le rêve qu'un tremblement de terre réorganisait la région et qu'il se réveillait Américain. (DX, p. 134)

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 47.

Dans ce contexte, l'Américain symbolise la figure indésirable de l'Autre, c'est-à-dire celui qui menace l'existence du peuple canadien-français par son altérité. Dans l'imaginaire canadien-français et québécois, cette figure s'incarne dans les personnages de l'Amérindien, de l'Anglais, de l'Américain ou du nomade. Selon Jocelyn Létourneau, auteur de « Nous autres les Québécois », la représentation de ces personnages jugés nuisibles dans l'histoire canadienne-française avait pour but de marquer les frontières de l'identité nationale et d'assurer sa survie face aux menaces grandissantes auxquelles elle était exposée¹⁷⁰. À cet égard, le pire ennemi du Canadien français, c'est l'Anglais :

Dépeint et décrié en tant qu'étranger et ennemi, l'Anglais était celui qui empêchait le Canadien de parvenir à ses fins. Il était celui qui voulait s'instituer en maître des Canadiens, les « enracinés », ceux qui s'étaient implantés au Canada et qui avaient ainsi donné naissance au vrai peuple canadien. Dans le couple *Nous Autres*, les Anglais étaient inéluctablement apparentés aux *Autres*, et par dérive symbolique et sémantique, aux vilains et aux méchants¹⁷¹.

La langue française devient dès lors l'arme par excellence des Canadiens français dans leur lutte contre l'adversité. Elle est l'expression de leur identité et de leur culture dans un territoire majoritairement anglophone. Ainsi, l'Américain ne représente pas une menace en soi, s'il n'empiète pas sur le sol canadien. Il « constitu[e] un [simple] miroir d'opposition à partir duquel [se] construi[sait] l'identité canadienne comme étant distincte de l'américaine¹⁷². » Les lignes imaginaires qui délimitent les deux nations

¹⁷⁰ Jocelyn Létourneau, « Nous autres les Québécois », *Les espaces de l'identité*, 1997, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 103.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 104-105.

¹⁷² *Idem.*

s'imposent comme un obstacle qui protège et préserve l'identité culturelle des deux peuples, dans l'espace et dans le temps :

La colonne chancelante de chasse à l'homme atteint en fin d'après-midi ce qui doit correspondre à la frontière canado-états-unienne. Du moins, ils la reconnaissent comme telle en distinguant une rangée de tatas tout aussi ivres et vacillants qu'eux s'enfarger dans les racines des arbres du boisé. Ils marchent en leur direction. Le point de rencontre des deux partis marquera la frontière et signalera aux chercheurs de rebrousser chemin[.] Certains chercheurs mettent une ou deux minutes avant de se rendre compte que leur homologue qui se tient face à eux et qui marche vers eux avec la même décadence n'est pas une simple réflexion dans le miroir, qu'ils ne sont pas en train de raser la bordure de leur dimension, que le bois n'est pas le mur mitoyen d'une existence parallèle. (DX, p. 56)

L'homologue américain contemporain ne terrorise pas le Québécois. Au contraire, il est lui aussi une figure désœuvrée issue d'un milieu trash¹⁷³. La particularité de la région frontalière conditionne les habitants à vivre comme « [d]es larbins, des bums [ou] des indifférents » (DX, p. 54). Cependant, le milieu rural de Messier brouille les lignes de la carte, au bénéfice d'une atmosphère inquiétante et fantasmagorique. Cela a pour effet de raviver un passé historique conflictuel qui désigne systématiquement les habitants de l'autre côté de la frontière comme des ennemis. Cette croyance trouve ses origines plus précisément dans les légendes violentes rattachées au patrimoine de Brome-Missisquoi. La région frontalière

[c']est avant tout un sol pénitent, souillé par le passage d'hommes violents, de rebelles et de colons, foulé par des cadavres ambulants, de la rembourrure à cercueils. [...] Un sol tiraillé de tout bord tout côté, sur lequel des colons d'allégeances diverses ont tracé des lignes imaginaires et dressé des barrières tacites que la moindre crise, la moindre succession d'automne, d'hiver et de printemps, le moindre coup de vent, la moindre rumeur peut recouvrir ou effacer. (DX, p. 63)

¹⁷³ Mathieu Arsenault, *op. cit.*, p. 45.

Lorsque le Colosse de Cowansville s'introduit illégalement sur le territoire canadien, il « éveill[e] les fantômes qui hantent la frontière » (DX, p. 71) et ranime du coup la peur atavique de l'Autre chez l'Armandois. En effet, « Messier [...] décrit la peur atavique des habitants face à l'intrus venu de l'autre côté du bien et leur volonté de tourner le dos au mal que représente en soi la frontière¹⁷⁴ ». Les diverses représentations de l'Autre dans la mémoire collective inspirent finalement un discours social qui condamne la figure de l'étranger en milieu rural. Mais le survenant de Messier remet en question cet héritage lorsqu'il aide son prochain. Ce retournement de situation indique que la conception négative qu'on lui attribue ne correspond plus à la réalité sociale des pays frontaliers. C'est un moyen « de rendre possible une sorte de continuité, même symboliquement, entre la culture du sud des États-Unis et la région de Brome-Missisquoi¹⁷⁵ ». En effet, le Colosse de Cowansville, malgré sa nationalité américaine, se voit désormais considéré tel un héros populaire dans la conscience bromisquoise. Comme le note Dupuis, «[l]e mal, c'est tout simplement la peur, et les ravages qu'elle occasionne : peur de l'Autre, des autres; peur de la frontière, de ce qui se situe au-delà de soi¹⁷⁶ ».

¹⁷⁴ Gilles Dupuis, *loc. cit.*, p. 48.

¹⁷⁵ Christian Desmeules, « William S. Messier, maître brasseur », *loc. cit.*

¹⁷⁶ *Idem.*

Conclusion

Cette étude de la figure de l'étranger dans *La liberté des détours* et *Dixie*, à la lumière du personnage du Survenant, nous a permis de réfléchir à l'évolution des rapports entre nomadisme et sédentarité dans le roman québécois. L'étranger, naguère idéalisé dans le roman de Germaine Guèvremont, se transforme en fuyard hors-la-loi dans les fictions narratives contemporaines sises en milieu rural.

Pour comprendre le changement de paradigme qui s'impose dans la représentation de l'étranger, nous avons tout d'abord interrogé son évolution dans les récits de l'histoire. Elle tire ses origines de la colonisation en Nouvelle-France, se projetant en son homologue nomade, c'est-à-dire le personnage historique du coureur des bois. Grâce aux récits de voyage motivés par l'« invention circonstanciée » telle que définie par Jack Warwick, il nous a été possible de dresser un portrait général de sa symbolique du XVI^e au XVIII^e siècles. L'absence presque totale de témoignages des coureurs des bois et le point de vue biaisé d'historiens sur le sujet ont certainement contribué à la création de son mythe dans l'imaginaire populaire. Il s'en est dégagé deux types de représentation, notamment celui du héros et celui du traître de la nation canadienne-française. Dans tous les cas, il représente l'archétype du nomade par opposition à celui du sédentaire dans l'histoire canadienne. Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que cette organisation de l'identité nationale importune les autorités cléricales et les régionalistes qui cherchent dès lors à discréditer le nomadisme au bénéfice de la vie terrienne. Pour ce faire, ils assoient leur autorité sur le domaine littéraire et lui imposent un code de la représentation idéale qui rejeterait dorénavant le nomadisme dans la

catégorie sociale de l'altérité. L'habitant s'affirme tel un être stable garant de l'identité nationale alors que l'étranger se présente plutôt comme une figure rebelle, sans foi ni loi et donc nuisible à la société canadienne-française.

Ces stéréotypes seront préservés dans l'univers romanesque de Guèvremont. Selon la communauté du Chenal du Moine, les étrangers sont des figures indésirables parce qu'ils adoptent des attitudes, des pensées et des actions au caractère subversif qui rappellent le mode de vie des « sauvages ». C'était le cas notamment du Survenant, de l'Acadienne et des Tziganes. Mais en réalité, cette posture ethnocentrique met en lumière les préjugés infondés des sédentaires. Les personnages regroupés sous l'étiquette d'« étrangers » partagent, en effet, la même langue et le même territoire que les habitants, seul leur mode de vie diffère. Le personnage du Survenant dénonce l'injustice de cette condamnation en revendiquant son appartenance à une nation historiquement identifiable, soit celle des premiers colons canadiens-français. Il tente, par là même, de poser une réflexion qui passe outre l'opposition entre « sédentarité » et « nomadisme », voire entre « habitant » et « étranger ». En effet, il montre aux habitants du Chenal du Moine comment il leur est possible de concilier tradition et modernité s'ils font preuve d'une plus grande ouverture d'esprit. La reconnaissance et l'acceptation de l'altérité leur donneraient accès à de nouvelles ressources et leur permettraient de participer activement à l'évolution de leur collectivité sédentaire.

En nous consacrant à la question de la transformation de ce personnage emblématique dans *La liberté des détours* et dans *Dixie*, nous avons constaté que les régions rurales jouaient désormais un rôle central dans l'intrigue. Leur nature

dynamique suggère la représentation d'espaces libres dans leur forme¹⁷⁷. C'est un moyen pour les écrivains de délimiter de nouveaux territoires, relevant à la fois du réel et de l'imaginaire. Comme le suggère Jérémy Laniel, la nouvelle ruralité serait comme « un voyage [...] qui semble vouloir reprendre racine dans une littérature toujours en mouvement¹⁷⁸ », un cadre prêt à éclater à n'importe quel moment. Il nous a ainsi été possible de distinguer le régionalisme de la régionalité. Cette notion définie par Francis Langevin nous évitait d'enfermer les romans à l'étude dans une catégorie romanesque en continuité idéologique avec le mouvement littéraire du début du XX^e siècle :

Le territoire régional, pour ces auteurs [contemporains], était au mieux un réservoir d'histoires et de stéréotypes culturels à détourner et à retourner au profit d'un plaisir évident du récit, voire du romanesque. Il ne s'agissait donc résolument pas d'un « nouveau régionalisme », mais sans doute plus précisément d'une recrudescence d'intérêt pour les lieux – référentiels ou non¹⁷⁹.

Les espaces ruraux contemporains vus sous cet angle offraient le recul nécessaire pour être examinés à la lumière des visions particulières des écrivains. Comme le suggère Tiphaine Samoyault, il nous fallait associer notre repérage intertextuel « à un objectif précis afin de voir comment opère la circulation des énoncés et comment [ceux-ci] affectent la constitution du langage des personnages et le style général de l'œuvre¹⁸⁰. » De cette manière, la notion de régionalité nous aura permis de déconstruire le topos

¹⁷⁷ Samuel Mercier et Samuel Archibald, « La Tchén'ssâ, les régions et moi : Entretien de Samuel Mercier avec Samuel Archibald », *Québec Français*, n° 175, 2015, 98.

¹⁷⁸ Jérémy Laniel, « Le banjo et le territoire. Dixie de William S. Messier », *Artichaut Magazine*, Montréal, 9 octobre 2013, [<http://artichautmag.com/banjo-territoire-messier-dixie/>] (page consultée le 26 avril 2020).

¹⁷⁹ Francis Langevin, « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *loc. cit.*

¹⁸⁰ Tiphaine Samoyault, *L'intertextualité : Mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 69.

traditionnel de l'étranger en milieu rural afin de répondre aux nouveaux défis dont sont l'objet les espaces ruraux imaginés par Blais et Messier.

Dans cette perspective, nous avons constaté que les villageois contemporains continuaient à nourrir le stéréotype négatif de l'étranger en milieu rural, alors que les survenants de Blais et de Messier ne rentraient plus dans ce « scénario intertextuel » rigide imposé par la littérature du terroir. Cela dit, le lien hypertextuel unissant *La liberté des détours* et *Dixie* au *Survenant* dépend justement de la teneur dévalorisante de la représentation de l'étranger. Au sujet des récits contemporains caractérisés par les clichés régionaux, Gilles Dupuis écrit :

Tous ces stéréotypes sont repris, déjoués et rejoués au fil d'une intrigue « tricotée serré » qui ne se contente pas de leur insuffler une seconde vie, mais qui s'applique à retourner le cliché contre ceux qui en font par malice, ou par simple ignorance, la promotion¹⁸¹.

Pour mettre au jour les préjugés infondés sur la figure de l'étranger, Blais et Messier ont retourné le phénomène de la rumeur villageoise contre ses principaux instigateurs. Pour ce faire, ils ont renversé la perspective typique du récit classique et adopté plutôt une focalisation narrative interne qui révèle les enjeux propres au milieu rural contemporain. Dans *La liberté des détours*, ce nouveau regard nous a permis de relever la haine quotidienne des villageois d'une Côte Nord fictive hostile aux étrangers et aux marginaux. Il en résulte toutes sortes de violences et de comportements (auto)destructeurs tels le commérage, le vol, le mensonge, le harcèlement, le suicide ou bien le meurtre, lesquels menacent l'intégrité de la communauté. En ce qui a trait à *Dixie*, la focalisation fondée sur la vision des citoyens nous a permis de comprendre

¹⁸¹ Gilles Dupuis, *loc. cit.*, p. 48.

l'influence exercée par la rumeur sur le jugement dévalorisant qu'ils se faisaient de l'étranger. Le comble de l'ironie réside surtout dans le devenir héroïque du Colosse de Cowansville, lequel fait fi de sa mauvaise réputation qui nourrissait au départ les propos médisants des villageois à son sujet. Le fuyard, chassé par les villageois et considéré comme l'incarnation du mal, devient en fin de parcours le chasseur du mal.

Grâce aux analyses intertextuelles du *Survenant*, de *La liberté des détours* et de *Dixie*, nous sommes finalement arrivée au constat que l'esthétique de la ruralité trash correspondait le mieux à la régionalité évoquée dans les romans de Mathieu Blais et de William S. Messier. Parce qu'il favorise une atmosphère inquiétante et lourde de tensions, ce cadre permet de repenser les thèmes de la liberté et de l'héritage. D'une part, la transformation des territoires de la Côte-Nord et de Saint-Armand en non-lieux dépossède le terroir de son caractère coercitif et en fait le lieu de prédilection pour la quête de liberté des hors-la-loi. Loin de vouloir menacer l'existence des sédentaires, les étrangers contemporains tentent tout simplement de fuir dans un univers parallèle, de disparaître sans avoir à payer pour leur passé criminel. D'autre part, *La liberté des détours* et *Dixie* montrent comment les zones rurales reculées constituent des espaces favorables à la perpétuation d'un héritage de violence qui ne se conforme plus au patrimoine rural traditionnel. Les nouveaux discours politiques tenus par les villageois, sans compter leur méfiance obsessionnelle envers les figures de l'altérité, agissent tels des véritables obstacles à la cohésion de la collectivité rurale. Ce phénomène de radicalisation empêche le développement de vrais liens intergénérationnels, favorisant plutôt la haine, les préjugés et l'exclusion sociale de la jeunesse.

Finalement, les représentations du terroir contemporain font ressortir le caractère universel et intemporel de la figure du nomade qui se moule au territoire sur lequel elle échoue. Dans cette mesure, les réinterprétations des étrangers de Blais et de Messier « dessinent les profils potentiels du nomade¹⁸² » plutôt qu'une stricte actualisation du personnage du Survenant. Le nomade, c'est l'image éternelle d'un esprit révolutionnaire, d'un anarchiste, d'un libertaire qui refuse de se conformer au système social de son temps.

¹⁸² Robert Baillie, *op. cit.*, p. 143.

BIBLIOGRAPHIE

I. CORPUS

I.1 Primaire

BLAIS, Mathieu. *La liberté des détours*, Montréal, Leméac, 2015.

MESSIER, William S. *Dixie*, Montréal, Marchand de feuilles, 2013.

I.2 Secondaire

GUÈVREMONT, Germaine. *Le Survenant*, Montréal, Fides, (coll. « Biblio Fides »), 2012.

I.3 Autres œuvres mentionnées :

BESSETTE, Gérard. *Le libraire*, Rosemère, Pierre Tisseyre, 1983.

HAMELIN, Louis. *Cowboy*, Montréal, XYZ, (coll. « Romanichels poche »), 1998.

HARVEY, Jean-Charles. *Les demi-civilisés*, Montréal, Typo, 1996.

HÉBERT, Gérard. *Les fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1982.

HÉMON, Louis. *Maria Chapdelaine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1997.

LANGEVIN, André. *Poussière sur la ville*, Paris, Robert Laffont, 1992.

RINGUET. *Trente Arpents*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2012.

ROY, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 2009.

SAVARD, Félix-Antoine Savard. *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995.

II. Études et ouvrages critiques sur les romans:

Sur *Le Survenant* :

BAILLIE, Robert. *Le Survenant. Lecture d'une passion*, Montréal, (coll. « Documents »), XYZ, 1999.

BLAIS, Suzelle. « Quelques mots tirés du roman *Le Survenant* », *Psychanalyse et littérature*, Les publications Québec français, n° 136, hiver 2005, p. 97-99.

DÉCARIE, David. « Intermédialité et transfigurations dans le Cycle du Survenant », *@analyses*, Dossiers, Germaine Guèvremont, Vol. 5, n° 1, hiver 2010, [: <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1571>].

DESMEULES George et Christiane LAHAIE. *Dictionnaire des personnages du roman québécois*, Québec, L'instant même, 2003.

DESTREMPES, Hélène et Jean MORENCY. « Américanité et modernité dans le cycle du Survenant », *Voix et Images*, vol. 33, n°3, printemps-été 2008, p. 29-40.

LAVOIE, Michelle. « Du coureur des bois au Survenant (filiation ou aliénation?), *Voix et images du pays*, vol. 3, 1970, p. 11-25.

LEPAGE, Yvan G. « Genèse d'un mythe », introduction au *Survenant* de Germaine Guèvremont, Montréal, Fides, 2012, p. 7-17.

MARCOTTE, Gilles. *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1962.

NOBLE, Peter. *Beware the stranger. The Survenant in the Quebec Novel*. New York, Rodopi, « coll. Chiasma 13 », 2002.

SABOURIN, Diane. « Le Survenant », *L'Encyclopédie canadienne*, 19 septembre 2012, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/le-survenant>] (page consultée le 10 mai 2020).

Sur Dixie :

DESMEULES, Christian. « William S. Messier, maître-brasseur », *Le Devoir*, 7 septembre 2013, [<https://www.ledevoir.com/lire/386734/william-s-messier-maitre-brasseur>].

DUPUIS, Gilles. « Délivrance ». *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 47-48.

LANIEL, Jérémie. « Le banjo et le territoire. Dixie de William S. Messier », *Artichaut Magazine*, Montréal, 9 octobre 2013, [<http://artichautmag.com/banjo-territoire-messier-dixie/>].

Sur La liberté des détours :

BLAIS, Mathieu. « Présentation : Les états du territoire », *Territoires*, Montréal, Moebius, n° 143, novembre 2014, p. 7-11.

DESMEULES, Christian. « La magie noire du territoire », *Le Devoir*, 31 janvier 2015, [<https://www.ledevoir.com/lire/430480/mathieu-blais-la-magie-noire-du-territoire>].

III. Articles et ouvrages généraux :

Sur la Nouvelle-France, le Québec et le Canada :

ANASTAKIS, Dimitry. « Industrialisation au Canada », *Encyclopédie Canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/industrialisation>].

BERTRAND, André. « De l'Utopie aux répercussions de la Révolution de Juillet 1830 au Québec », *Utopies en Canada (1545-1845)*, Montréal, Département des études littéraires, UQAM, (Coll. « Figura »), vol. 3, 2001, p.119-143.

LECLERC, Jacques. « La Baie d'Hudson », *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, CEFAN, Université de Montréal, [http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/Nlle-France-Baie_d%27Hudson.htm].

LINTEAU, Paul-André, « Le Québec depuis la Confédération », *L'Encyclopédie canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/quebec-depuis-la-confederation>].

MILLS, Davis. « Rapport Durham », *Encyclopédie canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/rapport-durham>].

WOLF, Lothar. « La langue des premiers Canadiens », *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Fides/Publications du Québec, 2000, p.25-31.

Sur les littératures de la Nouvelle-France et du Québec :

CHAMPLAIN, Samuel de (introduction et notes de Mathieu d'Avignon). *Récits de voyages en Nouvelle-France (1603-1632)*, Québec, réédition en français moderne, Presses de l'Université Laval, 2018.

FOURNIER, Martin. « Le voyage de Radisson et Des Groseilliers au lac Supérieur, 1659-1660 : un événement marquant dans la consolidation des relations franco-amérindiennes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 2, automne 1998, p. 159-187.

LEMIRE, Maurice. *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec (1764-1867)*, Montréal, l'Hexagone, 1993.

OUELLET, Réal. « Baron Lahontan », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-183/Baron_de_Lahontan.html#.Xqhnwy17RQI].

REQUEMORA, Sylvie. « L'espace dans la littérature de voyages », *Espaces classiques*, vol. 34, n° 1-2, hiver 2002, p. 249-276.

ROY, Mgr Camille. *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, 21^{ème} édition, revue et corrigée par l'auteur, Montréal, Beauchemin, 1962.

TRUDEL, Danielle. « Ces étranges d'ici et d'ailleurs », *L'errance en littérature*, Les Publications Québec français, n° 97, printemps 1995, p. 77-80.

WARWICK, Jack. « Littérature de la Nouvelle-France », *Études Françaises*, vol 13, n° 3-4, octobre 1977, p. 237-261.

Sur le coureur des bois :

DICKASON, Olive Patricia. *The Myth of the Savage and the Beginnings of French colonialism in the Americas*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1997.

FOSTER, John E. et Suzanne GOUSSE. « Voyageur », *L'Encyclopédie Canadienne*, 7 juin 2007, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/voyageur>].

FOURNIER, Serge. *Le coureur de bois au pays du Québec : une figure, une parole, son univers et son évolution*, Thèse de doctorat, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2012.

GAUVIN, Lise. *Aventuriers et sédentaires : Parcours du roman québécois*, Paris, Honoré Champion 2012.

GERMAIN, Pierre. « Les récits de voyages de Pierre-Esprit Radisson : Étude d'histoire bibliographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 34, n° 3, décembre 1980, p. 407-414.

LAFLEUR, Normand. *La vie traditionnelle du coureur de bois au XIX^e siècle et XX^e siècle*, Montréal, Leméac, 1973.

LEMIRE, Maurice. *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Montréal, Nota Bene, 2003.

MORISSONNEAU, Christian. « Mobilité et identité québécoise », *Le Québec et l'Amérique française : I- Le Canada, La Nouvelle-Angleterre et Midwest*, Cahiers de géographie du Québec, Vol. 23, n°58, 1979, p. 29-38.

PODRUCHNY, Carolyn, *Les voyageurs et leur monde : Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009.

SAINT-PIERRE, Stéphanie. « Étienne Brûlé ou l'écart entre l'homme et le personnage », Société historique du Nouvel- Ontario, 17 mai 2014, [<http://societehistorique.ca/brule/>].

WARWICK, Jack. *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise, (coll. « Constantes »), vol. 30, 1972.

Sur le régionalisme et le roman de la terre :

DIONNE, René. *La littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury, Prise de parole, (coll. « Ancrages »), 1993.

HARRIS R. Cole. « Régionalisme », *L'Encyclopédie canadienne*, 7 février 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/regionalisme>].

HAYWARD, Annette. *La querelle du régionalisme au Québec, 1904-1931 : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 2006.

HÉBERT, Pierre (avec la collaboration de Patrick Nicol). *Censure et littérature au Québec : Le livre crucifié (1625-1919)*, Montréal, Fides, 1997.

LEMIRE Maurice et Denis SAINT-JACQUES (Dir.). *La vie littéraire au Québec, 1895-1918*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, vol. 5, 1991.

LEMIRE Maurice. *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Montréal, Nota Bene, 2007.

LEMIRE, Maurice. « Le mouvement régionaliste 1900-1940 », *La littérature québécoise avant 1940*, Les Publications Québec français, n° 143, automne 2006, p. 27-31.

ROBIDOUX Réjean et André RENAUD. *Le Roman canadien-français du XX^e siècle*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966.

SAINT-JACQUES, Denis et Lucie ROBERT (Dir.). *La vie littéraire au Québec, 1919-1933*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, vol. 6, 1991, p. 383- 404.

SERVAIS-MAQUOI, Mireille. *Le roman de la terre au Québec*, Les presses de l'Université Laval, 1974.

Sur la littérature contemporaine en milieu rural :

ARCHIBALD, Samuel. « Le néoterroir et moi », *Liberté*, vol 5, n° 3, avril 2012.

ARSENAULT, Mathieu. « Ruralité trash », *Liberté*, Les régions à nos portes. vol. 53, n° 3, avril 2012.

DESMEULES, Christian. « La magie noire du territoire », *Le Devoir*, 31 janvier 2015, [<https://www.ledevoir.com/lire/430480/mathieu-blais-la-magie-noire-du-territoire>].

GUAY-POLQUIN, Christian. « Un néo-terroir? », *Chronique littéraire d'Armandie*, vol. 12, n° 4, février-mars 2014, [<https://journalstarmand.com/un-neo-terroir/>].

GUY, Chantal. « Littérature d'ici, maintenant », *La Presse*, section Arts, 11 mars 2018, [https://plus.lapresse.ca/screens/b1d7bc48-5e1c-4863-9f46-a2854a59fc22__7C__0.html].

LANGEVIN, Francis. « Filiations et régionalité dans trois fictions québécoises contemporaines », *Histoire de familles et de territoires*, Prešov, Presses de l'Université de Prešov, 2012, p.1-14.

LANGEVIN, Francis. « Un nouveau régionalisme ? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies (Sébastien Chabot, Éric Dupont et Christine Eddie) », *Voix et images*, vol. 36, n°1, 2010, p. 59-77.

LANGEVIN, Francis. « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : l'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil », *Temps zéro*, n° 6, avril 2013, [<http://tempszero.contemporain.info/document936>].

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle. « Violences et images du territoire », *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 49-52.

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle et Samuel MERCIER. « Présentation. Territoires imaginaires », *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 31-32.

MELANÇON, Benoît. « Histoire de la littérature contemporaine 101 », *L'oreille tendue*, 19 mai 2012, [<http://oreilletendue.com/2012/05/19/histoire-de-la-litterature-quebecoise-contemporaine-101/>].

MERCIER, Samuel et Samuel ARCHIBALD. « La Tchén'ssâ, les régions et moi : Entretien de Samuel Mercier avec Samuel Archibald », *Québec Français*, n° 175, 2015, 97-99.

TREMBLAY Stéphanie. *Étude de la « régionalité » littéraire dans Arvida de Samuel Archibald, Atavismes de Raymond Bock et Il pleuvait des oiseaux de Jocelyne Saucier*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2016.

MELANÇON, Benoît. « J'ai créé un monstre », *Spirale: arts, lettres et sciences humaines*, n° 250, 2014, p. 33-34.

NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, « Instabilité du lieu dans la fiction narrative contemporaine. Avant-propos et notes pour un état présent », *Temps zéro*, n° 6, 2013, [<http://tempszero.contemporain.info/document974>].

Sur les questions de l'héritage, de la culture et de l'identité :

DEFEYT Gaëlle, Geneviève BAZIER et Michel MERCIER. *Vivre ensemble : à la rencontre de la différence*, Belgique, Presses universitaires de Namur, 2010.

LUNEAU, Marie-Pier. « Compte rendu de [Transmission et héritages de la littérature québécoise] », *S'approprier le passé des autres : les usages de l'histoire internationale au Québec avant la révolution tranquille*, Montréal, Mens, vol. 13, n° 1, automne 2012, p. 146-149.

KILANI, Mondher. *La construction de la mémoire : le lignage et la sainteté dans l'oasis d'El Ksar*, Genève, Labor et Fides, 1992.

UNESCO, « Pratiques sociales, rituels et événements festifs », *Patrimoine culturel immatériel*, [<https://ich.unesco.org/fr/pratiques-sociales-rituels-et-00055>].

UNESCO, « Qu'est-ce que le patrimoine culturel immatériel ? », *Patrimoine culturel immatériel*, [<https://ich.unesco.org/fr/qu-est-ce-que-le-patrimoine-culturel-immateriel-00003>].

VINSONNEAU, Geneviève. « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l'éducation*, vol 14, n° 2, 2002, p. 2-20.

IV. Théories générales :

Sur l'intertextualité et la transtextualité :

COMPAGNON, Antoine. *La seconde main, ou, Le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979.

GENETTE Gérard. *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

KRISTEVA, Julia. « Problème de la structuration du texte », *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 297-316.

LIMAT-LETELLIER, Nathalie. *L'intertextualité*, Paris, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1998.

PIEGAY-GROS, Nathalie. *Introduction à l'intertextualité*, Malakoff, Dunod, 2002.

SAMOYAUULT, Tiphaine. *L'intertextualité : Mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2013.

Sur la narratologie et le récit :

ECO, Umberto. *Lector in fabula. Le rôle du lecteur, ou, la coopération interprétative dans les textes narratifs*, 1985, Paris, Grasset, 314 p.

GENETTE, Gérard. *Figures III*, Paris, Seuil, (coll. « Poétique ») 1972.

REUTER, Yves. *L'analyse du récit*, Paris, Colin, 2009.

HUGLO, Marie-Pascale. *Le sens du récit : pour une approche esthétique de la narrativité contemporaine*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007.

V. Articles et ouvrages de référence divers :

AUGÉ, Marc. *Non-lieu : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

BARTHES, Roland. « Rhétorique de l'image », *Communications. Recherches sémiologiques*, n° 4, 1964, p. 40-51.

CHAINTRIER, Pauline. « Les rumeurs ordinaires dans les campagnes au XIX^e siècle : un instrument de régulation sociale », *Justice et sociétés rurales du XVI^e siècle à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 187-198.

Conseil des appellations réservées et des termes valorisants, « Questions autour de la notion de terroir », [<https://www.cartv.gouv.qc.ca/questions-autour-notion-terroir>].

DEFFONTAINES, Pierre. *L'homme et sa maison*, Paris, Gallimard, 1972.

Groupe de travail sur les appellations réservées et les produits du terroir, *Rapport Desjardins*, déposé à Mme Françoise Gauthier, Ministre de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation, Octobre 2003, [http://www.ruralite.qc.ca/fichiers/dossiers/Rapport_Desjardins_Oct_2003.pdf].

INNERARITY, Daniel. *Éthique de l'hospitalité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.

JAENEN, Cornélius J. Compte rendu de [SMITH, Donald B., *Le « Sauvage » pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1633) d'après les historiens canadiens-français des XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979. Cahiers du Québec, n° 49. 140 p.], *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 3, décembre 1980, [<https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1980-v34-n3-haf2320/303892ar/>].

LARRIEU, Peggy. « Dostoïevski ou l'envers du droit », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, n° 1, vol. 74, 2015, p. 1-20.

NARCISSE-Eutrope, Dionne. *Le parler populaire des Canadiens français; ou, Lexique des canadianismes, acadianismes, anglicismes, américanismes, mots anglais les plus en usage au sein des familles canadiennes et acadiennes françaises. Comprenant environ 15 000 mots et expressions, avec de nombreux exemples pour mieux faire comprendre la portée de chaque mot ou expression*, Québec, J.P. Garneau, 1909.

PITT-RIVERS, Julian Alfred. *Anthropologie de l'honneur : la mésaventure de Sichem*, Paris, le Sycamore, 1983.

SUAUDEAU, Yves. « Ethnocentrisme », *Encyclopædia Universalis*, [<http://www.universalis-edu.com.proxy1.lib.umanitoba.ca/encyclopedie/ethnocentrisme>] (page consultée le 18 février 2020).